

Spitzberg

Jean Figerou

La mer est longue. Et toujours cette gîte éternelle, tribord amure ! Mais quand ce bateau se relèvera-t-il ? Les estomacs maronnent. Ça joue pagaille dans les ventres. La mer jette ses paquets à la face. Trois jours que ça dure le petit calvaire, trois jours que l'on est parti. Certains dans l'équipage ont rendu leur âme. C'est dur d'être amariné en permanence en ne naviguant que trois semaines par an. Le ciel compulse tous ses gris. Il les arrache aux nuages, décroche ses stratus et décoche ses cumulus. Le temps ralentit long. Les heures s'égrainent dans la ronde des quarts. La mer était bleue murmurée de vert au départ sur les côtes de Norvège, au pied de la mer de Barents elle épluche des gris pâles. Beaucoup de temps sont passés.

L'heure était à la brume, le temps maussade. L'air moite d'air et de pensées absentes comme coulées, détrempées de tant d'humidité, il collait à l'âme. La mer glissait sur la mer, monotone, endormie et au loin apparaît folle, dans un déchiré de brume, l'île aux Ours ! Bjornoya la bien nommée en norvégien avec ses deux « o » barrés d'un tirt diagonal pour diptonguer en « eu » ou presque. Y verra-t-on notre premier ours tant espéré ? Ça tiendrait du miracle.

Fermer les yeux, penser à l'ours très très fort. Fermer les yeux encore plus fort comme on ferme les poings de rage pour dompter son désir et penser au plantigrade en obsession. Il viendra, curieux, levé par la rétine et la pensée magique, je le sais, je le sens. On peut toujours rêver. Non, la banquise s'est retirée depuis un mois, il est trop tard dans la saison, l'ours ne sera pas au rendez-vous. Il faut monter plus au nord, tutoyer le 80° parallèle pour pouvoir le tripoter de l'œil et ne plus seulement le rêver dans la tête. Je l'entends hurler dans mes rêves. Il me fixe et me cloue à ma pensée, collé à ma rétine comme papillon au mur épinglé dans sa boîte. Viendra pas, nous sommes nés trop tard dans l'année. Juste un rêve.

Enfin on l'a gagnée l'île aux Ours et à vitesse folle. Fil-en-Six était impatient de la connaître, il a carburé de l'étrave. Jamais peut-être n'a-t-il été aussi vite ? Sûr ! Il voulait rencontrer l'ours de l'île au plus vite. Poussés par le Gulf Stream et forte brise, on a fait des quarts à 9,5 nœuds sur le fond. Ça file. La mer est généreuse et le vent colère.

L'île aux Ours, balancée sur sa houle de brume disparaît, apparaît, disparaît, réapparaît comme bouchon sur la mer, n'en finit pas de jouer à cache-cache à l'infini infini. Les statistiques nous déclarent qu'elle n'est visible que 61 jours, restant masquée dans son lit de brume 304 jours par an. Encore heureux qu'on l'ait entr'aperçue et qu'elle ait daigné faire une apparition en offrant son corps en miracle. Cette île est trop pieuse d'elle-même pour ne pas

être coquette de ses voiles.

Le Gulf Stream, courant marin chaud, bien que d'une chaleur relative entre 4 et 5 degrés, vient épouser les eaux froides du courant du nord-est de l'Arctique qui flirtent avec le zéro. Leur noce cause cette brume quasi permanente qui occulte l'horizon et tout regard sur la ligne de front.

Le temps d'une pensée et l'île aux Ours disparaît ! Tiens, elle apparaît à nouveau par moitié ! Quel mirage ! C'est trop d'honneur ! L'image tiendra-t-elle plus de cinq secondes cette fois-ci ? Ouvrons les paris ! Oui non ! Elle s'efface encore et recommence. C'est un tic chez elle de jouer au spectre perpétuel ou une vieille habitude un peu lasse ? Elle disparaît d'apparaître et apparaît de disparaître. À 255 milles du nord du nord de la Norvège à cinq nœuds, elle défile ses brumes, encore et encore dans des langueurs de torpeurs gelées. Le temps est au gris, l'heure à l'oubli, elle se referme sur elle-même comme en sieste. Il fait jour jusqu'à la manie, il fait toujours jour en ce pays l'été. Un mois de navigation et ne jamais rencontrer la nuit, même pas un petit soupçon d'amorce de prémices de très léger crépuscule, ça lasse et finit par vous chambouler l'horloge interne jusqu'au déséquilibre de l'âme.

La halte ? À force de jouer à cache-cache avec la brume et de se glisser entre les cailloux dans les dévoilés de roches nous finissons par atteindre la baie de Sörhamna, qu'il faudrait écrire avec un « o » barré et non chapeauté d'un tréma, à l'abri d'une petite île et en s'enfilant dans un couloir de rocs ébréchés de failles, on finit par mouiller enlevé levé dans un méchant clapot dans le suet de l'île par jolie brise de nordet. Elle nous chaperonne depuis le départ dans le nez, heureusement que la météo de Tromsø nous annonçait du portant sud, suroît. Planter le nez dans la plume pendant trois jours d'affilée le vent dans la face n'a rien d'affriolant à ces latitudes très tièdes sur la chaleur. Ça vous rétrécit l'âme et l'estomac. Vive la météo ! Pourquoi râler ? Après tout elle arrive toute essoufflée à avoir un coefficient de réussite supérieur aux meilleures martingales de la roulette ou du Loto ! Elle participe des mêmes jeux de hasard.

L'eau y bouillonne en orgie, gonflée de ressac, la mer y descend en Enfer dans une nappe de brouillard sans terme qui n'en finit pas d'effiloche les sentiments dans le cri halluciné des macareux et des guillemots qui nichent la roche à l'ombre de l'aile d'un goéland bourgmestre, dans des draperies voilées de frimas où Dante Alighieri rechercherait Béatrice en perdition.

Tiendra, tiendra pas ? Chasser ou pas chasser ? Il y a bien des creux d'un mètre cinquante fous de ressac dans cette anse en cul-de-sac. Tiendra, tiendra pas ? Quarante mètres de chaîne par huit mètres de fond. Le destin est un pari, la vie est une loterie. On est trop crevé pour se poser trop longtemps la question, tout l'équipage est parti pour une vaste ronflette en chœur désordonné et éraillé.

Ce n'est pas les cris des palmipèdes qui nous avertiraient si on se foutait au plein sur les rochers, ils crient en urgence en permanence à rendre sourde une sirène de pompier et avorter un muezzin.

Le temps était au gris, maintenant il est au noir de roches quand l'écharpe de brume se lève. Elle peut se déchirer sur cinq milles et parfois même plus de dix milles, mais jamais à plus de quarante mètres du sol. Elle ne se lève qu'à l'horizontale. Le ciel veut y garder ses mystères. Le brouillard étête tous les sommets. Même les plus minuscules collines et toute falaise. Quarante mètres de haut, qu'est-ce ? Quand le point culminant est à 536 mètres. Le ressac est trop puissant, il ronfle en forge sur la grève de rocs dans un lambeau de brume, on ne descendra même pas à terre. Les lames meuglent trop. On ne baptisera pas de nos pas l'île aux Ours. Quel dommage ! Ne pas désespérer. Le périple ne fait que commencer. Respirer. Souffler un peu. Repos bien mérité. On a parcouru la moitié de la traversée. Le temps est long. Le souffle court.

Cap sur Spitzberg qui n'est que le nom de la plus grande île de l'archipel du Svalbard dont l'île aux Ours serait la sentinelle très avancée et microcolienne, gardant l'horizon du Sud.

Contourner l'île. La roche est à nu d'aiguilles et plante ses menhirs au plein de la mer comme des amers de pierre chers à Saint-John Perse et bornes sur le bas-côté de l'autoroute des vacances. La seule différence est qu'ici l'autoroute n'a pas d'autres pèlerins que nous.

La mer est basse de mer et l'eau lavure vert-de-gris. Ce matin encore le temps nous fait la gueule. Le ciel est lugubre et blanc de silence mol, l'air a refoulé toute chaleur et ignore le plaisir, ignore le plaisir, écho des phrases en écho des vagues. Écho. Mots longs. La lame est courte.

Laisser de la marge aux mots pour respirer ample, comme immense et courbe d'horizon est l'espace en mer. La mer est indolence et le vent tendre. Encore la mer sur la page, l'écrire, l'écrire touillée de lames en ses lames, comme l'horizon chevauché de lames parcourt la mer en sa ronde, en son orbe.

Rien ne ressemble plus à la mer que la mer et pourtant elle est toujours mouvante, toujours changeante. Le temps s'allonge. Comment dire ? Il se fait plus long mais se vit plus court, à force de se répéter toujours pareil à l'identique comme toujours dans les grandes traversées. Il change de nature et n'en finit pas de s'étirer à force de se raccourcir et se raccourcit à force de s'allonger, il est hors norme et toujours en infini même dans ses microsecondes. Partir en mer la parcourir c'est coucher avec le temps. La mer est longue. Très longue, très longue de mer.

Ce n'est pas que le temps en mer soit différent du temps à terre. Mais il est d'évidence que le temps de mer est plus

mûr, plus adulte comme métaphysique et humide d'attente sans fin. C'est un temps patriarcale. Il couche avec les Dieux et fréquente la couronne des grands mystiques. En mer on ne compte pas le temps, on le mesure. On le mesure pour le dompter et en être maître de quart en quart, comme au couvent l'abbé prêche le temps de nones en matines et de complies en vigiles. La mer est vaste et le temps long et court à la fois. Ou plutôt à force de parcourir les mers et les mers de mers, le temps n'est ni long ni court, il est le temps c'est tout, il court comme le bateau croise. En mer confondre, mélanger et mêler temps et durée n'a pas de sens. Mais qui dira, qui dira jamais le temps sur la mer ? Qui ? Qui ?

Ce qui marque le plus le bonhomme à sa première grande traversée ou sa première Transat je crois, c'est que l'on acquiert une autre notion du temps. Le temps n'est plus un. Ce n'est pas qu'il soit plus complexe mais il est multiple et toujours relatif. Il devient mouvant. Il peut être très court ou très long c'est selon, mais pour la première fois l'on a touché le temps très long, le temps de la sagesse, le vrai temps adulte qui peut s'allonger jusqu'à l'infini et respirer le rythme du monde. En mer longue le temps est matière. Il est de grande et molle épaisseur. Il y a du feutre dans son ventre et puis il est comme un voisin qui vous visite et que l'on visite. Il a de l'âge et la voix rêche comme antique couverture. La mer médite la mer à longueur de vagues.

Regarder la mer. S'y mirer. Y lire son âme dans ses yeux. Le temps est creux la lame revêche. Tourner la page de la mer. Oui. À force d'écrire et d'écrire et barbouiller la feuille blanche, tourner les lames de la mer en ses pages de sable. Langueur dans les yeux, moutons dans les cœurs. Tromsø est déjà loin dans le sillage comme un oubli dans un mirage.

Le plus dur pour le marin ou plutôt ce qui façonne le marin, c'est l'ennui, le rien faire, le temps d'escale, d'attente infiniment passer à attendre sans fin. Au Spitzberg il n'a pas lieu ce temps long où le temps compte le temps, l'été est beaucoup trop court et l'archipel trop vaste de désir et de découverte pour que l'on puisse attendre. On jubile en permanence, le plaisir en état d'ébullition constante, totale.

D'habitude le marin attend un an et ne navigue vraiment que quinze jours dans l'an, quand notre croisière ignore l'escale, juste le saut de puce pressé et jeter un œil sur la bannette.

Ici n'a pas cours cette attente sans fin, sans nom, ce temps liquide que le marin appelle la mer. Au contraire on vit l'âme en effervescence. Si fort que j'ai tenu 72 heures d'affilée en ne dormant que deux heures, décalé par le jour perpétuel et la soif de boire tous ces paysages, ivre de nature.

Mais ce jour permanent finit par vous araser. Cette lumière toujours égale vous crucifie les paupières. Au début la première semaine rien, aucun effet, aucun décalage, aucune gêne, comme d'habitude en mer. Puis vinrent ces trois jours d'affilée pratiquement de veille constante et l'horloge interne se mit à chahuter toute dérégulée. Je ne dormais au plus que quatre heures par nuit soit moins de la moitié de mon temps de sommeil normal. Mais de

retour en France, la bûche. Je payais la note. Je m'effondrais en dormant en quasi permanence pendant toute une semaine, loir des mers polaires.

L'heure est au gris. Comme toujours, chaque jour le temps grumelle ses nuages. Cinq jours que l'on navigue maintenant et le soleil presque toujours absent. Le sextant est impossible. Pas un seul jour nous n'aurons eu le soleil et l'horizon dégagé en même temps pendant toute la traversée. Moi qui voulais me remettre au sextant c'est raté raté râpé. Le soleil n'est pas notre ami.

Ouillhouillhe ! Alerte. Faut veiller drue la météo. Une chute de baro catastrophique. Ce n'est plus le temps de rêver. 8 hectopascals en moins de 6 heures. On pare le bateau pour le coup de tabac. Trinquette et un ris dans l'artimon, paré à affaler la grand-voile et le yankee. Mais rien de grave n'advient. Le temps restera timide. Svalbard adore les fausses alertes. Plus tard nous aurons deux coups de vent sans que le baromètre ne daigne descendre d'un cil ou nous offre le moindre frissonnement. La météo est capricieuse en ce pays, comme le mystère elle aime surprendre à moins que l'aiguille du baro soit trop gelée pour réagir à ses misères.

Moi je commence à gémir des orteils. Je suis trop superbement équipé, bottes isothermes en double néoprène avec chausson en laine polaire et doubles chaussettes de grosse laine. J'ai trop chaud et mijote dans mon jus. Un vieux dicton de mer dit que trop fort n'a jamais manqué mais là trop c'est trop, je moisis. Le vendeur du Vieux Campeur m'a vendu en sus un imperméable à moufle de pieds, sorte de grande chaussette en nylon entièrement étanche qui recouvre le molleton du chausson polaire. C'est une erreur, mes pieds commencent à pourrir et se fendre en crevasses douloureuses. Je ne peux plus marcher. J'ai commis aussi une grosse bourde, depuis quatre jours je n'ai pratiquement pas quitté mes bottes. Je ferment. Je ne me suis aperçu de rien, surtout avec ce froid ça ne sent pas. Un avantage olfactif qui peut se révéler un inconvénient tégumentaire. Aussi j'abandonne mes bottes pour quelques jours et relègue mes imperméables à pieds au fond du sac et tout rentre dans l'ordre. Ce ne fut qu'une fausse alerte. Par contre certains compagnons de croisière ont beaucoup plus souffert du froid surtout vers la fin du périple. Le dos des mains de Jean-Marc se boursouflèrent de sortes d'ampoules jaunâtres en croûtes ourlées d'une couronne rougeâtre qui purulaient en explosant. Il faut dire qu'il ne portait pas de gants le canaillou. Quant à Patricia elle eut si mal à la fin de la croisière qu'elle en pleurait la nuit à se tordre de douleur quand la circulation sanguine lentement, peu à peu reprenait possession des extrémités de ses doigts. Elle fume aussi comme trois pompiers ce qui est médicalement très contre-indiqué. Au retour elle sera soignée pour engelures à la cortisone pendant deux mois. Quant à Geneviève elle a les ongles bleus et les premières phalanges des orteils de même couleur d'un bleu violacé tournant à l'indigo profond. Elle doit être fragilisée, elle a déjà eu les orteils plus ou moins gelés avec chute incluse de tous les ongles des pieds à la suite d'une course où elle égratignait quelques sommets écorchés du

Népal.

Le vent mollit puis forcit. Il joue à cache-cache avec le beau temps. Surtout ne pas tomber à l'eau. Rien qu'à l'idée j'en frissonne. Les chances de survie dans la brume frise le zéro autant dire la température de l'eau avec mort quasi immédiate, engourdi de mort à vie au contact de la mer en quelques lourdes secondes. Ne pas y penser, ça réjouirait le soleil absent.

En bas c'est la galère. Le temps est glaire, les cœurs sont glauques. On profite de la fin d'une accalmie pour éponger les fonds qui jouent à la baignoire et gréer une nouvelle pompe de cale à main. Des petits ennuis ternissent notre plaisir depuis le départ. La pompe de cale mécanique est couplée avec la pompe du circuit de refroidissement moteur et du fait d'usure et de manipulations hasardeuses elle refoule et remplit la cale, les deux corps de pompe communiquant fâcheusement en la circonstance. L'équipage précédent du fait que l'alarme de température s'allumait en permanence a fait intervenir malencontreusement un mécanicien norvégien à Tromsø qui à force de tout tripoter et de titiller tout le circuit de refroidissement a fait des bêtises. La pompe de cale est inversée, au lieu de pomper les fonds elle les noie. Elle inonde les fonds au bain de mazout, ce qui diminue monstrueusement les charmes de la croisière hauturière et rétrécit le plaisir jusqu'au cauchemar. Les tillacs, les vivres, boissons, coursives giclent de mazout et empoissent à mort. Dans les soutes on ne distingue plus l'extérieur de l'intérieur des bouteilles de Coca-Cola, leurs liqueurs sont de même couleur gluante et de même texture. Berk ! Berk et berk ! À vous dégoûter à vie de toute boisson même du plus haut millésime de Château Yquem. La croisière rejoint souvent le baigne et la galère pour ne pas dire chaque fois. Toujours le marin flirte avec le calvaire et fricote l'Enfer.

Au près par 30 nœuds de vent ça vous fâche à vie avec le pétrole et vous réconcilierait presque avec le nucléaire. Mais il ne faut pas pleurer. Pourquoi fait-on du bateau à voile sinon pour mettre les mains dans le cambouis ?

On bricole de nouvelles pompes à main. Une, puis une autre jugée meilleure, plus facile d'accès et aux résultats plus exemplaires elle crache directement dans le dalot du cockpit. La crépine de la première remontait trop haut à la gîte. Cela n'a l'air de rien mais il faudra plusieurs jours et d'infinités pompages pour trouver la meilleure pompe et ajuster le meilleur bricolage que l'on ne découvrira pratiquement qu'à l'arrivée, soit presque trop tard. Toutes les demi-heures le barreur de quart pompe ses deux cents coups pour se réchauffer d'épuisement, la température extérieure flirtant avec le dessus de zéro. Vous parlez d'une partie de plaisir ! Ce n'est pas un bateau que le Fil-en-Six mais une épave flottante à crachouiller à l'infini son mazout de cale, c'est un goulu du fuel, un bateau spongieux, un complexé du mollisol.

Et comme un malheur ne jouit jamais en solitaire à force d'être aspergées, sans doute par électrolyse sous l'action du sel corrodant, les cosses de la batterie se sont dissoutes. La batterie est défunte. Le moteur ne veut plus partir. La jonction boulonnée de l'arbre d'hélice et de l'inverseur en

faisant trempette dans les fonds jouait aux grandes eaux de Versailles inondant tout le compartiment moteur et plus précisément le caisson où baigne irrémédiablement la batterie. Il faudra plusieurs heures à l'arrivée à l'abri d'une baie pour réparer, c'est-à-dire bricoler une de ces réparations provisoires qui finissent par devenir éternelles. Pour naviguer il faut avoir été amoureux du Mécano de son enfance.

Le cap Sörk ne doit plus être loin. Un feu qui nous signifierait l'arrivée quelle aubaine ! On se surprend à rêver aux pilleurs d'épaves. Ce ne serait pas de refus, au lieu de tout ce jour perpétuel qui nous engluent le cœur et resserre l'angoisse. Mais la petite lumière d'un éclat de phare semble bien improbable. Feu éteint du 31 décembre au 31 août indique le Livre des Feux. Gardien de phare est une sinécure dans ce pays, pourvu que vous preniez vos congés en automne, vous ne travaillez plus que deux mois et demi par an. La planque des planques ! J'ai toujours voulu être gardien de phare mais en Norvège c'est le rêve du rêve. Et en face en Russie les feux sont allumés à la demande spécifique ce même Livre des Feux. Quelle merveille ! À la demande. N'est-ce pas prodigieux des phares qui s'allument à la demande ? À qui adresse-t-on sa requête ? Aux étoiles ? Aux ours ? Au calendrier ou aux infatigables militaires ? Des phares qui ne marchent que quatre mois par an ça vous fascine. C'est dément de poésie non ? Et pourquoi quatre mois et pas deux ou six ou... ? Ça se comprend. L'hiver l'archipel est enfermé dans la banquise il est devenu terrien et de glace, donc aucun bateau ne parcourt la mer pour relancer ses feux, puis après avec la débâcle arrivent les jours perpétuels qui rendent caduc tout phare durant la saison où la nuit est absente.

La mer se fait dense et se joue plate à force de s'arrondir d'horizon. Je scrute la mer. Comme me dit un jour une femme de mer, à force de regarder la mer, tu as les yeux verts. Oui, j'ai les yeux verts en ce moment, on ne lit que la mer dans nos regards. La mer me réinvente. La mer nouvelle mère, me réinvente à chaque lame, nouvelle mère bordée de glace. Et se recommence, nouvelle mer.

Le temps est gris, la mer métal avec des plaques de soleil. Il y a de la nacre au ciel et des langueurs de femme qui s'effilochent de nuages. Comment décrire ce ciel lumière et cette mer glaire qui changent à chaque seconde et se recommencent toujours pareils et toujours autres ? Cette mer qui tatoue le ciel et ce ciel qui décolore la mer de tous ses gris bronze. L'air est un incendie de glace, enfin on le devine. Il n'y en a plus pour très longtemps.

Des glaçons très espacés, comme des glaçons rêvés, des soupçons de glaçons tous les 100 mètres à peine pointillent la mer, à croire qu'ils ne sont qu'un gag. Petits apéricubes que nous offre la mer. On se gausse, on en rigole. Cinq minutes plus tard, les glaçons microscopiques se précisent. Un tous les vingt mètres. Ils ont grossi. Ce sont des glaçons *on the rock* Whisky Martini pour l'apéritif en dérive de cocktail. Puis ils enflent en démesure et jouent au pain de glace, au parpaing de maçon. Du temps s'écoule, nous égrenons notre chapelet de glaçons. Ils grossissent en orgie et jouent au growlers quand ils ne sont pas bien plus

grands que le bateau. On est cerné de glaces. On a rejoint la banquise dérivante. Et dans dix minutes nous serons enfermés de glace sans même nous en être aperçus. Enclaquemurés à double tour. Plus naïfs que nous tu nages. Obligés non sans mal de faire demi-tour. Nous mettrons plus de deux heures pour nous en sortir et rebrousser chemin. Le temps est long et l'espace tout rabougri et épais de durée et de route.

Il faudra contourner la banquise par l'ouest dans une errance de trois jours en mer pour rejoindre la mer libre et finir par atterrir sur la vraie terre, la terre ferme, la terre de glaise et non de glace que l'on voit au loin culminer en ses pics enneigés mais que la glace en barrage refuse que l'on atteigne. Il faudra s'éloigner de quarante milles et longer la côte au très large pour finir par trouver le fjord ouvert et accueillant que l'on espère depuis le départ, deux cents kilomètres plus loin.

Partout la glace. On avance innocents. À l'avant Paganini joue le passage dans les glaçons les bras en folie de symphonie, chef d'orchestre des growlers, grand maître de la Scala : à tribord, à bâbord, tout droit, déborde en grand, appuie un peu sur tribord, encore, arrondis... Jean-Marc connaît sa partition par cœur, il joue du glaçon dans la danse des bras qui est une langue de silence, comme d'autres taquent de la baguette. Ses mains toutes de mesure s'agitent en épouvantail. Comment voulez-vous qu'il n'est pas les moignons gelés après, à nous chanter le passage de ses gestes en moulin à vent ? Hein ? Lyrique des membres, il scande l'avenir, Don Quichotte qu'aurait bouillotté Sancho Pança.

On passe mais la banquise flottante nous enferme et se referme derrière. Elle nous cerne, elle nous cumule, elle nous borde. Fil-en-Six est son enfant. La banquise est encore très peu fluide au cap Sud et interdit le passage. Toutes les glaces de l'est du Svalbard refroidies et entraînées par le courant glacé du nord-est de la Sibérie au nord de la mer de Barents, viennent s'entasser et stagner à l'extrémité sud de l'île pour plusieurs semaines encore. Le Gulf Stream à la pointe de la mer de Norvège les repoussant, puis les éloignant le long de la côte comme un tampon de plus de quarante milles d'épaisseur qui nous abuse et nous oblige à connaître le large trois jours encore.

Mais. Ouah ! Houx ! Houhouhouche ! Notre première rencontre avec le pack. Le souffle coupé raide de tant de bonheur par bouffées entières, comme une joie immense mais glacée comme toute de laque qui monte et vous emplit toute l'âme d'infini et vous gonfle le cœur en spi, indicible.

Schfflac ! Chllack ! Choc ! Frissons. Le cœur arrêté de tant de beauté. À hurler. On se tient essoufflé de glace en bord de banquise. À givrer de bonheur. D'autant plus que pour beaucoup c'est la première fois. On est vierge de glace et puceau de banquise. À pleurer. La glace nous illumine de l'intérieur sans fin. Des glaçons et des glaçons tout autour, on navigue dans la poésie pure. Le temps est mort en nous, il jouit trop pour s'écouler. On est dans la banquise à sa dérive. À petite mort. Se secouer.

C'est pas tout. Faut faire le point. On dérape sur le fond et joue au crabe, de forts courants nous repoussent au large. La banquise nous refuse le passage. Les Instructions

Nautiques décrivent des courants de huit à neuf nœuds dans les parages au cap sud entre l'île et la terre à la jonction des deux grands courants de mer que peut redoubler la marée. Ils ont dû nous rejeter à plus de dix milles dans l'ouest. Sûr. Le GPS confirme.

Les glaces tabulaires enchevêtrent leurs puzzles. Les phoques annelés jouent à cache-cache, yo-yo oscillant en entonnoir curieux comme bouchons sur la mer, museaux de clown et groins de crevette. La mer est vaste mais carrelée de glaces, brisées de miroirs montueux à l'infini en cavalcades de caravanes. On ne s'en lasse pas, on est venu pour ça, les yeux jamais rassasiés refusent de dormir pour contempler, contempler, contempler jusqu'à épuiser la fatigue.

La banquise migre. Elle croise en accord avec les bras de Paganini qui bat la mesure, chevauchant le rythme du temps. Le temps est temps, limpide comme un cristal, il n'a plus de durée. Silence givré et infini, le temps répond à lui-même, il ne relève que de lui-même, il est son propre miroir. L'air est glace. La banquise n'en finit pas de se fracturer et de se refermer de bonheur. Elle craquelle de microfailles et bruisse sans fin des petites bulles d'air qui pétillent et crépitent en crevant. Elle respire, elle transpire et délivre en fondant l'air qu'elle tenait emprisonné. L'air pète, les mergules nains craillent. La banquise et les glaciers sont faits d'eau gelée et de bulles d'air comme le pisé est fait d'argile foulée et de paille, mais si le glacier et son fils l'iceberg, naissent de la neige, la banquise naît de la mer gelée.

Trente-huit heures sont passées. Ah ! Un passage ! Vite s'insinuer ! Deux heures après le passage se referme définitivement. L'horizon était bouché. Nous sommes des néophytes, la banquise se rit de nous, on poursuit notre gymkhana dans les glaces. Il faudra plus de six heures pour s'en sortir et retrouver la bonne voie, contourner le pack. Depuis trois jours nous jouons à cache-cache avec l'eau libre. On est trop haut maintenant pour pénétrer le Hornsund où l'on projetait d'aller rendre visite aux Polonais qui jouent aux scientifiques et aux Robinson Crusoe boréals. Mais le fjord est fermé par les glaces, nous sommes trop tôt en saison. La dernière carte des glaces que nous avons obtenue à Tromsø, bien qu'elle date maintenant de plus de quinze jours, indiquait bien cette banquise dérivante et compacte. Les choses ont peu évolué en cette fin de mois de juin. La banquise n'en finit pas de gonfler et d'éviter ses glaçons, se promenant au gré des marées et au vent des courants. Elle étale et déballe indécentement ses chairs de glace avant de fondre sucée dans la mer qui la gobe en ventouse. Elle est reine, très reine. Pour l'instant elle s'adore glacée, c'est tellement plus gracieux et se mire dans son regard, coquette de ses dentelles de glace.

La glace, la glace et la glace. Toujours la glace, partout la glace. La glace comme une prière en chapelets tout autour du bateau, j'adore. Et toujours le jour, jamais la nuit. Toujours. La banquise est le jour du monde. La Voie Lactée a chaviré. Et ?

Oh ! Il fait jour mais si nous naviguions dans la Voie Lactée ? Elle me manque. La banquise est pleine. Chaque

petit glaçon que nous coulons de l'étrave ou du flanc en passant, est une étoile au ciel qui meurt. Oh yaye ! Le pack se resserre afin que toutes les étoiles ne s'éteignent et nous arrête de glace, stoppé, avant que nous ne coulions toutes les étoiles du ciel absentes de nuit en cette saison et précipitations la fin de l'univers en traçant notre sillage dans la Voie Lactée.

Les étoiles sont descendues sur la mer, elles y flottent immaculées, vierges de lumière, la lumière naît du froid, foyer au cœur de la glace engendrée du glacial. L'été les étoiles de glace écrivent le chemin de Dieu sur la mer, puisqu'il n'y a plus de nuit Saint-Jacques est au pôle, il trace son chemin dans les glaces.

Se pencher sur la banquise et lire le ciel. À déchiffrer les constellations de glace dans la glace, je dévide toutes les mythologies du Grand Nord et de la Grèce et j'apprends que l'avenir se lit dans le ciel, que l'histoire des Dieux est l'histoire du ciel et que l'histoire du monde avant de joindre la terre eut l'univers pour genèse au feu de ses étoiles.

Compter les étoiles pour faire comptine et dompter leur chant en apprivoisant leur nombre. Mais comment faire de jour ? Comptabiliser les glaces de la main, les sucer de la langue à les faire fondre de bonheur. Elles sont toutes sucées comme un bonbon. Et si un berlingot est une larme de sucre juteuse, un glaçon est une larme de ciel grasse de jour.

Et les étoiles de mer sont-elles des gouttes du lait du Chemin de Saint-Jacques tombées en fusion dans la mer ? Ou les larmes gelées de la Vierge Marie jetée au bras des femmes des Lamentations au pied de la Croix du Sacrifice où le Christ agonise au sein de son Martyre ? Ou les larmes de son lait s'écoulant dense de son sein dru pour apaiser les Cinq Plaies de son Divin Fils ? Ou... ?

La banquise est immense de corps et d'échos, elle vous coupe le souffle. Elle est si belle, amoureuse d'elle-même mais pourrait très vite se montrer vénéneuse, abrasive et coupante jusqu'au meurtre. La banquise s'écrit danger. Le baromètre descend et n'en finit pas de s'enrouler dans sa chute. Il est temps de retrouver la terre ferme et un passage dans les glaces pour épouser ses rives fermes ou de partir loin au large pour éloigner le danger et effacer les glaces. Si jamais la piaule se levait pendant que l'on croise les glaces, ça serait catastrophe.

Une lame d'eau gorgée de sel passe encore, même une déferlante de mer à zéro degré, mais une déferlante de glaçons entrechoquée dans de monstrueuses collines de glace quand la banquise mélange ses tables de glace et accumule ses séracs qui jouent aux rocs de plusieurs tonnes qui ne demandent qu'à vous culbuter au coin du cockpit et à vous tomber sur le paletot pour vous écraser sous le ciré, à moi la peur !

Il faut faire d'autant plus attention dans ces coups de vent boréals que la banquise peut se déplacer à 20 ou 30 kilomètres à l'heure. On est vite broyé à cette vitesse si elle ne vous écrabouille pas en dépiautant toute votre carcasse ou ne vous enferme pour tout l'hiver dans des amas et des amas de glace insurmontables qui font que votre bateau n'est plus que débris, épave et terre à glace sur le chaos de la banquise. J'entends déjà les varangues se tordre de

jouissances torturées, pulvérisées de vrilles sous la poussée des glaces. Et nous jetés sur la banquise à cheval sur notre canot de survie.

La banquise est immense. L'heure est à la prière. L'air peigne ses gris et cristallise le sombre de nacre rosée sur le miroir des glaces irisées de lumière radiante radieuse. La mer est lumineuse. La banquise n'est que reflets et n'en finit pas de se prolonger. Le temps est à la migraine. Ne pas toujours penser au pire ou on le fera venir. On appelle toujours le malheur à force de le craindre en permanence. Les pensées encore plus que les mots finissent par créer les choses. La pensée magique n'est pas morte au fond de nos petites croyances abreuvées d'inconscient et de notre cervelle à la surface très artificiellement seulement cartésienne. Larguez la philosophie, la réflexion et la peur ! La mer est claire devant. Ouf ! Et la banquise absente. Enfin.

Enfin la mer libre et la terre à portée de voisinage. Nous allons pouvoir embouquer le fjord. Mais attention sa pointe nord déborde de saloperies au large à profusion sur plus de deux milles. Ce n'est pas le moment de se planter.

La mer est lisse et lente. Le vent soupçon. Le temps long. La mer est ma mère. On peut être ivre de vin, de femme, de drogue, de joie, moi je suis ivre de glace. Des heures et des heures, sans fin, encore et encore, je peux la contempler, insatiable. Il est deux heures du matin mais le soleil est à midi. L'air est profond comme un fleuve. La lumière enferme l'heure. Le ciel bat ses nuages dans des couleurs de pleurotes aillées. On croise le phare du cap Martin, établi sur une pointe morainique, éteint de jour depuis plusieurs mois sur une langue noire et caillasse. Il est auréolé de gris, le nuage bas et métal avec sa gueule de ferraille en ruine tartinée de minium. Il sent la décharge publique. C'est à peine si l'on devine le lumignon sur la tôle rouillée. Pourquoi au Svalbard tous les feux ont-ils une gueule de terrain vague ? Pourquoi ? L'esthétique aussi c'est de l'écologie.

Derrière à quelques milles dans le nordet une large anse se découvre pour nous accueillir. L'Avon est vite mis à l'eau pour explorer la rive. Attention un courant nous dépale vers les growlers, bien calculer l'angle du gonflable pour accoster sain et sauf.

Ouf ! Le premier pied à terre depuis plus de 10 jours, on débarque sur un pont de neige. Le capitaine, en ancien militaire diplômé, le fusil à l'épaule en Tartarin des alpages, ouvre la colonne en vrai commando, au cas d'une inopportune rencontre avec l'ours. Ils sont 6.000 à peu près à migrer dans l'archipel et crèvent la dalle l'été plus souvent que de coutume d'où méfiance est mère de sûreté.

Glance. La terre est matière de vase, ruisselante d'eau, accueillante comme gadoue, la mousse plus meuble que tourbe, on s'y enfonce comme dans un gazon d'eau. Le mollisol tout spongieux vous gobe la botte jusqu'au genou. Dans les régions polaires, le sol l'été ne se dégèle que sur cinquante centimètres ou un mètre, offrant souvent une soupe pâteuse dans laquelle le pied s'enlise allègrement. Vite ! On marche droit vers le fond de la terre, tout droit, perpendiculaire à la mer pour atteindre le dur et les

éboulis de la montagne noire et échapper au piège de la succion.

On avance dégagé de la tourbière. La toundra à ras bord à l'infini. La terre est rase. En cette terre de rides, l'arbre le plus grand, un saule polaire, ne fait pas cinq centimètres de haut et encore est-il centenaire comme ces lichens de Svalbard d'un centimètre de rayon qui sont des tallophytes à croissance microscopique au temps infiniment long, ils moussent l'éternité. Au pourtour, rennes en rondes curieuses et agitées et galopeuses par intermittence. Ils ne broutent que l'abstinence, s'attroupent autour de nous en couronnes sauteuses et mouvantes. Ils gambadent le plaisir, les bois en rébellion d'oscillations, la tête en hochet. Le mâle solitaire, copieux de lards, aux andouillers en folie et trinitaires broute son futur à épouser une nichée de bernaches nonnettes criailleuses qui décollent en montgolfières à avirons, cacardeuses d'ailes. Elles se perdent dans leur cri à l'horizon de gel. Le temps est au plus jeune du matin. S'asseoir et contempler comme l'on prie. Les mergules dans leurs courbes de ciel écrivent des langues d'ailes aux orthographes de flèches. Il suffirait d'un rien juste d'un silence un peu prolongé pour que l'air cristallise en paillettes. Le clair est si dense, qu'il suffit d'un cri dans un bouquet d'ailes pour qu'il prenne corps, y vole le ciel. Le temps est aux nuages. Les gris épousent des nacres qui ensemencent des ivoires et des perles quand les blancs de neige aux œufs battus dénichent des beurres porcelaine et décochent des cendres de poule. Le ciel est tout maquillage mais immaculé de toute souillure grasse, maquillage de vierge. Je peux toucher le temps comme on touche un sourire et épouse une attente. Je. On. Nous. Communion.

On appareille pour découvrir le fond du Bellsund et explorer le Van Mijenfjord. L'île Aksel vieux dépôt morainique verrouille le fjord en travers de part en part laissant seulement deux petits goulets à chaque extrémité pour le passage. On prend la passe nord, nous approchons en avant lente.

Le passage est clair ou presque, mais tout à coup devant une digue de glaces. On s'insinue, insiste, écarte, pousse du museau, encore, encore, tournicote autour des glaçons, gondoliers des bourguignons, à la perche taquine, mais nos gaffes se révèlent vite trop fragiles pour la taille des growlers. Fil-en-Six s'ébroue, trémule, persiste. On passe. Ouf ! Un peu plus loin même scénario. On passe pas. Arrière toute en catastrophe. Je me précipite à la barre et moteur à fond, je cule. Un nuage noir souille le monde. Les glaçons se précipitent sur nous. Les éviter, les éviter à tout prix ou c'est l'avarie tragique, sûr ! Si jamais un growler prend à contre le safran, il va voler en éclats ou s'il se coince sur l'hélice, l'arbre flambe à tous coups. On joue notre va-tout. Faire vite, mais pas trop ou l'on va finir par heurter les gros glaçons. J'en évite un, encore un, mais de peu. La course folle continue.

J'évite un growler sur bâbord mais m'engage trop de travers sur tribord, un autre nous fonce dessus à toute allure. Il est énorme. Je ne peux l'éviter. Il va nous culbuter, sûr, sûr. Ouillaille ! Je ne peux l'éviter. Va y avoir de la tôle froissée. Au dernier moment le bateau se redresse. Le growler, ruisselle sur le franc-bord et nous arrache la peau

dans des crissements de truie dont on égorgerait les petits en folie de dérive. Ouf ! Le bateau est tout nu de peinture et d'échardes après le choc.

Sueurs froides en cadence de rock cha-cha-cha. On en mouille la polaire d'angoisse. Pas le temps. Les glaçons reviennent à tout vitesse. Vite. Le courant est contre nous, il fait pleuvoir les glaces en avalanche sur notre arrière qui se précipitent à toute allure, aimantées par notre cul comme taureau par génisse. Pas le moment de philosopher. Vite se dégager de la barrière de glace et repartir de face affronter les glaçons, on sera plus manœuvrant et se dégager par l'est, vite, vite. On a peu de temps. Et prier très, très fort en même temps la Vierge des Glaces.

Petit répit, je peux mettre en avant pour sortir des glaces. Mais il faut monter les gaz si l'on ne veut pas se faire dépaler par le courant sur la barrière gelée et en même temps si l'on va trop vite on ne peut plus éviter les bourguignons. Compromis difficile à trouver. On règle à l'instinct. Mais vite, très vite, il faut faire très vite, le flot amène tous les glaçons s'échouer sur le mur de glace. On va se faire coincer. Faut sortir de là en urgence. La nasse se referme. Vite une petite fenêtre là à une encablure et l'eau libre. Se dépêcher.

Mais à mesure qu'on avance travers au courant les glaçons se précipitent latéralement et ferment la passe. Si l'on se trouve accolé au mur de glace, on ne pourra plus gouverner, le safran en porte-à-faux latéral risque de rompre et l'hélice empêtrée dans les glaçons sera hors d'emploi. À éviter à tout prix. Le flot va cumuler toutes les glaces sur la coque et l'on se fera écraser sous leur poids irrémédiablement. Ne pas y penser. Bondir vers la sortie.

Elle n'est plus qu'à cent mètres mais se bouche à mesure qu'on avance. Encore cinquante mètres. On y arrivera jamais ! Si ! Réduis puis un peu de gaz. Appuie. Ça passe. Ouf ! Encore vingt mètres. Dix mètres. Vite. Crotte ! Ça se referme. Vite ! En urgence. Talonne. Crac ! Encore un peu. Cinq mètres. Deux mètres. Ouf ! On est passé. L'eau libre. À la seconde près ! Trente secondes encore et l'on était irrévocablement coincé dans les glaces pour tout le flot. On en serait ressorti dans quel état ? Ne pas y penser. On a eu chaud. Ça va très vite.

À ces latitudes hostiles les pièges ne préviennent pas, sournois, ils vous saisissent au dernier moment sans préavis. On a été un peu naïf aussi. Courant de 5 à 6 nœuds dans la goulée, disent les documents nautiques. Nous en étions encore à un peu plus d'un mille. Mais le courant de flot faisait bien deux nœuds. Nous avons manqué d'être broyés. Risqué de peu la catastrophe. Ça va très vite, pour ne pas dire trop vite. Le courant nous plaquait immanquablement sur le mur de glace, occupés que nous étions à compter les guillemots, nous ne nous en aperçûmes qu'au dernier moment

Comment faire se peut ? Une barrière de glaces tabulaires et de growlers poussant en mer comme une digue. Dessus à 1,5 et 2 nœuds venaient se briser de petits glaçons. Comment ne dériavaient-ils pas à la même vitesse ? Le vent était nul. Inexplicable. Coup d'œil à la carte pour confirmation.

La barrière s'est érigée sur un seuil de dix-sept mètres par des fonds de trente mètres tout autour. Sans doute les grosses glaces se sont-elles échouées sur la barre ? Elles font de deux à trois mètres de haut. Sachant que seul immerge 1/7 ou 1/8^e des glaces, selon qu'elles sont iceberg ou banquise. Trois mètres au-dessus des eaux nous donne vingt-et-un, vingt-quatre mètres de profondeur. On est dans les eaux. En plus si elles sont à la limite de la fonte, elles plongent encore plus profond dans l'eau. Mais malgré tout ils auraient dû basculer sous la poussée du courant de flot ? Ou peut-être y a-t-il moins de fond que prévu, les cartes marines ne sont pas tout à fait sûres à Svalbard.

Ou bien un courant de surface contraire au courant de fond ? Mais je n'y crois pas beaucoup. Un remous de courant ou un contre-courant perpendiculaire ? J'y crois encore moins, pas la moindre trace. Il est vrai que les glaces empêchaient toute lisibilité. Mais derrière la barrière on voyait l'eau à moitié libre de glaces et immobile de frissons contraires. De toute façon un courant exactement perpendiculaire au premier sur plusieurs centaines de mètres poussant à angle droit du rivage qu'est-ce que ça veut dire ? Ça frise la vision. Ce n'est plus de la navigation, c'est de la magie en mirement de mirage. Le Grand Nord est terre de prodige et ciel d'enchantement.

Ou une explication par surfusion ? Mais ne comptez pas sur moi pour vous exposer cette théorie qui dépasse de très loin la minuscule capacité de compréhension de mes petits neurones ankylosés de froid.

Hum ! Cette navigation dans les glaçons devient très dangereuse. Il faudrait naviguer avec une hélice protégée dans une cage comme cet énorme chalutier russe, sans safran, en cale sèche à Tromsø. Son hélice était rutilante, rouge vif, dans un tube très court directionnel qui remplaçait son safran. Ah ces chalutiers russes ! Des temples de rouille qui couinent toute leur misère dans un tel état de délabrement que l'on croit qu'ils vont couler dans la minute qui suit leur passage, pissant de l'eau de rouille de toutes leurs crépines, suant la ruine, grinçant de hielements funèbres en navire fantôme, la poulie pendante et piaillante. Épaves flottantes si corrodées et tressées de piques tordues, que leur sillage est couleur rouille coaltar, comme une grande soupe grasse de mazout. Ils déposent dans l'eau et polluent la mer et le regard, pêchent pour les Norvégiens tout le long de la côte. Les chalutiers norvégiens eux font semblant de pêcher, ils accostent ces grosses épaves en mer, déchargent le poisson dans leurs cales et se contentent de le vendre à terre. Ce ne sont plus des pêcheurs mais des commissionnaires transporteurs. Je l'ai vu l'an dernier. Les marins français ont bien raison de crier à la concurrence déloyale.

Longyearbyen. On y arrive par vent fort et grosse gête. On mouille, le quai d'appointement est plein de gros bateaux. L'air est misère, le temps charbon, l'humeur saumâtre. Des ruines de grisaille traînent dans le ciel. Le froid croît. L'ancre a croché. Les guillemots à miroir sautillent dans le courant et se lissent. On se croirait dans les faubourgs d'une usine au quai en décharge et en vrac de pagaille. Ils sont en train de le réparer. Le pack a dû l'emporter au printemps sans doute. Des lézardes de soleil dé-

couvrent le ciel comme on incise. À terre en ombres chinoises polaires défilent les silhouettes des premiers êtres humains que l'on voit depuis notre départ de Norvège. Ils n'ont pas changé. Ça rassure. De la rive un homme vermillon de combinaison nous engueule sans qu'on comprenne le moindre mot de son altercation. L'homme reste l'homme même au Grand Nord. Dès qu'on met pied à terre, un magnifique policier en tenue de skieur camionneur nous apostrophe pour quelques formalités fantômes ergotées en langue anglaise.

On lui explique qu'on est français, nobody is perfect, que Fil-en-Six est notre nom et que l'on vient de Tromsø via Bellsund.

Houmh Bellsund, très bien ! Vous n'avez pas rencontré un bateau français par hasard ?

— Aucune âme qui vive.

— Ah ! Il a dû repartir alors. Il s'est fait coincé par les glaces, il a passé l'hiver là-bas

Et il repart dans la tourmente de neige.

Frissons, glaçons, suçons grillés de ventouses, dans le dos. « Il a dû repartir », largué froidement, sans plus d'attention à la chose, sans en faire cas. Il a pas dû rigoler tous les jours le franchouillard à se peler l'oignon dans son épave dans la grande nuit du froid. Brouuhh ! On en est resté le souffle court, tressé d'angoisse, glacé d'effroi tricoté d'épingles, la moelle épinière givrant au mercure à détremper notre foie qui se dévidait de bile gelée. Wouabhohh ! Waouhhhh !

Et l'assistance à personne en danger ?? Que dalle ! On sauve les hommes au prix très fort et pas le matériel ici. Y a qu'à voir les montagnes d'épaves qui font croire que les rares villes du coin sont des monceaux de décombres en miettes et tenues par des ferrailleurs.

Pas d'assistance, on voyage par ses propres moyens dit le gouvernement norvégien. Chaque bateau doit être autonome et naviguer en autarcie sans espérer le moindre secours disent les textes. La vie est dure dans les hautes parallèles.

En fait d'autorité il est temps de rendre visite à Madame la Gouverneur comme nous l'a conseillé le policier vermillon. On se déchausse et y perd toute la matinée. Le bureau ouvre trois heures par jour et elle rentre de vacances ce matin. La sinécure. On a attendu trois heures qu'elle daigne bien venir travailler. Nous devons lui remettre le plan détaillé de notre périple, jour par jour, pour ne pas dire heure par heure. Je prends la feuille et improvise dessus un parcours des plus fantaisistes plus ou moins bien nommé et dessiné avec un crayon gras et un anglais de poissonnier qui redouble la première année d'école ergotée.

Dehors un bruant des neiges pépie sa colère à un collègue. Visitons Longyearbyen qui vola son nom au premier touriste qui y rencontra du charbon et ouvrit la première mine. Monsieur John Munroe Longyear était américain et ne vécut pas particulièrement centenaire comme son nom pourrait le laisser supposer. Svalbard est très ouverte à l'étranger jusque dans sa toponymie.

Il vit presque autant du tourisme que du charbon aujourd'hui avec ses fournées de toutous qui débarquent des paquebots à excursions par paquets de mille. Volatiles bipèdes qui assiègent la ville pour deux heures jactantes et cacardantes. Sans compter les kayakistes, skieurs, randonneurs et autres montagnards et une petite poignée de yachts l'été entre deux brochettes de scientifiques.

Les Norvégiens y exploitent le charbon à perte, pour contenir la poussée des Russes et offrir une justification économique à leur présence. Le charbon, y est résidu de la vieille, vieille époque remontant à 700.000 millénaires où le Svalbard fricotait avec les Tropiques et les fougères arborescentes, se baladait sur le 10^e parallèle en épousant la Dominique. Le charbon est toujours le vestige fossile du grand Passé, pétrole de terre.

C'est une capitale en terrain vague, comme une banlieue qui se voudrait centre où excursionne un renne par mégarde. Les maisons à la norvégienne, très peintes et en bois, donnent un peu de chaleur à ce temps de givre. Elles sont construites dans des champs de cailloux comme dans le lit du torrent avec leur gueule de chantier permanent qui n'aboutira jamais. Il y a du sinistre désespérant dans ce laisser-aller du bâtiment avec ses canalisations à demi éventrées qui ne semblent aller nulle part et perdre l'horizon et qui amènent aux immeubles tous les fluides, eau chaude et chauffage de la centrale électrique. Ici les V.R.D. ont les entrailles à l'air. Les enterrer serait les exposer au risque du gel. Le moindre conduit, la moindre poutrelle, le plus petit élément de construction est calfeutré de laine de verre qui s'épluche dans le vent.

Dans les maisons et les magasins que l'on parcourt souvent en chaussettes, chaleur à étouffer. Vite. Les emplettes, les vivres en appoint, le fuel, l'alcool, le Kerdane, la douche, le coup de téléphone à la famille angoissée ou à l'amoureuse ou l'amoureux et toutes les bêtises que l'on fait dans une capitale et auxquelles nous nous livrons dans une débauche d'orgie absente de toute retenue. On se baptise d'achats, on bâfre, puis retour au navire.

On est le second voilier de l'année à atteindre Spitzberg. Au mouillage derrière nous oscille Tigre Mou qui est le premier bateau de l'année à avoir touché Svalbard. Camaret-Longyearbyen direct sur son Damien. Femme avec mari et deux enfants, en dix-sept jours, sans rencontre. À part un douanier vomisseur dans le Pas-de-Calais qui voulut faire un contrôle mais fut trop retourné d'estomac pour insister.

Lui, genre Viking visité par mai 68 et la rousseur rouillée, il grippe de partout. Le cœur tatoué au lichen, il vient de passer l'hiver et l'été, autant dire l'année entière en Terre Adélie sur la base de Dumont d'Urville. Il n'a pas dû beaucoup se reposer, plongeant directement dans l'Arctique à peine sorti de l'Antarctique. Dans la dernière émission de Thalassa sur le sujet le 22 juillet dernier, il pointe son museau enfariné et s'affaire dans la quincaillerie à la recherche de je ne sais quelle manille secrète en maniaque de la bricole. Svalbard avalé, il repartira dans la foulée pour l'Antarctique pour trois ans. Courageux le gnome. Pourquoi pas ? Tous les chemins mènent au froid.

Mais à Spitzberg il fait dyslexique des pôles.

Il est compteur d'oiseaux. Compteur d'oiseaux quel joli métier ! C'est presque aussi beau que compteur de nuages. Pour l'instant il grognasse dans sa barbe. On s'est épousé à couple et on fait le fuel et il craint à juste titre que l'on baptise son Tigre Mou. Il faut dire que l'embout du tuyau n'est pas à la taille de notre réservoir et Fil-en-Six n'a pas de nable sur le pont. Il faut plonger le tuyau dans les entrailles de la bête pour remplir la quille de mazout. Vous parlez d'un plaisir ? Ça pue encore la galère et forcément on en fout la moitié à côté. Je vous dis pas l'odeur stagnante et prégnante avec des fonds farcis au fuel, la laine de verre détrempée d'hydrocarbures. Berk ! D'autant plus que la vanne qui ferme l'embout est pétée et pisse comme vache qui veut. Ahouhh ! Si bien que malgré mille précautions de seaux, de chiffons et autres Sopalin au dernier moment quand je passe la fin du tuyau à François pour conclure la manœuvre, la vanne se met à pleuvoir, aspergeant Tigre Mou et baptisant son annexe. Le roi des pôles grommelle en bataille et jure tonnerre, furieux de fuel. Il nous concasserait la moelle s'il pouvait. Mais quelques kilos de pommes en offrande désamorceront sa colère. Ces circumnavigateurs au très, très long cours font toujours un peu la manche.

Moi je me tiens prostré sous l'orage comme un manchot Adélie déplumé par la tempête, d'autant plus qu'il neige à fendre l'âme. Amorphe de tout mouvement, morfondu, anéanti, hébété, stupide, ahuri, disjoncté pendant plus d'une demi-heure, vidé jusqu'à l'inutile, j'emmagasine la neige. Les autres dans le froid glacé réparent mes dégâts sous le commandement enguirlandé du patron du Tigre Mou qui se fait bien dur sous la charge du mépris. Il se désespère de tout ce mazout qui lustre son pont arrière et son canot. Le reste de l'équipage lessive à grands bras l'arrière de son bateau et son annexe. En effet, rien n'est plus nocif que le fuel sur la gomme, caoutchouc et néoprène.

Mais aussi avec les tire-veille, les roues, les drosses, les ridoirs, les bouts et tout son bricolage insensé, c'est pas un pont arrière qu'il a mais un parcours du combattant hérissé de barbelés. Comment ne pouvais-je pas trébucher ? Il faut bien se justifier. D'ailleurs ai-je vraiment trébuché ? J'ai lâché juste un peu trop tôt l'embout qui s'est répandu de bonheur sur le voisin à le ruiner.

Ne plus y penser. Les guillemots à miroir s'en moquent, ils se becquettent du cul. Ils lèvent en houppette leur croupion affriolé pour nous offrir en hommage la partie la plus tendre de leur chair et la plus libre de plumage. Leurs pattes rouges les chaussent splendides lorsqu'ils s'offrent du cul en plongeant gracieux, fragiles et si beaux. Le croupion ruisselant de bonheur, épluche ses plumes pour bénir l'eau qui le baptise. Ils déglutissent du cou, c'est leur manière de parler. Chaque plongeon est cabriole d'une élégance parfaite et si menu, au corps fuseau, la tête à la courbe inquiète, couronnée d'étourderie. Au flanc des ailes, deux petits nuages blancs qui font miroir et le nomment. Ils sont deux ou trois en permanence au cul du bateau à batifoler de plongeurs et de nages. Ils s'ébrouent et se lissent sans fin, d'une coquetterie permanente mais énervée, presque agressive et vive de crainte.

En bord de rive, des eiders à duvet couleur de moutarde oxydée dépeignée, naviguent en famille, le sillage court sous les ridelles des vaguelettes argentées de plomb. Ils sont la mesure, détestent la vague qu'ils fuient et vantent le terne.

Dans un pèlerinage d'oiseaux, appareillage sous spi pour un peu de gonflette. On joue au Tartarin des mers roi de la frime. Nous halons l'ancre à la main à briser le souffle et appareillons dans un feu d'artifice de couleurs devant le Rembrandt Van Rijn un magnifique trois-mâts goélette néerlandais de triste augure et de sinistre présage, de plus de trente mètres de long avec un beaupré insidieux en fusée allongé d'un bout-dehors qui frise bien les dix mètres de long. Il trimbale des touristes pour des excursions de deux ou trois jours entre Longyearbyen et Ny-Alesund. Un yacht splendide, briqué en bibelot, on lit le plaisir de la mer sur tous ses vernis qui se reflètent en miroir laqué de transparences pailleté d'éclats d'acajou rutilant le neuf. C'est fou comme les bateaux anciens font la mer neuve. Malheureusement ce navire ne fait que du charter pour survivre quand il ne joue pas malencontreusement de la prise de mer contre ce pauvre Fil-en-Six qui n'en peut mais, comme nous le verrons plus tard. Cette rencontre lui fut funeste, le Rembrandt, nouveau bateau fantôme hollandais, était porteur de guigne et enjôleur de tuile et rapporteur de mort et trousseur de poisson et... Il fermait l'horizon.

Le baro est désespérément plat à l'infini. La courbe recoupe la courbe plate de la semaine précédente qui recoupe également la courbe de la semaine antérieure tout aussi plate, comme un calque. Le trait égal en devient gras. Vous parlez d'une marée barométrique ! Elle se prolonge à l'infini de l'éternité comme les paysages du lieu. Est-ce radinisme ? Pas uniquement. Mais nous manquons de feuilles millimétrées d'où l'économie de pingre. Il semble préférable de ne pas trop se fier à ces courbes endormies assoupies molles. Un coup de vent de 40 nœuds nous surprendra ainsi au plus plat du baro. Il est traître à notre cause et avaricieux d'indications. Il se prélassé dans la bassesse, comme s'il indiquait plus la température que la pression.

Belle brise. Le large est vaste et blanc cassé d'argent. Monter au 80° parallèle pour monter là-haut, là où finit la mer, notre rêve. Toucher la banquise éternelle nous fascine. Nous longeons le pack et remontons au nord en débordant au large l'île de la Terre du Prince Charles. La passe du Forlandsundet est encore fermée par le gel d'après les dernières indications. Bof ! Vingt milles de plus c'est pas l'océan à boire.

Sur la carte les longitudes s'affolent d'étroitesse et vous dessinent des cartes obèses aux hanches. À les regarder, Fil de fer friserait le bibendum Michelin et le Groenland dévorerait l'Amérique.

On navigue. La roche maquillée de neige. L'air est arasé de gel. Jamais je n'aurais cru que le gel ferait jouir autant mon âme, à tordre le bonheur au plus nu de l'émoi. Au

plus...

Le pur gèle. L'eau est métallique avec ce jour permanent qui joue à la nuit dans des nacrés de plein midi à l'aube de l'est. Je jouis, je jouissais jouisssant à tous les temps, avec quatre « s ».

La mer est immense et le regard croît, n'en finit pas de prolonger l'horizon, le froid vous pique l'âme. Comme si dans un raccourci plissé sublime et merveilleux, les Alpes en ses sommets et ses névés, ses séracs et ses glaciers baignaient directement les pieds dans la Méditerranée. Comme si la Méditerranée était montée l'hiver, glacier, à plus de 3000 mètres d'altitude directement au cœur de la Savoie dans un temps de glace. L'heure est au large et l'horizon n'en finit pas de s'ouvrir dans le froid. Les bleus montent les gris. La nature est si vaste que 100 milles valent 10 milles et qu'embouquer un fjord c'est contourner le musoir du port. Rien n'est grand ici, tout est immense et premier. Les pics comptent leurs glaciers qui lèchent la mer dans des tortures de glace.

Le vol d'un pétrel fulmar épouse l'étrave à la caresser sur le gris de la mer. Son aile toujours effleure la lame sans jamais la pénétrer. Ses glandes qui dessalent la mer et lui permettent de boire à satiété, bourgeonnent en furoncle de mucus jaunâtre au-dessus de son bec. Se nourrissant de plancton, de vol et de silence, seul représentant de la famille des albatros en Arctique, il règne sur la courbe lente de mer et n'en finit pas de monter plané, ascendant dans sa chute d'aile.

Le clapot lève la mer de gouttelettes pour rire. Un mergule nain en vain tente de décoller à notre approche. Il s'effondre dans l'eau. Il a raté son décollage. Il a dû décoller sans l'accord de sa tour de contrôle qui se venge en le triturant de culbutes. Il s'ébroue et recommence. En vain, se scratche à nouveau tout ébouriffé de colère, de dépit, de peur et de froid. Il s'est laissé surprendre par notre étrave et il n'aurait pas dû. Il en est tout déplumé déconfit, vexé et ne décollera qu'à la troisième tentative notre mergule nain culbuto. C'est fou comme ces petits oiseaux sont balourds au décollage. À côté un guillemot amerrit en catastrophe les volets à fond les bases. Aux ras des tables de glace, les phoques marbrés plongent et replongent, plus curieux que des ballerines, roucoulent de la tête et s'esclaffent de giclées. Dans les hauts des sommets, stériles, les nunataks¹ s'aiguisent pointus, se dénudent de nuages, toujours plus perçants mais joufflus d'angles en base, l'arête vive.

La carte parle et raconte l'Histoire. Hornsund et Bell-sund, Sorghamna, Spitzberg, Smeerenburg, Svenskehuset, Wijdefjorden, Velkomstpynten, Flathuken, Mushamna Woodfjorden Raudfjorden. Fredheim. Kvalpyntfjellet le Détroit de la Corne et de la Cloche. Le Port de la Douleur, Montagne pointue, Bourg Fumé, La Maison Suédoise, le Fjord Sauvage, la Pointe de la Bienvenue, le Coin de la Graisse en souvenir de la baleine et Port-Souris à la Baie du Bois du Fjord Rouge... J'aime les noms qui sonnent la mer, concasse le gel, à la langue de râpe et la voyelle rêche, âpres de sel. J'adore cette langue où un détroit est une rue de mer, Sörgattet² et où une presque île et une demi-île et se dit par moitié et l'écrit dans son mot même. Un cul-de-jatte est-il un demi-coureur et un enfant

un demi-homme en cette langue ? Et Grahuken ! Ce mot m'enchanté, il parle d'une pointe qui... Il chante jusque dans mon ventre. Si coquin qu'on ne saurait le traduire sans que s'esclaffe la Norvège entière tant il semble rigolo grivois. Il doit s'agir du mot qui nomme la chose grasse et pointue qui pousse à l'appel de l'amour.

Au nu des cimes arides de neige, il neige. Rien n'est plus doux que la neige quand le temps hurle de froid, la neige flocon, cocon. Elle vous recouvre comme on couve et vous consume engourdi à la barre. Les nunataks tout nus crèvent le monde, stériles de toute tendresse, superbement mâles. Des strates de temps gelés cumulent ses glaces. L'heure est au métal. Et ce bleu fou d'immaculé à rouler la mer ! Des vagues de montagne ébréchées de caillasses ouvrent l'océan d'ans et de rives anciennes. La nuit est pleine du jour.

Au goulet les pingouins tordas assaillent la falaise qui dégouline de cris, brisent le silence comme gel brise la roche. La glace se mire en son mirage. Tapis de neige, la terre est blanche et parcourue de mers qui la fendent comme une urticaire. Il faut appeler l'hiver et habiller tous ces os de montagne brisée, de neige, qu'elle s'y dépose fourrure de renard polaire.

L'heure est au cru. La mer porte le temps, la distance est mirage. Tout est blanc et noir, un arc-en-ciel ici serait superflu, il colorierait le vulgaire. L'Arctique ouvre les plus belles pages du monde. Chaos de glaces, chaos de rocs. La nuit est un rêve damné. La nuit ? Le temps n'en finit pas de neiger, parfois pour longtemps il épouse le brouillard. Le temps est plus long lorsque l'espace est court.

Les paysages sont si beaux que j'en ai le vertige et fourmis au cœur. De goulet en goulet, de passe en passe, d'île en île, on s'insinue. Ravage sur la terre. Des siècles de pêche à la baleine s'écrivent à terre, écartèlent les rocs des cris des dépecés et hantent à l'à-pic.

Avant la pérégrination en 1596 des Hollandais Willem Barents et Jan Cornelisz Rijp qui cherchaient le passage du nord-est pour ouvrir la Chine par le nord, les Vikings connurent ces terres qu'ils décrivent dans leurs sagas comme à quatre jours et quatre nuits de mer portante. Mais avant Svalbard vécut vierge de toute trace humaine, les Inuits³ ne purent s'y établir. Les courants très violents qui longent le nord-est du Groenland et ses côtes très froides interdisant toute odyssée réussie vers l'Est.

Les Basques, ce qui ravit de fierté mon sang du Sud-Ouest, furent les premiers à rapiner les côtes. La pointe nord de l'île s'ouvre sur un lieu qui porte pour nom Biskayerhuken, le Coin des Basques, des Enfants de Biscaye. Puis toutes les autres nations maritimes d'Europe vinrent peu à peu semer la ruine et participer au massacre des baleines : Hollandais, Français, Anglais, Danois, Norvégiens, Russes, Allemands... La toponymie écrit encore l'histoire : L'île des Danois, l'île d'Amsterdam, Smeerenburg. La géographie s'écrit aussi en français : Le cap Fleur de Lys et

très curieusement la Montagne des Primates, mais plus noblement : la Baie du Roy ou de la Madeleine, sainte Madeleine étant la patronne immémoriale des baleiniers.

Les côtes même écrivent parfois la baleine en la décrivant dans leur corps. Tout rappelle ce cétacé, même le musoir des caps parfois, le geint du vent et même la terre qui en épouse la forme dans de nombreuses langues de moraines que caresse la mer aux lèvres des fjords, au cul des glaciers en bec de montagne. Même front busqué et relevé de grève comme bouche édentée, même geyser au souffle des lames, même corpulence dodue, assoupie et grasse, même lèvre dégoûtée, retournée de fanons craquant le mépris et grande nausée de tant de massacres.

Quand la baleine du Groenland fut exterminée, on passa au rorqual commun, puis aux morses, aux phoques, tout étant bon pour faire de la graisse. Les marins gras-seux s'enrichirent vite de la compagnie des trappeurs qui venaient égorger l'ours et le renard polaire.

Marins, harponneurs, chasseurs, trappeurs mêlés dans d'infâmes orgies de graisse et de rixes. La moraine était taverne, tous s'attablaient en beuveries sans fin aux crevasses des glaciers, cuvaient au plus sombre de leurs grottes craquelées qui tenaient enseigne. Mousses et gamins qu'ils déguisaient de jupettes de graisse aux volants de lard pur, faisant office de servante quand leurs fesses fouettées à sang et rouges d'engelures ne s'ouvraient que de force à l'amour caressé de gnole, de beignes, de triques et d'horions pour éjecter le surplus d'amour, l'obscène, celui qui ne rêve que de cul et de poils et de fente ébréchée, écaillée de gerçures de lune graissée à l'huître, sanguinolent l'anémone de jusant dans des relents de vasière fendillée au couteau en trou sans fond et de saloperies dans la bonde des hommes et des tonneaux éventrés, fous d'ivresse sauvage, de racailles et de désirs de femmes jamais assouvis et qui rendent fou quand le vent hurle dans votre cervelle la bave à l'écume du sexe le cheveu filasse.

Rien n'était plus triste que ces amours en barils et à la barrique. On ne peut pas toujours faire l'amour au tonneau, à la tonne et à la caque sans dommage et se vider creux, comme qui dirait détruit, vide, vide et inutile dans des coulées de filets d'ersatz d'amour à vide qui vous laisse sexe de bois et gueule ravagée, l'âme en bord de cauchemar fumé fumeux crasseux comme l'on parle de gueule de bois et d'âme en détresse de disette comme coulée à pic de ne plus se supporter solitaire.

Barbouillés de rhum et de gniole, ils tartinaient le cul des mousses au bacon de tripes de phoques avant de se les écarteler, glauques, à jouissance de suçons et d'enculer le bonheur. Ils leur débitaient le cul en rondelles, suiffé en chandelle, farci à l'étoupe prêts à enflammer. Ignoble ! Ils avaient le mal de mer en mal d'amour tous ces marins marinés harengs fumés et morue sèche. S'enfiler la morue sèche à défaut de femme, de vraies morues denses et charnues et charnelles. L'amour n'était qu'un cul de drôle et déboires d'illusions. Cul de moussaillon de mouise tartiné à l'engelure et à la chair molle bouillie de rosir. Il faut

dire ce n'était pas des raffinés du goulot encapuchonné du moinillon mais des marins empaquetés de mer, de crasse et de sel, des marsouins bruts de décoffrage. L'âme en moraine le corps attablé de pierres et de glace et la chair de gel.

Entassés, délabrés, encaqués, moisissés, ils vivaient culbutés les uns sur les autres sans jamais connaître le moindre répit de solitude, le moindre geste attendri, la plus petite volupté d'amour ou même de sympathie. Hommes rudes dans des corps rudes pour climat rude pour ne pas dire impossible. Hommes rugueux comme une arête, le cœur toujours écorché à l'épine déchiquetée de sel.

C'était l'ère de la graisse cétacée. Le temps était à l'orgie. Partout des champs de dépouilles, des cimetières de cadavres, hommes et bêtes pêle-mêlés, des ruines de four à fondre le gras, de mini-villes pour mini-communautés hargneuses et bagarreuses. Vie d'enfer, dans un bain permanent de gras, rongés de scorbut comme l'écrivent les tombes d'hommes et de cétacés mêlés sans fin sur la caillasse du crime au fond de baies ravagées. À lire tous ces vestiges, on vit leur misère et souffre avec eux dans leur chair. Ils ont laissé cette terre dépouille et exsangue de vie, ont amorcé ici en série le grand épuisement du biologique, le meurtre pour le meurtre marchand sans le moindre prétexte ou allégeance de rituel que nous perpétrons de nos jours avec des moyens mille fois plus acharnés et hargneux et qui polluent vie, air, eau, mer et paysage sur des kilomètres et des kilomètres de ferrailles pour des millénaires et des millénaires. Eux ont abattu toute vie et nous nous portons la mort pour l'éternité en ces terres si fragiles qu'elles sont vierges. Et rien ne se souille plus vite qu'une vierge, rien n'est aussi éphémère que le pur.

À entendre dans le vent une vertèbre de baleine et un bout de ferraille ébréché de courbes affûtées de rouille qui fossilise la grève de moraine, je revois ces faces saccagées d'alcool, violacées d'ivresse et de froid dans des bitures inhumaines jetées, jetés dehors jusqu'à ce que mort s'ensuive, épuisés de gnole, tombés frappés face contre terre dans la neige à s'asphyxier boursoufflés d'alcool dru, le corps givré, oublié à périr. Le froid les engourdissant peu à peu à petite mort. La castagne régnait la gueule glabre de vie et dégoulinée de patibulaire toujours entre le pugilat et le ramponneau. L'heure était toujours à la fin et le jour sans espoir. La nuit de jour n'en finissait pas d'aligner dans la neige à même le roc les faces saoules, les viandes ivres par charretées et stalags entiers, d'aviner ces chairs imbibées d'eau de mort jusqu'au glacé définitif. Ici l'alcool tue de froid et les torgnoles sont des caresses quand elles ne se terminent pas au couteau et éventrent des vies comme on saigne un phoque. D'ailleurs embué d'alcool quelle est la différence entre un phoque et un homme ? Et une femme ? Quelle est-elle ? Il suffit que deux hommes se rencontrent et c'est la cogne et le baston. Puis après vient la parole ou plutôt la rogne et le cri éructé qui s'aimerait langage. Ils avaient le pelotage funéraire. La moraine est bleue de cadavres. Se balancer deux pains dans la gueule et tout le tonneau du feu de l'eau pour oublier, oublier. Ils vivaient à petite mort encaqués dans ces cours des miracles grap-

pues, gangrenées de Quasimodos cousus de plaies, tatoués de gras. La glace est leur linceul elle blanchit les ossements à l'échelle des millénaires. Le temps est long, infiniment long presque géologique dans le Grand Enfer Blanc, il se mesure par ère. Mais combien étaient-ils à venir chercher fortune et misère ? Des centaines et des centaines qui revenaient chaque été par navires entiers épuiser la mer de ses graisses et souiller la terre de tout ce lard de mer.

Ici à Smeerenburg deux cratères à demi ruinés dressent un relief effacé, écroulé de terre rouge, derniers vestiges de fours à graisse qui remonteraient au XVIII^e. À côté plus tard les ruines d'un canot chaviré durent servir de chenil. Je m'attends à chaque détour de paysage à voir Jack London, Janichon ou Paul-Émile Victor. Mais il n'y a pas beaucoup de détour de paysage ici, si vastes sont la vue et la vision. Toute lumière cherche son ombre pour exister, toute splendeur cherche sa tache pour connaître vie et le vif du relief. Il faut toujours que le regard éperdu de glace et d'élégance trempe dans la queue du diable où la pensée se graisse et graillonne de souvenirs huileux. Elle y revient toujours et y stagne mijotée de souillures comme, dit-on, l'assassin revient toujours sur les lieux de son crime, hanté. Combien revenaient de ces expéditions de graisse marine, bouillottes d'alcool et de scorbut ? Pas même la moitié. La mort en fauchait bien les deux tiers pour ces provisions d'hiver.

Des cabanes de trappeurs bornent encore chaque baie ou chaque île de cette route du souvenir et du massacre biologique. Aujourd'hui les mineurs, nouveaux bagnards du siècle, ont remplacé les marins, ces esclaves de la mer et polluent au minéral et non plus au vivant. Cabanes clairsemées, refuge du voyageur *égaré* par le blizzard au souffle de tempête où s'échangent des messages de détresse sur un livre de bord. Chacun y laisse une larme et verse un sourire dans une page d'écriture pour son futur compagnon d'infortune qui viendra s'y réfugier dans un ou deux ans. Couvertures, allumettes comme amulettes, journaux, nourriture de secours l'attendent. Laisser du bois, des allumettes, du pétrole, quelques journaux et quelques boîtes de conserve et de jolies pages d'écriture après usage, telle est la coutume.

La cabane se poste à la proue courbe d'un cap en repli de glacier, couleur d'aubergine ancienne et d'épinards vieillis, marinés de poivrons. Elle s'approche. L'os pénien d'un phoque sert de loquet. La porte grande comme une fenêtre. On y fait halte comme on se recueille, pour le plaisir et curieux d'odeurs anciennes et de longues attentes de vide.

Combien d'hommes sont venus se réfugier là à demi gelés ? Il suffit d'un rien pour sauver l'homme dans cette terre de désert et de gel. La porte s'ouvre sur un sas microscopique, un cagibi très gourbi où s'accumulent de vieilles bouilloires rouillées, haches et scies, lampes à pétrole décaties, un pneu des plus anachroniques, sans doute une défense d'un bateau et dix autres objets surannés, endormis de vie, qui remontent à l'époque de la chasse à l'ours. Derrière la pièce est minuscule. Le poêle trône au centre.

Rassembler un peu de bois, ouvrir le pot de verre qui

protège l'allumette et le bout de journal. Bien refermer le bocal. Saik verse son briquet d'essence sur le papier froissé sur le bois rassemblé. Griller l'allumette. Ça prend. Le vent n'a pas déglingué la cheminée. 77 doigts et seize mains se pressent autour de la flamme. On fait semblant d'y prendre boisson et l'on joue à la dînette. Le thé chauffe et nous aussi. Et l'on songe. Combien d'hommes l'ont fréquentée ? À quand remonte sa dernière visite ? On fait sécher vestes et cirés pour le plaisir et les couleurs. Le temps musarde par la vitre à un carreau qui ouvre la montagne et la neige. Il est temps de rentrer à bord et de dormir. Couper du bois d'épave menu menu en provision, bien revisser le bocal à allumettes et journaux. Vider les cendres et laisser le poêle impeccable comme il se doit. La toilette est faite, il n'est pas tard. Le bateau est à deux pas. Le jour joue toujours au jour.

Je me lève, trop tard. Je râle. Mon quart a démarré depuis deux heures. Personne ne m'a réveillé croyant bien faire. Je rumine ma colère. L'équipage est de trop haut niveau. C'est la compétition permanente. Il faut faire attention ou l'on ira à la bagarre et au drame. On est tous si vifs qu'on a tendance à se bouffer les quarts et les manœuvres sous le faux prétexte de soulager l'autre qui n'en a nul besoin. L'hypocrisie est à bord. Veiller à ce que ça ne dégénère et que personne ne vienne grappiller sur mon terrain ou je jouerai les morses.

Je descends, longe la coursive. Oulalla ! Quel bateau ! C'est un navire charbonnier. La suie ruisselle du plafond. Vous passez le doigt sur le roof, il est tout noir. Les traînées s'accumulent sur les hiloires et les vaigrages. Même les habits enfermés dans des sacs en plastique dans les équipements sont imprégnés de ce gras de fuel. Les feux de cuisine charbonnent sans fin, Kerdane et chauffage se mêlent pour vous enfumer. On navigue dans une soute à mazout. Toutes les bronches encollées et rêches, les bronchioles décollées. Le matin nous livre la langue noire empâtée de fumées mazoutées et la larme à l'œil en coin de paupière toute granuleuse de suie. Et la pompe qui s'est inversée et refoule des eaux de cale détrempees au mazout. Mazout et fumées partout et l'on appelle ça un bateau à voile ? Une épave oui ! Quelle bêtise venir si haut pour se polluer les poumons et respirer caca. Puerca miseria ! Vivement que ça se termine qu'on se refasse une santé.

Ça y est. Victoire. La position. Vite. On a dépassé le 80° parallèle nord ? L'inscrire en lettres d'or sur le livre de bord. Pose pour la photo historique qui se multiplie à l'infini des automatismes. Nous traînons dix appareils photos à bord et deux caméscopes. Frissons de plaisirs échangés et grandes braderies de sourires et de farces copieuses dans des faces plus ou moins clownesques équipées comme pour passer l'hiver en Sibérie. On grave sur la planche de coupée, nommée « passerelle de franche camaraderie » par l'équipage « norvégien » précédent, en lettres de feutre, la position pour l'éternité.

On vogue au très plat de la mer et du vent. Un anneau sur la mer. On approche de Moffen cachée de brume. Nous mettons un temps infini à l'apercevoir tant elle est basse sur l'eau. C'est un lac posé sur la mer. Comme un soleil

de mer, sa chair de caillou tresse une couronne en lagon enfermant une vasque d'eau qui grésille en miroir. On cherche les morses. Pas l'ombre d'une once. C'est pourtant leur réserve. On fait tout le tour de l'ovale de l'île. Rien. On va abandonner quand au cul suet de l'île, une tête de morse apparaît, puis deux, trois, six. Vite on met à la cape et on attend.

Tout autour nous guettant de la moustache, soufflant, crachotant, les morses s'ébattent. À deux mètres. Dieu que c'est gros ! Une taille astronomique. Surtout cette encolure boudinée en pneu dégonflé qui de près fascine à faire peur. Je n'aurais jamais cru que c'était aussi puissant. Acrocs de dents ils se déplacent déhanchés, oscillés par leur propre masse démente, sorte de col roulé de brontosauve moine pataud, monstrueuse limace holothurie des grèves glaciaires, toute dépliée de plis déprimés de rides.

Je prends une photo mais les sacs poubelle manquent de poésie. Les poubelles, s'accumulant en grappes sur le gaillard arrière pour l'odeur depuis le départ, baptisent le balcon. Il est interdit de verser en mer ses ordures, plus de 50% du territoire étant réserve naturelle. Bien. Assez joué, on vire.

L'eau est immense et sans fin. Un iceberg vogue sur la mer, au plus large, vaisseau de haut bord, solitaire. Il peint une arche immaculée, nouvelle abbaye de ruines ruisse-lante de lumière sur la mer dans des andouillers de cerf en col de bernache. D'un bleu si profond qu'il peint la mer noire à en être blanche. L'iceberg cumulé de vagues roule tous ses bleus de caverne. Très lointain. En mer la distance vaut relief. Qui dira le calme de la mer ? L'iceberg prend le grand large. À terre la mer est toute prise de banquise, immense de blanc.

Au pays tout noir, cousu de chaleur, une légende africaine raconte que le monde est né d'une énorme goutte de lait, il est né d'une immense goutte de glace, là est la seule vérité. Hi ! Boire la mer dans les yeux. Plaisir. Danser sa vie sur la mer et sourire et sourire et sourire sans fin sans fond. La lumière est vierge. Le soleil est sur la glace, amant du jour. C'est l'heure du sommeil. Les membres de l'équipage rencontrent l'amour. La mer les réconcilie avec le jour en son murmure et le jour à la caresse. Touffeurs.

Virer la Pointe de Bienvenue et embouquer le Fjord du Bois. On a viré depuis longtemps le cap Accroupi Timide, Verlegenuken traîne sur notre arrière bâbord à s'éteindre. La glace crée la lumière. La pointe basse enroule sa langue. Venir mouiller à terre à mourir. La mer paisible.

On descend, l'éternel fusil toujours harnaché en bandoulière. La toundra est tressée de cailloux. Je m'agenouille à même la terre et guette le renard polaire en vain. L'air est dans son souffle. Il jacasse en folie. Le monde s'est arrêté. Une mouette tridactyle meublée de compagnes, se pourlèche de coquetterie à petites becquées sur son glaçon. Elle s'épluche le plumage.

La terre est caillasse, la toundra nue. Pourtant dans les hauts au flanc des pics en détour des glaciers, taches de couleur mais teintées d'automne : le rouge connaît la rouille, le vert épouse le vert-de-gris. Les couleurs frisent le vieil or, elles sont sacramentelles. Elles habillent la montagne, sont ses parures et cabochons. Je me perds à comp-

ter les flaques de couleur qui se confondent avec les rocs éraillés tant elles sont ternes et vives de cris. La roche verte des fientes de guillemots de Brünnick engendrent la mousse rase, la rouge des crottes de mergules inaugurent des lichens infiniment petits qui ensanglantent le roc. Leurs excréments créent l'humus qui crée la végétation et lui porte la couleur, vert rouge, mûre immature, tribord bâbord. Ils baptisent la montagne en tenue de camouflage vivante. La fleur naît toujours de la fiente, c'est l'éternel recommencement de l'histoire en tous lieux, tout horizon et toute religion.

Glace, iceberg, la lumière a un corps, elle l'engendre. Partout des glaces qui nouent l'horizon. Dans la baie elles flottent, en rive elles fondent très lentes, en terre elles créent relief.

Cueillir les pierres avec les mains ou plutôt les cailloux car ce ne sont pas des pierres mais des galets énormes, des culs de moraine. Sur la plaine de cailloux, ronde de croupe qui s'enroule et se déroule au regard comme un dos de baleine qui se prendrait pour un cap, je dresse les pierres. Avec huit petits rondins je fonde un carré que je remplis de pierres en pyramide. J'établis caillou après caillou un cairn postal en guise de boîte aux lettres où j'imisce dans la grotte de pierre une infime missive dateuse que j'illustre d'un dessin où l'on voit Fil-en-Six croqué par un ours, un rêve. Tradition des marins de hautes mers et hautes latitudes. Vague superstition en forme de prière, au dessin fétichiste. Il faut croquer l'avenir pour le réaliser. Le geste est beau, il porte le rêve. À chacun sa messe. À chacun sa poste. Celle-là ne nécessite pas de code postal. Mais le destinataire inconnu reste incertain.

La terre d'ici raconte que la baleine est une île qui se meut, de glace. Il neige à vous foutre le moral bas de gamme. Elle fond vite en mer mais hurle le vent. Heure grisaille. À gauche une ruine de cabane sans doute future détruite par un ours affamé et badaud. La tempête acheva le travail. Pourquoi les ours détestent-ils les cabanes ? Pourquoi ? Ils ont peut-être la mémoire héréditaire et l'instinct long. Autrefois ces sortes de cabane servaient souvent de pièges à ours. Le chasseur posait un appât devant et lorsque l'ours le gobait, il était foudroyé, le museau perforé de part en part. Un fil reliait l'appât à la gâchette d'un fusil à canon scié.

À la barre, Yvonne travaille la mer. Non, elle l'épouse. Seuls les esclaves travaillent. Écrire le temps autrement, qu'il se prolonge, glacé et de glace, en miroirs croisés de mirages échangés, au cœur immobile de la banquise. Et le vivre dans le regard du corps en éclats ; mais sans qu'il dure tout en étant durée pure, très pure. Sans qu'il soit long, tout en étant la longueur même et infiniment léger de temps. Barrer plus long. Comment dire ce moment, tout autour, où la glace chahutée, jetée, imbriquée, enlacée, partout, cristallise et vous cerne ? Frénésie ! Oui, frénésie de toute sa chair est le seul mot.

Ballet de mouettes en colère ? Non, combat. Ça criaille aigu. Un labbe parasite, tout gris de costume sombre, force une mouette à dégorger le poisson qu'elle vient de pêcher. Le labbe ne vit que de rapine. Le combat dure bien dix minutes et chaque fois, sans cesse, inlassablement, le labbe plonge sur la pauvre mouette en piqué pour l'affo-

ler.

Au début la mouette, imperturbable joue l'indifférente, amusée même, elle se lisserait le plumage l'insolente, l'air de rien. Le labbe insiste, elle ricane pour donner le change, mais le labbe persiste et ça l'agace. On le devine au frétillement de ses rémiges de cul. Le labbe repart à la charge sans fin, choit dans sa courbe en spirale. La mouette se courrouce, retrouse plumes mais il en faut plus pour abuser un prédateur professionnel, sorte de Tapie boréal. Elle crie même maintenant. Le ballet est combat. Ça pépie ulcéré. Le labbe toujours la harcèle et chute dans sa courbe piquée toute acérée d'ailes et de becs. Il se fait menaçant. Revient à la charge sans jamais l'abandonner, se fait plus présent et précis, le bec en rostre, n'en finit pas de plonger sur cette pauvre mouette qui n'ose pas s'envoler et trouve son repas de plus en plus indigeste. Il lui remue le ventre et lui tord boyaux. Le labbe sentant sa victoire, attaque plus coriace, s'acharne lourdement. Encore et encore. De guerre lasse en allégeance, la mouette lui rend son repas. Le labbe aigu, grand seigneur lâche la place et s'enfuit à tire-d'aile. La nature aime crier et voler. Cruelle non ! Prédatrice, c'est son métier. Le glacier boulotte bien la roche à longueur de temps et la glace la mer.

Jean qui rit Jean qui pleure. Le temps s'est remis au beau, au grand beau. Il fume. La glace monte au ciel en vapeurs.

L'heure est au miracle. La mer multiplie ses miroirs. Après moult hésitations le temps a choisi le beau, pas le grand beau, mais le beau. L'eau frétille, l'air crépite de bonheur, la baie compte ses glaçons et les multiplie pour le plaisir. Tache sombre sur le blanc, au flanc du gris, un phoque du Groenland a harnaché sa selle. Il va se faire monter par l'océan. Imperturbable, il plonge au plus profond des eaux, son sillage prolonge son corps dans la courbe de la courbe de la fourrure. Il se fait canaille.

On avance, les flancs picotés, entre les bourguignons. La glace est large, elle lisse les heures et agrandit le jour. Le temps nous sourit depuis deux heures, profiter de l'aubaine en grand. Remonter au long du soleil, s'engorger tout au fond du fjord. La terre y est basse et pullule de glaciers tout autour en éventail. Ils éclairent la mer de lumière et de glaçons. Habiller la mer et la manger peu à peu sans trop se faire dévorer, la conquérir, le rêve de tous les glaciers. Langue à langue la grignoter, caresses d'amour, caresses de haine mêlées. Le temps est au vert avec des glaçures d'argent et des glissures meubles et bleues qui conspirent avec l'acier et l'étain. L'air frissonne et cumule le frais, que la lumière soit plus claire mais fragile. L'air adamantin à éclater pulvérisé de gel.

L'heure est à la joie. Bonheur fou. Les petites glaces pétillent le long du franc-bord. Elles font la fête dans le dédale de marbre brisé coulé d'ivoire. Plaques de marbre flottantes, comme autant de tombes de glaces saccagées d'ans, en pagaille et massacre. Gamines, les petites glaces éclatent leurs petites bulles d'air comme l'on sourit, espiègles de joie. La proue égratignée de bourguignons avance. Pénétrer les glaces. Le glacier approche. Monaco il se nomme, en souvenir du Prince Albert 1^{er} qui, en grand océanologue qu'il était, finança plusieurs expéditions au Svalbard qui reconnaissante arbore plusieurs lieux-dits à

son nom en souvenir.

L'heure est au miracle. L'étrave de Fil-en-Six frappe la glace qui se resserre, il faut composer, monter au haut du mât et creuser un chemin neuf du regard, éplucher tous les canaux possibles et choisir. Nous ne sommes plus qu'à trois milles du glacier et égrenons les cailloux entre les îles. Les glaces dérivantes se font plus collantes, plus pressantes. Plusieurs fois nous dûmes rebrousser chemin ou traverser la baie latéralement de part en part pour ouvrir un nouveau chenal à moitié éteint de glaces mais plus clair que sur l'autre rive. Pénélope boréale nous n'en finissons pas de tricoter détricoter notre chemin. Il est sans fin. Il est immense. Caresses des glaces sur la coque. Les hors-quarts, surtout ceux du poste avant, ne peuvent dormir, intrigués par tous ces frottis frôlés pour ne pas dire tamponnés, irréguliers, sur le qui-vive. Câlineries non plus susurrées mais rayées, dégrafées au scalpel dans leur sommeil éveillé de crainte. Et si le bateau s'ouvrait en Titanic comme une vulgaire boîte de conserve de part en part ? Panique. Quel boucan ! Ça chuinte le son qui racle, rague et ragasse, rien que pour les agacer. À faire crisser les dents ce bruit, glace contre métal, les nerfs en pomme de toulaine.

Nous ne sommes plus qu'à un mille du glacier Monaco et tutoyons son voisin du nord-ouest. La baie s'ouvre en cercle mais se ferme de glaces. Le glacier n'est que crevasses et séracs, tout brisé de cavernes bleutées qui jouent aux cathédrales, à la grotte miraculeuse dans la lumière azurée si pieuse comme délavée et translucide de Dieu. L'étau se referme. Nous guettons en vain pour l'instant la pauvre Stéphanie amarrée de déboires sur la langue des Inconnus qui la piègent immensément à chacun de leur show. Pourtant on en rêve. La glace grésille sur la coque, accompagnée parfois de gros icebergs en amas qui doivent peser 800 fois le bateau. Champs de glaces partout, en amas, en conglomérats. On ne passe pas. Nous ne sommes plus qu'à un mille du glacier. Mais il se refuse à nous. Les glaces en bouclier. Nous ne pourrions pas aller le violer du pied. Le temps est contre nous. D'autant plus que pudique, il se voile à notre regard. La brume tombe. On ne passera pas. On est trop tôt en saison pour pouvoir visiter les glaciers et le cul des fjords. La débâcle est en train. Il faut rebrousser chemin dans la brume. Ce n'est pas une sinécure. Nous n'aurons pas vu Stéphanie de Monaco. Quel dommage ! Elle se refuse à nous, invitée des fournaises au cul du Rocher Riviera, elle barbote de mer chaude.

Galère pour revenir. Les guillemots à miroir se gaussent. Surtout que le courant a tourné. Flots et vent se liguent contre nous pour nous enfermer. Veille double et vite repérer d'un coup d'œil les derniers chenaux avant qu'il ne soit trop tard. Que ne risquerait-on pas pour découvrir Stéphanie ! La glace se referme, les icebergs se cumulent et les growlers s'entassent. Le monde se clôt. Infiniment blanc dans des bleus d'outre-tombe. On va se faire coincer.

Oh panique ! Un glaçon me traverse l'omoplate en frisson, descend l'échine jusqu'à la brûlure et s'égare d'embouchure, me liquéfie les bases. Je suis en nage de trouille. On a paré un growler, puis un petit iceberg, puis un growler et encore un growler dans un gymkhana infernal en

survitesse, on a décroché en avant lente un peu tard. Mais là sur tribord on se le paie. Il va frotter le safran et l'épouser de tout son poids et l'avorter. Aye la casse ! J'entends déjà le bruit du bris. Si seulement on l'avait attaqué de front, franchement, on l'aurait peut-être brisé ou grimpé. Il nous aurait stoppé. Violamment mais peut-être pas mortellement, à couler. En tous les cas il nous aurait arrêté. Mais par le flanc, par en dessous, y a rien de plus sournois. Surtout qu'il se prolonge par une langue, un long cap dodu en ses dessous qui vient juste frapper le safran. Aye, aye, aye ! C'est fait.

Bruit. Bris. Choc. Détournement. Bruit glissé. Choc chuchoté. Il a touché le safran mais le safran a résisté. Vaillant safran. Ouf ! En cas de pépin on serait secouru très à distance ici. À plus de 400 kilomètres de la capitale, ça fait loin les premiers secours. Et puis comment les prévenir à cette distance, derrière je ne sais combien de kilomètres de montagnes, de reliefs et de glaciers ? On défie le danger depuis trop longtemps aussi à jouer au chat et à la souris avec les glaces. Ça finira mal, tout carré.

Et dire qu'on est mouillé dans Liefdefjorden, la Baie de l'Amour ! Il faut dire qu'elle n'est pas très loin de Sorgfjorden, la Baie du Chagrin, séparée seulement par la grande Baie Sauvage et Large, Wilfjorden, en espérant que j'ai bien traduit sans de trop gros à-peu-près ?

Pour me détendre je m'offre une pomme ruisselante de rouge laquée, rutilante de jus. Les vivres tiennent à merveille. Jamais cambuse ne fut aussi saine. Fruits et pains se conserveront plus d'un mois dans le frigidaire naturel qu'est le bateau. Les fonds frisant plus le freezer que le réfrigérateur. Je n'ai jamais vu ça. Ici rien ne pourrit. Pourrir c'est vieillir mais ici rien de vieilli.

Tiens, on va faire le pain ça changera ! Et puis c'est urgent, en bon paysan des mers, je le mange au kilomètre moi le pain. Je l'ai épuisé, il y a quelques jours.

Je pare le pain. La farine, le sel, l'eau, la levure, le morceau de sucre, mêler. Pétrir la pâte. Encore et encore. Dehors il neige à fendre l'âme. Le seau emmitoufflé dans un duvet, la pâte repose et lève. Le tarot occupe le temps. La neige aussi. Le ciel s'encombre de nuages. Passe le temps. Il pleure, il fait saumâtre. Tout le climat est de mauvaise humeur. Le ciel se pèle de nuages, la neige, lourde de grésil, l'arase. La condensation n'en finit pas de s'égoutter dans le bateau.

Les chauffages sont en panne depuis quelques jours. Il semble que le froid ait cristallisé le mazout en petites paillettes d'or gluantes qui l'empêchent de s'écouler au fil du pointeau. Quant à l'autre je ne sais pas s'il est mort mais il ne murmure même plus. Un quart de pouce de huitième de millième de degré d'humidité de plus et des stratus s'installeront dans le carré, créant une dépression à bord, sûr, sûr. Les cartes, le whisky et le Grand Marnier, c'est tout ce qui reste. Passer le temps. Tromboner du goulot juste pour se réchauffer et passer un petit bout de moment. L'eau tombe goutte à goutte du roof en multiples lieux en supplice chinois. Ce bateau ne sait même pas faire le parapluie.

Le froid monte, mord. L'heure s'égraine et le froid cuit, gonfle et règne. Insoutenable. J'ai le cœur au bord de l'engelure. Dehors le vent souffle en orgie et se cumule de

neige. Réparer le chauffage absolument. Jean Marc s'y emploie depuis deux heures en vain. Il a démonté tout le ventre de l'appareil. La tripe libère et libère des fils électriques en pagaille et gâchis à ne plus savoir où les remiser, à vous mêler la vue pour toute éternité. Faut dire que ce chauffage a subi un choc fondamental. C'est un poêle à kerdane avec résistance électrique qui a été nourri au fuel. Il n'aime pas du tout ça, mais pas du tout ça le pauvre et depuis a très, très mauvais caractère. Toutes les tentatives de Jean Marc aux doigts de fées pour amadouer la bête à chauffer resteront vaines. On se gèlera le reste de la croisière un peu plus qu'à l'ordinaire, surtout les dames du poste arrière puisque ce chauffage était censé réchauffer leur tanière.

Le pain est prêt à cuire. J'allume le four Primus. Impeccable. Au-dessus les deux autres feux ronronnent pour la soupe. Malheureusement la flamme est jaune et cousue de charbon au lieu d'être bleue et ardente de souffle et de braise. La flamme charbonne et grailonne, la chaleur se traîne plus lente que chenille et n'arrive pas à monter. Surtout que les coupelles suppurent le kérosène et la jonction du réservoir et de la lyre fuit en chuintant la musique. Du gras et du kerdane se sont répandus sur le toit du four, à la tombée des coupelles, dans les fonds, baignent les parois, imbibent le métal, mijotent un peu partout. Tout d'un coup tout s'embrase.

Vite, vite, on s'active, s'efforce d'éteindre le feu avec des serpillières mouillées d'eau de mer. Encore et encore. Les feux ont pris feu. Surtout dessous sous les cardans, au ras du vaigrage, impossible d'accès. Le feu monte, s'exaspère violent. Le bois s'embrase. On est mal. Le réservoir de pétrole court à main droite. Le bateau va griller. Ouyaille ! Une fortune de mer maintenant ! Manquerait plus que ça. Promis, juré, craché, je ne ferai plus de pain de ma vie. J'en ai marre de jouer au pyromane. Et le feu qui gagne. À agiter la serpillière je ne fais que l'attiser. C'est l'incendie. Sâik brandit l'extincteur et le geste magistral, il éteint le feu. Je me retrouve coincé dans la coursive en cul de cuisine. Crotte ! Vite, le poste arrière. L'écoutille ! J'ai un mal fou à l'ouvrir. Je crachaille, je grailonne, je rends mon âme, je pleure. Je n'arrive pas à l'ouvrir. Piégé comme un petit renard polaire. L'écoutille résiste. Je vois des étoiles et gobe l'air à vide. Encore. Insister. Je crache tous mes poumons, tousse à périr arraché de gaz. Ouf ! Je l'ouvre et m'échappe, crachant, expectorant, pleurant à demi asphyxié de fumées, de gaz, de suies, d'oxyde de carbone comme un phoque qui sortirait la tête de son trou d'eau. J'ai cru ma dernière heure arrivée. Mais...

Vite se compter. Surveiller si aucun autre n'est coincé en bas. Non, le compte est bon. Huit ! Ouf ! La trouille rien que d'y penser en frisson.

On a eu brûlant Mama Mia ! On a failli terminer cousin de Jeanne d'Arc sur le bûcher de flammes pour un petit coup de boulange, grillé comme porcelets boréaux. Yaouh ! On a eu chaud. Je n'ai plus qu'à achever mon pain à la cocotte-minute.

Cuisson avortée, il a une gueule de calamité, le brûleur est beaucoup trop doux, il chauffe pas, il caresse. Moi qui me considérais comme le meilleur mitron de tous les océans à l'est et à l'ouest des Açores, je fabriquais

après incendie, un pudding en bouse de renne écossais qu'aurait trafiqué à la marée noire un Boer converti aux brouets de Krishna. Un pain pouffe, poussif, glutineux et bouffi de bouillie ramollie ramollo. Immangeable. D'autant plus que je l'avais enrichi de raisins de Corinthe et de pruneaux qui ont glissé coaltar. Mouron pour les petits oiseaux. Triple échec. C'est le dernier de ma carrière, c'est joué. Pas vexé, peiné. Pour ne pas dire morfondu. La fête s'est suicidée et la tête est en mouron et débâcle, en bouillie sucée bourdon.

L'eau est si bleue qu'elle est noire. Même le temps est gelé, il a honte de ses secondes et plus jamais ne s'écoulera. Le souffle des phoques coagule. L'air est brume. Ciel et océan se confondent et s'échangent, purée de pois. Le son n'a plus de relief, le silence est tout mystère. Le jour tricote ses gris. Il neige à fendre roc. Le hauban hurle le vent et creuse son viol.

Griffes dans l'air. Glace en neige et grésil sur la gueule comme gifle de larmes, la joue à sang de brûlure de froid, la visi fermée à tout regard à la barre. Il n'est pas facile de barrer quand on n'y voit pas à vingt pas, quand le grésil vous pique les paupières et vous oblige à fermer les yeux pour survivre. Le diable est sur la mer. Le temps ne tenait plus, il a fallu changer de mouillage. Le vent et le courant nous rabattaient les glaçons dans le museau. Remonter dans le vent un calvaire, pour gagner quelques millimètres sur le fond, rien n'est plus vain. Le vent mugit, la mer crépite et nous on geint. C'est un temps à gelures. Le quart est muté en bonhomme de neige. Traverser la baie et mouiller en face où une anse joue à l'abri naturel. Jamais milles ne furent aussi longs, tout cousus de rogne, grevés de grognes.

Beaucoup de temps passa et nous finîmes par mouiller épuisés, gelés, frigorifiés. Le thermomètre flirtait avec des températures honteuses. Le vent dispersait les glaçons. Au large un iceberg jouait au croiseur, couleur neige métallique. On dort. Au réveil c'est la trouille ahurie. On n'est pas loin d'épouser un acolyte d'Andöyane, un caillou immaculé de crème Nivéa, déguisé en île, travesti en perdrix des neiges.

Du vent en rafales et des rafales qui s'entassent. On a chassé dans la nuit sur un mille. Ç'aurait pu être fatal. Nous nous sommes réveillés à moins de 100 mètres des cailloux. Un petit iceberg ou des growlers ont dû nous aborder la chaîne et nous faire chasser au fil du courant de flot. Pourtant je me suis réveillé plusieurs fois dans la nuit pour veiller ainsi que d'autres équipiers. Cela a dû se faire à l'aube, enfin l'aube ? Si ce mot a un sens. Entre sept heures et sept heures trente. C'est toujours au matin qu'on s'assoupit et que la veille s'endort. Combien de temps a dû durer notre dérive au milieu de notre ceinture de glaces ?

Ouh, l'outrage ! L'échelle inox aux barreaux larges de deux doigts tordue en accordéon par un glaçon. Elle joue à la spirale maintenant. Ça fait lourd le glaçon. Petite guigne. Ne pas trop pleurer sur notre échelle de coupée digne d'un César qu'aurait corrigé un Gonzalez. Peut-être a-t-elle protégé le safran en encaissant le choc ou comment un mal se change en bien ? On a le niveau intellec-

tuel de Johnny, autant dire d'un pigeon à musarder ainsi dans les glaces sans plus de précaution. Mais fini de musarder et de jouer à faire des bêtises, c'est l'heure de redescendre et d'aller rejoindre les mers du sud.

La nuit est au jour, le glacier craque, respire, ripe, craquelle et ronfle de s'agrandir dérangé de glaces. Il s'étire. Le glacier frémit, tremble, crache, pleut et accouche de lui-même. Houle sur la mer, un iceberg est né.

La mer bascule de glace. Il pleut glaçons dans le matin explosé. Bateau de glace sur la mer, bleu de mer, à la dérive dans la langue du vent. Il est couleur de murmure. La mer ample, respire sa houle en longues ondes givrées, comme carafe d'eau brisée de fêlures au verre, craquelée de fraîcheur l'été en bord de plage, trésaillée de gel. L'eau est au plus sombre, la glace est au plus clair, agitée d'oscillations balancées, elle flotte sur la mer, grappille le bonheur. Large est la houle dans la danse des glaçons qui très vite referment leur ronde. Dans quelques jours de fondre inégalement, il chavirera en mer et offrira au soleil ses dessous intimes d'un bleu très secret qui tourne autour du vert et frise la caverne hyaline. Glaces, roches adamantines qui filent vierges sur la mer dans un effondrement de cataclysme secret et glacé.

Il a plongé dans la mer à sa naissance, il est mort, effondré d'eau. La mer l'enferme. Tout au fond du fond il croupit puis renaît. Il ressurgit magnifique, immense, noir et ruisselant, griffé d'angles aigres, il arase la mer. Le glacier a vélé. Cicatrice sur le front glaciaire, engelures au glacier qui s'est rompu d'engendrer un rorqual immaculé.

Il a réveillé la mer et la lève de larges ondes longues d'avoir jailli des flots. Il refait la mer, recoiffe ses glaçons de sourdre de son ventre agité de trémulations infiniment brèves de plaisir. La mer s'adore bouleversée de glace. Elle a toujours été coquette de ses glaçons, luisante de givre sous les têtes étonnées égarées des phoques à moustache Richelieu.

Des éternités de glace se brisent dans la mer. Au plus soyeux du jour l'air compte ses perles. Sur notre petit bateau nous rêvons la glace et touchons la beauté à y perdre le regard. Il y a du rose dans les blancs et dans le plaisir. On est tout en débauche. Le temps est au silence et lent.

Déchirer, déchirer la glace de l'étrave sans fin, comme de toute éternité. Le temps est court. Le silence gèle. On arrive au cul de la Baie de Smeerenburg au pied du glacier de même nom, immaculé de blancheur. C'est le premier glacier libre de banquise que l'on voit. J'en jouis d'avance. Je le lècherai, promis, juré.

Le front est là, immense, à plus de 30 mètres de haut. Colossal de fractures. À toucher. Le pénétrer. Il barre la vue et nous engloutit. Ce n'est pas prudent. Mais on n'y tient plus. C'est trop beau. Les deux montagnards de l'équipe rouscaillent avec raison. Si jamais le front de glace se brisait devant nous. On aurait l'air malin à chavirer dans les glaces délirant sur le dos de la déferlante. Yaouhh ! Que c'est beau ! Le monde est au vertige. L'angoisse cristallise.

Pour le plaisir nous hissons le spi sur fond de glacier. La petite bulle monte en offrande au ciel dans des roses

de framboise écarlates d'airelles. Parfois en mer dans le souffle du vent on touche Dieu et frémit de jouissance. Toute la tendresse du monde dans la caresse de la brise et le blanc de la glace. Nous avons souvent hissé le spi sur fond de banquise durant la croisière, le geste était de toute beauté, là il est souverain. Fil-en-Six navigue en majesté, immense. Le temps est blond, le courage de glace. Demain s'ouvre. L'étrave déchire la glace du museau pour le plaisir. Crissement d'étoffe lézardée d'aiguilles qui dilacèrent la mer pour le plaisir, pour le plaisir, pour le plaisir toujours chante l'étrave qui joue à la charrue des mers au fond du cirque que lèche le glacier. L'eau de la mer est noire. L'eau de la glace a rencontré le plomb fondu d'argent que répètent en ricochets les nuages à l'ourlet du ciel qui peigne ses nacres en bourrelet de laine de verre dans le vent. Il s'effiloche en lamelles claires couleur de lune pleine. La roche est noire d'être laminée de glace. La roche est noire d'être noire, oxydée de gel. Les petits glaçons sont des fleurs sur la mer comme des arêtes, c'est idiot, c'est pâle et pourtant ? On ne dira jamais assez la glace sur la mer.

Nordvestøyane. Smeerenburgfjorden. La passe infiniment belle. La terre de glace chevillée de mer vous bouffe le regard de tant de beauté, à périr. On touche le beau ici pas seulement des yeux, le regard infiniment long d'horizon. On le touche avec toute la chair de son regard et les fibres de son ventre blanc qui vibre comme scie musicale très métallique de silice et de verre. L'univers est en harmonie avec le soleil qui jamais ne se couche trop amoureux de lui-même, de sa flamme et de sa courbe pour disparaître.

Svalbard. La mer, la mer, la mer, c'est un désert. Un Sahara de mer dont la terre de glace serait rose des sables, les lames dunes et la goutte d'eau goutte de sable. Zéro pousse sur la mer. La mer est stérile de sel mais si belle.

En cul de cap à l'angle d'une moraine, une cabane. Difficile à dater. Elle a le port de guingois ancien et délabré. Elle remonte bien au cul du XIX^e et peut-être même avant ?

Rusanov et Fredheim l'ont peut-être visitée ? Elle sent le goudron et la planche fendue de gel, dessiquée d'hiver humide, dépouillée au blizzard. Une hutte en bout de cirque, comme un oubli d'homme, une erreur de planches en ruine, qui apaise de ses gris le sombre des cailloux de la moraine et fait sourire le temps de sa taille de maison de poupée à jouer à la dînette avec les ours. Le temps siffle le soleil dans les haubans. La cabane est doublée. Jamais elle ne nous aura offert sa lumière, nulle âme ne l'habite. Nuls. Elle est défunte de vie et grise de mémoire, défaillante à l'accueil.

Elle demeure. On l'a doublée mais elle demeure. Fragile. Juste des souvenirs gelés et très anciens. Comme des vestiges de mémoire en lambeaux de mer dans les fentes de ses planches qui lui causent des engelures sèches rêches. Le gris des planches de sa pelisse tourne au pourri marron goudron. Une maison pour vous accueillir mais elle demeure éteinte, éteinte de lumière et de vie, toujours dans l'attente, dans l'attente du vide, dans l'attente du rien et la perte du clair. Le temps n'y est que de passage, jamais il n'a laissé de traces. Elle est amarrée à la

mer, épousée de vent, émondée de cailloux elle joue à la pierre. La glace est son miroir et matière de sa chair, matière de son âme. Elle tend le vide et tente le gel.

En ces pays très nord tissé par la Norvège, il est une jolie tradition qui veut qu'on laisse allumée une lampe en permanence au foyer pour chasser l'hiver et sa nuit perpétuelle des cœurs et ouvrir sa main à l'étranger de passage et de tourmente. Une lampe épave qui pilote le nomade, le vagabond des mers, ressuscite le voyageur égaré, naufragé et l'invite dans son gîte à partager le havre, connaître la paix et rencontrer le chaud et la soupe. Comme un phare de mer, un phare de terre, un phare dans la terre. Comme une étoile sur la terre qui germerait son secours à la fleur d'eau des cœurs, Notre-Dame de Bon Secours.

Quel dommage qu'il n'y ait pas suffisamment de maisons à Svalbard pour tenir cette tradition lumineuse et nous réchauffer, qu'il n'y règne qu'une absence d'habitations, ça reposerait tellement l'âme !

La nuit est immense et plein jour et solitaire. Fond de baie, immaculée de crevasses bleues. La mer engendre le glacier ou le glacier engendre la mer. On ne sait pas. Si on sait ! La mer engendre le glacier et le glacier engendre la mer. Les deux en même temps et mutuellement dans la fusion éternelle de l'eau qui touche Dieu. La mer ruisselle de blanc, glace battue de neige. La mer est douce d'eau.

Qui... ? Oh ! Remonter l'origine.

À l'origine la mer était d'eau douce. Dans les glaces la mer revient à son origine et touche sa genèse quand sa naissance était pure. Avant que les fleuves ne la souillent des limons et des sels de la terre, elle était vierge de saumures, de boues et de minéraux et de vie, pure jusqu'à la folie et au vide du diamant. Un jour la Mer Arctique sera douce comme une rivière en bord de Loire à force d'avoir charrié et charrié ses glaciers en offrande à la mer. Elle se réveillera vierge de sel. Elle.

Si vivre c'est rêver, ici on rêve premier. Le temps est blanc. Le ciel est au plus clair, la glace grille toute brume. Je regarde la mer et sens l'Arctique, tout le pôle d'un seul regard. Je le bois jusqu'à plus soif. Un macareux moine, égaré dans son bec de clown, cloue l'air d'un vol noir, balourd de coque, l'amerrissage à capoter. Un jeunot, il atterrit en culbutes, encore pire qu'un guillemot, encore pire.

Oiseaux à bascule sur la mer qui ondulent comme cheval de bois. Épave sur la mer. Un tronc équarri, bois scié, flotte sur l'eau en rond de baie comme une erreur. Qu'y a-t-il derrière la neige ? La glace. Et sous la glace ? Des bruits de déchirures et des bris. Le froid me saisit. Dans ce pays on apprend le courage et la vaillance d'un seul regard, pénétrant, pénétré de glace.

Oh ! Le souffle. Tout au fond de la baie, le Smeerenburgbreen, l'immense glacier fait trempette. Le front de glace outragé de crevasses nous domine. Fil-en-Six touche le glacier de l'étrave en hommage. C'est interdit par les règles les plus élémentaires de sécurité ; mais Fil-en-Six est féodal et religieux, presque superstitieux. Les deux montagnards de l'expédition ronchonnet à nouveau. C'est trop dangereux et il est interdit de tenter le diable. Il suffirait que le glacier pousse, vèle, se détache de la terre pour aller naviguer en mer et accouche d'un

iceberg pour qu'une grosse déferlante naisse de sa naissance et retourne Fil-en-Six d'une grosse vague d'écume qui célèbre la nativité de glace, grondant de bonheur, ruiselante de mer. 35 mètres de glace nous tomberaient de tout leur haut d'un seul coup sur le museau avant de se répandre sur la mer et de nous enlever charriés, écrasés, culbutés, renversés, broyés.

Il faut que je m'éloigne ou les montagnards vont me massacrer et le navire va jouer à la Bounty. Mais je ne peux pas m'en empêcher, c'est plus fort que moi. Dès qu'il y a un glacier, une machine à icebergs, faut que j'aille le toucher, comme les enfants sans relâche fascinés jouent avec le feu, hallucinés par la flamme qu'ils fréquentent de la main jusqu'à la brûlure.

Le ciel est en état de grâce. Prodiges. Devant plein les yeux, le souffle du glacier, jusqu'à plus soif. Se retirer sur la pointe de l'hélice, en arrière très, très lente pour ne rien déranger. L'homme est toujours un peu intrus dans le Grand Nord. Le ciel vibre la lumière, les petits growlers chantent son nom dans des guirlandes flottées de soleil. Indicible. Au plus brut de l'émotion, grain givré, glacé de joie, à l'abrupt du bonheur grisé à l'à-pic du plaisir, je me tiens. En vertige. L'âme immaculée. Je suis de glace.

Sur une table de banquise, un phoque barbu se prélassait de soleil et de mer. Le regard ensommeillé de brumes et de rides. Comme deux trous de balle dans la tempe toute nue comme l'évent d'un dauphin, les pavillons d'oreille absents, c'est sa marque.

Il se roule de paresse et de concupiscence sur la glace. Je m'approche à deux mètres, ses nageoires avant battent l'air de crainte et s'effondrent balourdes, de vouloir se déplacer. Il roule sur le ventre en barrique et se pose de l'autre côté de la table de glace. Ses deux compagnes ont plongé, grasses de peur effrayées. Il bat des paupières et clignote des yeux implorant une caresse de regard et qu'on l'épargne de visite, comme un très vieux grand-père usagé de tant d'agaceries turbulentes et taquiné par tant d'espiègleries enfantines mais si indulgent à ses galopins. C'est tout d'amour bougon un pinnipède, il vous regarde avec tant de bénignité et de miséricorde, et une telle compassion infinie qu'à côté Bouddha fait l'effet d'un garnement.

Il se grise de soleil, le regard tout plissé de rides, dru de moustaches. Ils sont une vingtaine au plus rond de la baie à se dorloter de soleil et se rouler de concupiscence sur la glace. Ils sont fils de banquise et déjeuner pour l'ours.

Il lève une paupière, la referme, ouvre un œil, se rendort, roule à nouveau, s'éloigne, se rendort, lève une paupière encore plus lourde, se rendort, tremble de tous ses membres pour le plaisir, l'aise, aérer tous ses rêves et chasser la peur, tourne lourd et maladroit, vire à nouveau, se déplace comme on s'effondre et s'endort. Ses nageoires postérieures pendent à l'arrière en catastrophe, des épaves, comme deux palmes toutes cornées et fanées d'un cocotier polaire. La bête s'est endormie, plisse encore les paupières et frissonne. Elle connaît la peur. On insiste vraiment trop lourdement. C'est si turbulent les hommes. On se tient à le toucher. Alors de guerre lasse, il finit par plonger, à son grand corps défendant, infiniment ennuyé et désesparé devant tant de tracasseries et de gamineries polissonnes. Tout est plus lent dans le

Grand Nord. Il s'éloigne, batifolant avec ses congénères tout autour du bateau pendant que la glace en fête crépite toutes ses bulles d'air. Le cou encapuchonné de gras, ils nous regardent avidement égrener les growlers et autres bourguignons. Ces phoques prélats me font l'effet d'échinodermes mammifères et plus précisément d'holothuries vives, avachies d'érection, gélatine de mer. Le plaisir d'un phoque est le sommeil. La glace ronronne. Nous nous tenons au bout du monde, à l'à-pic du glacier, même le silence gèle. Le monde est une prière. L'océan est une église, les phoques sont les dévots et les growlers les chaises du sanctuaire. Nous aimerions tant être les saints de cette église quand nous n'en sommes que les pèlerins et les phoques les moines.

Ça glaçonne. Devant ? Comment dire ? La mer en liséré d'aurélie, perlée d'huile coagulée de blancheur de transparences. Végétaline.

Comment dire ? Ce n'est plus de la glace, ce n'est pas de la mer. Ce fut iceberg, ça s'écroule de transparence en ses eaux. Mais c'est loin d'être vague. Ça pétrifie la mer, en fusion. C'est liquide mais c'est solide et encore gelé. Iceberg en fonte, comme bloc de gélatine qui ceinture la mer en onde de gel et jupes courtes, très claires et très limpides, comme certains ourlés de méduses aux franges diaphanes qui gélifient la mer, au corps indéfinissable. On ignore leur clôture et leur pourtour, ne sachant distinguer où se conclut la membrane qui filtre le cytoplasme où cesse le rhizostome et où commence la mer tant elles sont hyalines. Transparentes jusqu'à l'absence et pourtant elles portent la lumière à cristalliser l'eau de verre et de gels d'opales adamantines. Elles nacent la mer. Comme si la pureté avait un corps absolu. Oui en cet instant privilégié, l'iceberg eau est le corps de l'immaculé. Et tout en fusion, tout en évanouissement, juste reflet et pourtant dur comme un miroir. Tulle de méduse coalescente de son ombrelle frangée de festons éthérés en train de glace où l'eau coagule d'éclairs vitrifiés immobiles et touche l'éternité à force de pureté. Growlers cnidaires glaciaires vierges. Eau gelée de glace défaite qui bloque le monde. Comme un immense flagellé, une larve de seiche infiniment grossie et molle, la même vibration de lumière gelée, la mer en plasma glauque et auréole visqueuse.

Comment décrire cet état parcouru de frissons en surfusion dans une forme nageuse en nimbe de glace liquide, cette gelure molle de coelentéré flottée en jelly anglaise comme une brume de froidure comme l'on parle de brume de chaleur quand l'air, tout en brûlure, danse sur la route fondue de goudron surchauffée de soleil ? La mer y est glace en fonte. Solide grêlé de flasques molles mais saisi comme une lame rougie d'acier brisé de fer bleu de flammes jusqu'au vert. Comme une bruine pruineuse de cierge fondu qui est sa matière, huile d'eau qui se décompose de guirlande en dentelle givrée grincée. Glace gelée décomposée d'eau mais havie, qui brûle comme le marbre, qui brûle comme l'acier trempé en sa lame de mer dénudée. La forme défaite n'en finit pas de se répandre de liquide tendu et s'écoule tenu d'opacité.

L'heure est à pic, elle est comme aiguille terriblement affûtée qui n'en finit pas de vous pénétrer le regard. Les crevasses rythment le glacier d'effondrements. L'heure est

au matin mais avec des langueurs de midi et grand appétit de soleil. Le ciel traîne ses bleus. L'heure lave la toundra de ses gris de cendre claire. La mer est lactescente. Sous la ligne de flottaison, la carène frottée n'en finit pas de saigner son anti-fouling sur les glaces et souille les growlers après la banquise d'un bleu minéral trop chimique pour avoir valeur et valoir respect. Un trait de sang bleu qui est la griffe de notre époque d'une pollution industrielle au temps très court et qui ruine la glace de son bleu.

Un phoque barbu grommelle dans son sommeil et hoquette un borborygme expectoré. Le glacier est muraille, les growlers caillots de lait et pierres tombales la banquise. Les surges du glacier crevassés de failles, travaillés de grondements souterrains taillent des cavernes bleues qui se brisent dans des craquements de bris plissés. Demain le glacier vèlera un iceberg. Demain est court.

La mer prolonge les heures et étire les jours de jour, pour rencontrer le vrai temps, le temps du Nord, le temps adulte, le temps long et profond de glace, le Temps.

Un phoque barbu rampe de veulerie à portée de gaffe, curieux jusqu'à l'indécence et toujours sans défense à se jeter dans la gueule de l'ours. L'ours ! Parlons-en ! Le verrons-nous ? Il n'a pas pointé pour l'instant l'ombre d'un museau. Serait-il qu'il joue à cache-cache avec nous ? Après tout on est monté en Arctique pour l'ours ! Pourquoi se fait-il coquet de visite et précieux d'ailleurs ?

Oh ! Révélation. C'est tout simple et c'est beau. Un iceberg se retourne et culbute dans la mer en s'éclatant. La jouissance. Il échange ses bleus. Il était blanc irisé de bleu, il est d'un bleu tendre et marin profond de vert maintenant qu'il nous montre ses dessous et ruisselle de mer. L'iceberg a chaviré. Il n'en finit pas de basculer et de basculer dans l'eau, étalant ses bleus à la recherche d'un nouvel équilibre. L'iceberg roule, roule de mer et dépiaute toutes ses faces.

L'heure hurle le soleil. Le temps est acide. Un petit nuage apaiserait la ronde coulée de l'iceberg. Le front de glace aiguise ses failles. L'endroit est magique, vite il faut partir où l'on va finir envoûté, pétri de glace, temps gelé. L'iceberg n'en finit pas de rouler, de rouler tous ses soubresauts et de laver les bleus profonds de ses dessous de mer à l'air de soleil. Il les grille de blancheur jusqu'à l'immaculé. Mais ?

Oh ! La mer est sale, elle connaît la boue. Ruisselés café au lait, très clairs en café et prolongés de lait, traînent dans la baie, la troublent et l'allongent. Filaments de bourbe dans la mer emportés par le vent, étirés de courants dans de longues effilochées de sédiments. La gadoue de fonte des glaçons marronne l'eau. Le glacier noie ses eaux de tourbe trouble et pêche sur la mer. Il s'abandonne de ruisseaux et perd ses eaux. La mer est d'humeur sale.

L'eau est plus blanche d'être trouble et plus douce d'abreuver ainsi le sel de l'océan et d'alléger la mer qui est limoneuse des eaux douces de la terre et rencontre des verts douceâtres d'algues et de rumeurs claires de vase dans des lavures jaunasses bordées d'écume et d'émulsions vert d'eau. La mer est pâle. Le temps est aux nuages dans la mer, le glacier y fait caca. En cul de baie l'eau est si douce d'icebergs et de fonte qu'on la boirait. Comme une prière. En ablution vénération adoration. Consacrer l'eau,

le sel, la glace et le lait sur l'autel de la banquise comme Christ consacra le pain et le vin. Se polluer à la chair de Dieu dans la boue douce que suppure le glacier.

La Baie de la Madeleine, le temps est merveille. D'aucuns y voient le plus beau site de Spitzberg. Le glacier est un murmure de blanc, son voisin susurre le soleil, il brille métal. L'humeur est à la paix, le silence immense, pas le moindre mergule pour le violer et faire crisser l'air de craquements affolés et cancaniers et de criaillements battus d'ailes. Ici le temps est de pierre. Il coule gravier et infiniment long, au pas des glaciers. Deux glaciers, la roche nue, le paysage joue au mirage.

Vite. Aller se cacher tout au fond du fjord, à l'à-pic du front de glace pour fuir le paquebot italien et ses paquets de toutous. Tout au fond, tout au fond de la baie pour les oublier. Une partie de l'équipage s'égaie au long des glaces, pendant que l'autre escalade le flanc d'un pic tout desquamé d'éboulis. Les explorateurs de glaçons se font accompagner de l'inexorable fusil comme chaque fois.

L'ours pourrait venir, qui sait ? En 1978, indélicat, il croqua en cette même baie un touriste en guise de pique-nique sous les yeux effarés de sa femme et de ses compagnons qui l'aiguillonnèrent en vain à coups de piolets et de bâtons de ski. Il traîna sa proie quelques centaines de mètres plus loin au pied de l'eau pour pouvoir la grignoter plus aisément et peindre la glace de sang. Il se lécha les crocs du jus rouge de l'homme. C'était un gourmand de randonneurs. Cela arrive de temps en temps. Ce fut le passage d'un ours vorace et tueur. Mais malheureusement aucun des 6.000 ours de Svalbard ne sera assez goulu pour boulotter tous les touristes que déversent chaque jour à flots de milliers les croisières Paquet et autres, qui souillent le regard, le temps et ce lieu de leur seul sur-nombre aux humeurs désodorisées en flacon.

Ce dernier mangea ce matin-là pour quinze jours au moins, mais s'il dévorait tous les touristes d'un paquebot, il mangerait pour des siècles d'un seul coup que dis-je des siècles ? Des millénaires oui ! La belle aubaine !

L'Arctique est la terre de l'ours, son royaume, le seul prédateur qui n'y soit pas incongru ou ridicule, le seul qui soit à sa juste place. L'homme n'y est que son serviteur, un intrus même pas invité, il est normal qu'il lui paie tribut. L'ours est le seigneur de ses terres aussi ponctionne-t-il l'homme dans sa chair et chaparde-t-il une vie en hommage à titre d'allégeance. Il faut bien qu'il fustige de temps en temps ces petits garnements d'hommes pour se faire respecter et qu'il en découpe un parfois à la canine. Sinon ils l'envahiraient en Club-Méd Conge-Paye ces diabolins de fourmis humaines, par cargaisons entières ils viendraient infester son île et le travestiraient vite en gardien de son zoo dont il serait le gibier, le spectacle, la matière et le flic déchu. Ce n'est que justice qu'il grappille un homme de temps en temps et se l'offre en cuissot. Cela retarde la pollution des âmes et des glaces. Cette terre deviendrait vite vulgaire à gambader de touristes et se goberger de Coca-Cola. Là où il y a sacrifice, règne toujours un peu de pureté, la terre y baigne dans le sacré.

Se retourner, ne pas regarder. Ils nous gêneraient. Poser

les yeux ailleurs et oublier. Dissoudre toute cette horde de touristes dans le paysage. Prendre le large et voyager ailleurs, toujours ailleurs. Plus loin, plus loin. L'horizon est plus fin. Croiser ouvre le regard. Naviguer boréal vous porte au vent et décroche le pur.

Une baie et puis une baie et une autre baie. Une île et une autre île. Puis un autre continent. Le temps est venteux et montueux. On n'en finit pas de bouffer et de bouffer du mille, d'avaloir de la lame sans fin, à périr. On voyage comme on se suicide, comme tous les marins. Fuir sans fin. Regarder loin pour allonger la vie et le désir. Je rêve. La mer est courbe. Trois mergules nains s'abandonnent de cris.

La Baie de la Madeleine. Nous sommes dans le ventre de la patronne de la baleine. Au ventre du monde. Tout au fond de la matrice du plaisir. Tout autour la mer constellée de petits pois blancs qui pour certains pèsent plus de cent fois le navire. Floc, floc, clapote la mer dans la brise paisible. Je bois le paysage, l'aride des pics, les taches des mousses couleur salade au flanc des éboulis, le chant de l'eau, l'aile de l'oiseau, le crissé de la glace et cette blancheur infinie qui aveugle jusqu'à la douleur et ratisse l'âme. Il me refait neuf et me grandit. Tout autour, l'épave des growlers magnifiques par myriades qui tressent la baie et criaillent métal, mais comme l'on prie. La mer est urtiquée de blancheur, je n'en finis pas et je n'en finis pas de me saouler de regards jetés de mer, de monts et de gel. La mer avec tous ces petits bourguignons échoués a une gueule de débâcle, quelque chose comme un terrain vague de glaçons glacés. Plus loin un phoque tacheté joue au gabelou. Il est la sagesse même. Le temps est au rire.

Mais le temps se lève avec crachin, pluie, neige, grésil et hurlements. Le ciel a capelé une couverture. La brume se lève sale et plate. Elle tue le relief, suce les formes et efface le regard. Le vent mugit d'un coup, épais, il dévale le glacier qui le renforce et redouble sa force de ses frimas. Les haubans sifflent, montent les aigus dans la harpe de la mâturation. La tempête s'installe. Le vent n'en finit pas de grossir, il épouse ses bourrasques en ventouses.

L'air est gris, il connaît la nuit. Le temps s'efface, il connaît la peur. La peur de chasser, que l'ancre décroche et que Fil-en-Six aille s'échouer au cœur des glaçons écrasés d'icebergs. Le vent monte encore et beugle. Il dévale pics et glaciers et s'engouffre dans la baie à nous contourner.

Sûr on va chasser ! On ne tiendra pas. L'ancre va décrocher. Nuit sans sommeil. Nuit de jour à guetter, à éplucher le moindre bruit, à faire monter la crainte jusqu'à la peur. À se crever de veille. À monter sur le pont à la moindre alerte. À souffrir la peur et gonfler l'angoisse.

Dehors le mauvais temps a englouti la vie, la vue, le relief, l'avenir. Le monde est dans la crainte et tremblant, il est éteint. Le vent meugle. Les coups de vent sont d'autant plus violents ici que le relief et les glaciers accentuent la vitesse du vent et le flux et le désordre des rafales. Le vent y est en vertige, il hurle nordet. On ne peut plus tenir. La position devient trop dangereuse. On va se faire écraser par les growlers si ce n'est pas les icebergs.

Oumh ! Ce gros-là nous a évités de justesse. Enfin évité, c'est un grand mot. Disons qu'il nous a tutoyés par le franc-bord en nous faisant pivoter sur notre chaîne, mais

sans la décrocher. Ouf ! De peu. On a eu brûlant encore une fois. Il n'y a de Dieu que pour la canaille. La peinture est toute éraflée. Éraflée que dis-je ? Lacérée et écaillée par plaques entières. L'acier est à vif, plus nu que s'il avait été abrasé à la ponceuse. Faut se barrer vite fait bien fait. Je ne sais pas pourquoi mais nous n'avons pas envie de couler et mourir de blanc enseveli. Nous ne sommes pas encore mûrs pour la fin. Non.

Vite déramer et venir mouiller à l'abri de ce petit promontoire naturel qui hésite entre plage et musoir et sert de débarcadère pour les canots à toutous. On sera ainsi bloqué deux jours par le coup de vent et obligé de changer quatre fois de mouillage pour ne point mourir écrasé. La vie est longue, elle est sans fin par mauvais temps quand la terre joue à vous briser et épouse le vent en toutes ses courbes et toutes les querelles de la mer.

Deux jours à danser sur la mer en cul de fjord et jouer à cache-cache avec trois mouillages possibles selon la configuration des vents. Je connais tous les recoins du fond de la baie de la Madeleine et chaque caillou de son petit bec de terre qui sert d'embarcadère nous est compagnon et relation suivie, presque familiale. Nous avons tissé des liens affectifs avec chaque grain de grève, chaque millimètre de laisse. Devant, derrière, au fond. Au fond, devant, derrière. Derrière. Derrière. Au fond devant. Et on recommence. Pour un tour. Pour deux tours. Pour dix tours. Amstram gram pic et pic et colégram. Le temps nous distribue les places. On se tient éperdu à balancer au bout de notre chaîne toujours changeante, toujours démenagé, intrus sur l'arête de la mer.

Monte la neige. Lorsque nous sommes arrivés la terre était toute noire, maintenant elle est toute blanche et danse de neige. Là-bas le vent soufflait du nordet, ici la tempête qui se joue en bourrasques dégueule du suet. Toujours par le travers. Yaouhh ! J'aime pas. J'aime pas du tout.

Tiendra, tiendra pas ? Fond de gravier. Tiendra pas. Le mouillage est toujours une loterie. La peur meuble les heures et vous fait le cœur plus épais, comme une couenne de crainte qui vous engrosse le squelette à vif en vous le pelant tout nu à l'écorcher en même temps. On n'a jamais vu une ancre résister à un tel vent. Surtout qu'avec les rafales, Fil-en-Six engage de travers et va décrocher, travers au vent. C'est sûr, réglé comme l'échelle Beaufort. Mais quelle idée m'a pris aussi de naviguer si nord, dans des bourrasques gelées, au plus haut de la mer ? Le vent épouse la mer. Et ce putain de bateau au plus fort de la rafale se retrouve travers à la lame, travers au vent, l'insupportable. Aye aye aye ! Va y avoir du bris. Ça sent la catastrophe. Et pourtant toujours bravement, Fil-en-Six reprend de l'étrave et s'aligne face au vent au bout de ses soixante mètres de laisse. C'est un bateau courage.

Le vent à ne pas s'entendre, la neige dans la gueule qui vous blesse, le regard fermé de grésil, rien n'est plus intolérable que l'attente et elle dure des jours. On profite d'accalmies pour déramer et changer de côté quand néces-

saire et éviter le broyage des glaces. L'heure n'est pas à la gaieté, elle tutoie plutôt la peur et voisine avec la crainte parfois jusqu'à l'impuissance. Aye aye aye ! Ça c'est dangereux. Ne pas se laisser engourdir. Toujours réagir à la crainte pour dominer le mal. Se battre, refuser de mourir à petite mort ou tu es déjà mort dans le Grand Nord.

Oulala ! Combien de temps cela va-t-il encore durer ? Mais ça se terminera mal pour sûr ! Le vent n'a pas idée de souffler aussi fort aussi ! Et ce putain de glacier qui l'accélère ! Dehors, dedans, partout le vent chante hurlement. Mais pourquoi donc navigue-t-on alors que rien ne nous y oblige ? Pour rencontrer la peur ? Eh bien on est servi !

Un paquebot russe profite d'une accalmie pour lever l'ancre. Il est déjà en bout de fjord. Nous en profitons pour nous précipiter sur la VHF pour qu'il nous décrive le temps. Ce qu'il fait dans un anglais roulant, chantant et hésitant. Il est plus que conforme à nos prévisions. Puis la VHF grésille. Elle appelle le seul voilier de la baie. Le seul voilier c'est nous.

On décline nom, identité, but. On est surveillé. Au cul du bras de terre, trône une cabane toute neuve, toute peinte, haubanée, toute écorchée d'antennes, accompagnée d'un petit zodiac en laisse. Deux flics norvégiens y mènent campagne. Ce sont bien les seuls à traîner hors de la capitale. Sans doute servent-ils de nurse aux touristes. Ils épluchent notre pedigree par radio. Nous demandent si nous avons bien posé le programme de notre périple chez le gouverneur. S'il a bien été enregistré. Notre numéro de dossier pour l'année. Si... Si... Si... Si nous suivons à la lettre le programme fixé. Nous leur expliquons que vu le mauvais temps nous faisons relâche un jour de plus dans la baie de la Madeleine. Ce qu'ils comprennent très bien. Ils nous félicitent, nous souhaitent la bienvenue et nous invitent pour le thé. Mais nous refusons poliment. Car vu le temps, il nous est impossible de mettre l'annexe à l'eau et il serait imprudent de quitter le bateau. Ce qu'ils comprennent encore mieux. Ce n'est que partie remise nous leur promettons. Nous les visiterons et meublerons un petit morceau de leur solitude dès que le temps l'agréera. Très polis et très gentils ces flics, mais ils suppurent l'ennui. Pourquoi planter deux flics dans un endroit aussi paumé ? C'est le seul poste de police de tout Svalbard. Ils sont là pour défendre flore et faune et veiller sur les touristes et leurs bêtises. La baie est tellement dépeuplée de toutous qu'ils sont indispensables. Ils limitent la casse. Car comme chacun sait, tout touriste est un gamin irresponsable doublé d'un délinquant putatif immense de sottise, corpulent de vantardise et d'ignorance. Oh ! Oh ! Tout doux. Si t'arrêtais de dénigrer les touristes ! Pour qui te prends-tu marin de glace ? Qu'est-ce que t'es sinon un touriste embarqué sur ta coque de noix au gré du vent furieux, fougueux ? Quelle est cette petite pincée de vanité engrossée d'un petit complexe de supériorité des moins justifiés ?

Mais qu'ai-je à taper en permanence sur ces pauvres touristes, à les accabler de mépris et faire gorge chaude de leurs tics du sommet de mon col hautain de héron repu de mer ? Que sommes-nous, nous autres, sinon des touristes autocomoteurs !

La mer est grosse de growlers mais l'heure toujours

dans les gris. Je songe. La vie en creux de feu de cheminée, assoupie de bûches. Oh ! Bien au sec. Je regrette encore de n'avoir pas pu accepter l'invitation. Elle aurait rompu notre tête-à-tête perpétuel et trop répétitif pour créer autre chose que des habitudes et une grande lassitude de déjà, toujours connu, toujours répété et reconnu d'avance, comme un vieux couple qui ne connaît plus la surprise, l'imprévu, la vie. Quarante-huit heures que nous sommes enfermés les uns sur les autres, les uns dans les autres dans notre cage à poules. Je me vis déjà bien au chaud, en sécurité, réconcilié avec la terre, chéri par les flics au bord d'une tasse de thé, réchauffé de confitures et de petits gâteaux, gâté de sourires et de questions, caressé par la conversation pouvant me goberger et gonfler de vanité admirée en outre Tartarin, bien au calme de la tempête. Réchauffé, couvé, adulé, pressé d'amis. Couronné de fête. Ahlala ! Comme la vie peut être magnifique quand elle se vit au chaud du calme. Allez ! Ne pas pleurer. Demain est un autre jour. Nous en boirons d'autres et ailleurs des thés de l'amitié. J'aime.

Le temps est au tourment et à la tourmente. La terre est austère, j'aime. Tout est glace et hurlement de neige. Dans la brume des flocons c'est à peine si l'on distingue la côte par intermittence. Le froid monte dans le vent et engourdit les sens. L'heure est à l'hiver et l'hiver est large de bourrasques. Fil-en-Six pendu à son bout de chaîne joue au hochet dans la baie, c'est la énième fois qu'on le change de mouillage en 24 heures. Ça commence à bien faire ! Avec ce vent en tourmente et ces glaces, l'abri est toujours précaire, relatif et mouvant dans ces baies de growlers habillés de banquise. La neige gifle le pont et le grésil givre les cœurs. Que le temps est long parfois en mer, surtout au mouillage, à attendre le temps, dressés de froid à poursuivre le gymkhana entre les gros glaçons.

Et pourtant parfois le miracle. Devant les yeux c'est la merveille. Le mystère qui se découvre lorsque cesse la neige et que le vent redouble de colère et piaule misère. Là, devant, à tutoyer l'étrave une longue grève de sable, blonde et oblongue, à la conche parfaite, jusqu'au vertige. Et la mer de l'ourler de friandises d'écume. Cette plage de sable connaît le clair blond, le blanc, le lait, l'ocre, le jaune lumière, le beige doux, la nacre luminescente, le bleu, le beurre très frais et le rance et même parfois le rose jusqu'au sang du rouge. Mais seulement pour les cœurs purs. Elle n'en finit pas de s'allonger sous le vent, libre de toute glace.

De l'autre côté de la plage sur l'autre grève susurrée de vent, l'équipage du paquebot a établi avec un canot ancré, un débarcadère provisoire et amovible à l'abri d'un gros iceberg échoué et repu. Devant au premier plan, une lumière, comme une prière, la terre est halo, la grève procession. Au sommet d'une croupe douce, le plus mignon petit cimetière de baleines et baleiniers qui figure sur terre, à croquer.

La pierre rongée de mousse, les stèles déchaussées comme dentition ravagée de mers. Et les os et les tombes des baleiniers, des marins, des baleines et des morses mêlés emmêlés, enfin réconciliés. Ils jonchent le sol dans la tourmente. Un des grands lieux pieux du monde. Immense. L'air est chaud, brûlant de révérence, dilaté de vé-

nération dans le mauvais temps.

Silence. Silence. Attendre que monte le souffle du beau lové dans le pieux. Tout ce lieu est prière et la lumière orante. Elle se penche sur la courbe de la conche et l'embrase. Un de ces lieux qui suinte Dieu dans une orgie de grâce et vous fait fondre l'âme velours très clair. Comme il n'en existe que deux ou trois sur la terre. Le sommet du Pied d'Adam au Sri Lanka sur le lieu du Bout du Monde où notre ancêtre commun posa la plante à l'empreindre dans une cavité bénie de jacinthes sauvages et de renouées folles, quand l'ombre de la montagne perce la plaine comme l'aiguille d'une montre et ouvre le soleil. Ou l'extrémité de la jetée du port de Capraia qui ouvre sur le nord de la mer et vous offre la métaphysique directe, brute de décoffrage dans son alignement rugueux de granit éclaté de brillance océane léchée de lames quand la lune se couche à l'ombre du phare rouge où agonise le môle et que la mer gémit à ses pieds. Ou à Paris place Denfert-Rochereau quand un nuage d'orage caresse le pavillon de l'octroi qui ouvre les catacombes et joue au temple dorique oblong de lumière quand le soleil se lève sous la patte du lion de bronze. Qui sont merveilles très pieuses et enchantent le regard de l'âme. L'heure est au mystère, tout en murmures, pieuse et prières de lumière et de gel.

Je m'ébroue. Dérangé. L'innocence religieuse crève consommée par les colonies de touristes couleur de magazine à la gueule en vignettes laquées, collée de sourires mécaniques. Des hordes plastifiées emmitouflées à périr arpentent le cimetière et la grève en une longue chenille de Goretex. Échevelées sous la neige en bourrasques jetées de volutes spiralées, souillées par les hardes trottinettes-chevrotantes du Mermoz et d'un brise-glace nucléaire soviétique qui fait du promène-toutous lui aussi pour survivre, quelle déchéance ! L'horreur. Le vice est parmi nous, nos âmes vont succomber.

Le brise-glace sans doute blessé dans sa superbe s'éloigne du Mermoz. On ne saurait se compromettre sans déchoir à cette promiscuité. Dieu qu'il est beau ! Avec son nez crochu inversé tout noir et son château immense couleur crème où se confondent machines, passerelle et logis, planté comme une muraille, percé de mille et mille petites meurtrières comme donjon. Il part explorer le fond de la baie pour se cacher et éponger sa honte. La VHF grésille.

Il sollicite la permission de débarquer de l'autre côté du fjord dans les colonies de mergules. Refus catégorique des autorités. C'est une réserve naturelle et parc national. Les oiseaux sont en pleine période de reproduction, interdiction absolue de les déranger. Bien. C'est clair. C'est dit, c'est dit. Mais cinq minutes plus tard, une petite voix féminine insinuante, ténue et délicate, pointe sur les ondes, sur le bout de la voix comme l'on dit sur la pointe des pieds. La langue suave s'est glissée sur le canal 16 dans un anglais du plus pur Oxford. On sent dans le ton qu'elle n'a pas l'habitude de l'échec, ni d'essayer le refus, que rien ne lui résiste. Elle est trop douce pour connaître le revers. Elle arrivera à ces fins, sûr ! J'ouvre les paris.

Elle comprend très, très bien l'interdit et est tout à fait d'accord. Mais ils ne sont pas des touristes tout à fait ordinaires. Ils ont, conformément au plan présenté à Madame le très vénérable et très distingué Gouverneur, monté cette

expédition justement pour étudier de près les dits mergules. D'ailleurs le professeur Tartempion mondialement connu et son assistant le très vénérable docteur Demédeu de renommée mondiale et de l'Université de Leipzig sont là pour en témoigner. La voix d'étirer et de décliner sans fin tous les titres et d'éplucher conjuguées références et qualités. Ils mettront juste un zodiac à l'eau armé de deux caméras et très soucieux de la protection des espèces, ils...

La voix se fait mielleuse, cajoleuse mais très respectueuse des autorités, tout au moins elle en donne l'apparence. La parole est à la parole, elle domine le monde et noie les secondes. Le petit bout de femme règne sur les ondes. À force de parlementer elle n'est pas convaincante, elle est la Vérité. Les autorités subjuguées hypnotisées même, se rendent à tant de séduction impérieuse. L'interdiction initiale est devenue permission pour ne pas dire sollicitation et encouragement. Elle a gagné. Ah la duplicité des femmes ! Aucun homme ne serait passé. Alors que là les flics se sont agenouillés dans sa voix et lui baisent les bottes en soumission, allégeance et hommage amoureux, d'autant plus vibrant qu'il est inconscient. Je le vois d'ici ce petit brin de femme à la voix aiguë comme une trique, le teint fané d'un sourire, l'œil noir d'enfer et dur comme vrille, pas plus d'un mètre cinquante d'altitude mais dominant le monde du haut de son petit complexe affûté, pointue, reine et suzeraine d'autorité, tout ce que je hais. C'est sûrement un boudin obèse de pouvoir, mais elle est si belle de voix qu'elle envoûte les hommes rien que par ses silences, souveraine des mots. Ne plus écouter, cela abîme. Contempler la mer et la mer sans fin et y noyer son regard pour le laver. Que le vent tourne et lave le ciel. Qu'elle se taise, elle pollue le temps qui souffle en bourrasque. Elle lève le blizzard dans son infinie politesse exquise. Le marin est toujours superstitieux surtout de femme. Prendre le large ou l'on prendrait colère.

Le temps s'est mis au calme, presque au doux au moins pour un temps. On peut repartir pour Ny-Alesund et ses fjords de merveille, multiples comme les doigts de l'étoile et perles de mer. Ils...

Le temps est blanc. Demain est aujourd'hui, tant l'absence de nuit laque le temps et soûle les heures, qui s'écoulent analogues, dans le cirage en hilarité ivre. Elles se suivent et pourtant se ressemblent à l'identique. Comme si le temps s'était arrêté de se poursuivre. On est tous un peu fou de toujours ce jour perpétuel et cervelle échevelée et excité comme jeune phoque, complètement allumé d'alacrité démente et silencieuse, comme lumineuse qui nous incendierait de l'intérieur, déconnecté de temps, batifolé dans la tête. Fil-en-Six n'en finit pas de bouffer du mille.

La mer est ample. Ici la mer sent le large et la sagesse. Elle n'est jamais au port. D'ailleurs elle n'a pas de port. Elle refuse l'humiliation de l'homme et sa corruption polluée mazoutée, la main de l'homme qui l'enferme de digues, de môles et de quais gras. Ou plutôt tente de s'y opposer et de jouer l'espace pur. Elle est un de ces derniers lieux de liberté qui se rétrécissent comme peau de baleine sur la planète bleue. À Svalbard elle est l'exception et n'a peut-

être plus d'avenir, souillée par toutes les pollutions industrielles de l'Atlantique que le Gulf Stream rabat sur ses rives au plus tard en deux ans. C'est le temps que mettent les noix de coco mexicaines pour venir s'échouer sur les grèves de Svalbard et parfois y germer le temps d'un été.

La mer large de ciel. Et le ciel accouru de nuages n'en finit pas de lanciner l'infini, l'infini, l'infini en ricochets d'échos. Demain est mort.

Au creux de la mer le vol du pétrel s'enroule dans sa courbe et porte le silence à l'ombre. Il épouse la vague comme l'enfant épouse la vie, ivre de vertige lent, il prolonge son vol à planer de lame. Il est couleur de boue claire, pourtant jamais il ne connaîtra la vase des embouchures de fleuve ou la pieuvre des deltas. Le pétrel est message de vague. Il vole à un mètre de ma main, arrêté, c'est sa manière de respirer, puis reprend sa course après avoir nouer l'amitié d'un coup d'œil échangé.

À terre la toundra à nu ne raconte que la pierre et le roc. Elle ne sait plus amadouer le froid, même le renne la fuit. Elle est noire d'amertume comme les nunataks ensanglantés de roches et d'arêtes vives martyrisées au chant des vents qui coupent l'air et fendent les nuées au rasoir de leur détresse érigée. Ils pèlent la neige. Ils règnent en couronne impériale sur leur cône de déjection.

La lune illustre le ciel au sud. La lune est enceinte ce soir et l'heure pleine de jour. La lune est pleine à craquer de neige et de jour et d'elle-même. Elle a le ventre tout rond, tout argent. Quand accouchera-t-elle ? Ça fait des millénaires de millénaires de millénaires qu'elle attend l'enfant. Un soir en fin de course d'après-midi à l'orée du crépuscule elle enfantera toute la nacre de tous les coquillages de la mer d'un coup dans une perle du soleil. C'est écrit dans les lames de la mer à la houle de son sillage. Ce sera jour de liesse, l'été sera plus clair et tout le jour s'enflammera pour toujours, pour toujours. Elle attend de toute éternité, mais un jour viendra, elle espère, elle en est certaine, elle le sait. Mais le soleil dans le Grand Nord fait toujours semblant de la féconder. Le soleil n'aime jamais dans le Grand nord, il ne fait que caresser à cause de cette perpétuelle absence de nuit l'été, l'été, l'été, qui le trouble jusqu'à l'indigence.

Le ciel a un goût de sable. L'air a ce granulé épais qui fait qu'on peut le toucher avec les yeux, il s'est inventé une pureté absolue. L'heure est en sommeil, elle est plus longue, elle a épousé la mer. Aucune grève pour accueillir mon regard. Même le sel est pâle. L'air se fait tendre, l'heure épouse son aile sur le cri d'une sterne. La solitude stagne nue et rase, elle n'en finit pas de se prolonger de mer dans le jus du ciel si clair qu'il va se gommer.

Le temps est à l'origine, la lumière naît d'elle-même, solide. On pourrait la manger des yeux, du doigt, de la bouche. Elle baptise l'espace. Vierge de sa propre naissance. Elle accroche les noirs à périr, d'un anthracite crevassé d'outre-tombe. Les nunataks peignent leurs scories en strates et cumulent le deuil. Ils... La pointe acér...

Reflète de glace sur la mer. Reflète de mer sur la glace, échangés. La mer est plus vaste. La terre est mine et terrain vague très noir de lugubre. Elle est si accrochée d'éboulis et désagrégée de rocailles qu'elle semble naître tant elle est décomposée éparpillée de pierres en déblais

de débris.

Devant la mer, la mer, la mer ! La mer blanche à force d'être bleue mordorée de vert. Et derrière la mer qu'y a-t-il ? Je me suis toujours posé la question. Il y a la mer c'est tout. Elle n'a pas de réponse.

À bâbord, Geneviève regarde la glace et la coulée colossale des glaciers, je lis la mer dans ses yeux, une mer ourlée de banquise avec de vastes horizons de lune grillée de soleil marbre à la grève de sa pupille. Elle bat des cils pour chanter la houle. Le temps est long, il n'en finit pas de s'exaspérer de glace.

Je vais prendre froid. Vite une petite soupe en sachet individuel. Ça nous réchauffera. La bouilloire. Pomper. Pomper. L'eau dans la bouilloire. Pomper toujours du pied. L'alcool dans la coupelle. Verser, enflammer. Poser la bouilloire sur le feu. Non pas encore. Attendre. Que c'est long ! Il faut chauffer la lyre du brûleur. Encore. Attendre. Encore. Attendre. Comme c'est long ! L'alcool n'en finit pas de brûler. Passe le temps. Faire autre chose sans penser à autre chose. On n'a que quelques secondes pour enflammer le pétrole raffiné, si on laisse passer l'instant, c'est fini, faut tout recommencer à zéro. Donc on n'a pas trop le droit de penser à côté. Encore un peu de flamme dans la coupelle. Mais ça sent la fin. non. Si. Oui. C'est la fin. Attention ! Ne pas rater la flamme. Vite tourner le robinet de kerdane tout en allumant l'allumette. C'est fait. La flamme explose. Tourner le robinet plus fort et que fuse le pétrole sous pression dans sa respiration affolée pulsée. La flamme est jaune, or et rouge grevée de vert. C'est bon signe. Ça va vite chauffer. Quelle chance ! C'est bien la première fois depuis quinze jours qu'il part du premier coup. Poser la bouilloire sur le feu. Et attendre. Rien qu'à l'idée j'ai déjà chaud. Ouvrir le petit sachet de soupe sans le renverser. Verser dans le bol.

Mais que de soupes, que de soupes ! Elles nous jouent la multiplication des pains ! Pas possible ! On pourrait ouvrir un magasin entre les Maggi, les Royco, les Knorr, les Liebig et autres. Toutes les marques sont représentées dans notre cambuse. Plus on en boit, plus y en a ! À croire qu'elles pululent et se reproduisent dans le secret des équipets qui fermentent d'humidité. Allez savoir ce qui se passe dans le noir au cœur des soupes ? Sûr ! Elles tissent des flirts coquins, amoureux et potagers dans le secret des alcôves sur des lits de Ketchup, des oreillers de chips et dans des draps de Sopalin et se font la cour dans les placards, elles trissent du béguin. On en a plus à l'arrivée qu'au départ. Allez comprendre ? En tous les cas elles croissent, se multiplient et prolifèrent. C'est l'invasion. La soupe est le péril, l'équipet en regorge même tellement maintenant qu'il ne se referme plus, c'est vous dire, c'est vous dire. Ah mamma mia ! Et moi qui déteste les soupes à terre ! Quel porc de phoque et puerca miseria ! Et...

Le temps est enfermé dans la brume. Le froid humide et l'humeur maussade. On arrive dans un minuscule port de poupée à l'eau toute chocolat de la fonte des glaciers et des fonds de sable gras agités par le vent, agacés par les courants, ça grouille le vaseux. La mer est boue jaune pisse, à se croire en Hollande à basse mer ou en Frise. On

s'amarre à couple derrière une digue en crochet, troussée de clapot et tressée de pneus noirs. Le vent a forcé, la neige pleure.

Garde montante. Amarre derrière, amarre devant, amarres de pointe. Garde descendante. C'est long. Ajustez-moi tout ça. Ça dure. Porter les amarres à terre. C'est interminable. Ils sont tout ankylosés, momies de froid ou quoi? Et le crachin qui redouble. Alors il est amarré ce bateau oui ou non? Raidis pas trop l'avant je ne pourrai pas raidir l'arrière, je suis trop loin du bollard. Non à toi, reprends, souque, encore. Oui. Non rends-m'en. Mais quand auront-ils fini. Monte l'impatience et avec elle la maladresse. Un bout file. Vite, vite reprends! Reprends! Ohlala! Quel cafouillage! Heureusement que l'on était amarré à terre. Largue-moi là, sinon je peux pas reprendre de la garde! Là? Oui là. Bien. Mais quand auront-ils fini? C'est sûr que c'est la première fois qu'ils amarrent un bateau depuis un an ou presque mais quand même! Quand même!

Ajuster les défenses tout en charcutant les voisins de questions, sans avoir l'air d'y toucher, question de dignité, notre besogne, tout en réglant infiniment les pare-battages. Le comble du chic, répondre du bout des lèvres, tout intérêt éteint, comme par simple politesse avec un grand ennui blasé, soupiré de silence à voix morne. Répondre comme l'on répond à un enfant alors que c'est vous qui questionnez en fait indirectement et bouillez d'impatience, tout l'art est là. Prendre la pose. Il faut le jouer viril, comme si une expédition dans le nord du Grand Nord était un pique-nique ou tout au moins notre quotidien, une routine de même nature qu'amener les enfants à l'école le matin. Tout va vite dans le Grand Nord, on fait déjà partie des anciens, dont la morgue avachie rencontre ses premiers bizuths. Faire le bêcheur désabusé, celui qui n'a plus que l'appétit pâle, le rythme lent et l'expérience très ancienne, c'est une manière secrète de se prendre pour un héros et de se la jouer Paul-Émile Victor qui aurait épousé Tabarly. La tête est bouffie d'orgueil quand elle fait la roue et roucoule de suffisance. Elle ne s'adore qu'ainsi. L'amour-propre commence par l'amour de soi gonflé de vantardise à crever baudruche. Grenouille gorgée de bœuf, on se gausse de plaisir et gonfle de bonheur, Perrichon des mers, Dumolet des glaces. Quémander une cigarette comme l'on demande son dû, sans avoir l'air de tisonner surtout. Vous ne répondez que pour leur faire plaisir, d'évidence. Lui il a envoyé sa femme pour pas y toucher, il joue les absents, a honte de sa moitié si boulimique de questions. On sent sa gêne froissée dans son ciré rouge engoncé. C'est elle qui ferraille les questions. Nous, le silence dans la voix, un grand vide dans les yeux et les mains agiles sur les bouts, on répond comme si de rien était et qu'anguille ne fréquentait pas le dessous de la roche. D'évidence ça la soulage de parler sans vergogne ni honte à langue rompue et grasse. Elle dompte sa peur ainsi, une peur rétrospective qui l'affûte de sourires. Elle suit, subit et hait l'inconfort. Elle est le charme tremblant de la femme et si jeune que même ses émotions sont vierges. Elle est fraîche épousée, et traîne son hyménée à Svalbard en guise de voyage de noces, sûr! Elle ne l'a pas demandé mais maintenant que c'est fait, assez fière elle est. Lui, un vrai mari marin, confit

d'égoïsme, bougon d'ennui, tout bouchonné de rêves anciens et ressassés. Elle...

Ne plus me tenir, ne plus me retenir, ne plus pouvoir me retenir. Ça tonne dans ma tête à grosse cloche et carillonne à toute volée. Elle me ravage en pagaille, me ruine de désir. J'ai envie de sa chair comme j'ai envie de la mer. Son nom a un goût de sable et de varech, je ne sais pas comment elle s'appelle mais je le sens. Je le sais.

Occuper mes mains absolument ou je l'assaille. La façonnerais de caresses. Je n'arrive plus à me contenir. Faire quelque chose, remonter une défense, lover un bout, reprendre de l'aussière pour se donner une contenance et ne pas l'abandonner ne serait-ce que d'une seconde du regard. Elle me mine de sperme. Je ne tiens plus. Ébloui d'amour. Elle est la mer. Équilibrer les défenses, descendre celle-ci et ramener ce pare-battage vers le maître bau. Donner le change. Je ne peux.

Fragile, comme un petit guillemot rouge, dressée sur la pointe de sa voix qu'elle a brésillée d'effroi rétrospectif, au bord des larmes, elle quémande un conseil, un soutien, comme on quémande un réconfort. La prendre, la prendre, l'aimer, l'aimer, l'aimer à périr. Oser, oser, oser la prendre. C'est si rare une femme qui sent la mer, qui sent la mer de tout son corps, de toute son âme, de toutes ses fibres. C'est si rare, si rare, une femme qui sent la mer et l'épouse de tout son être, de toute sa chair. L'aimer, l'aimer, oser et se remplir de mer. Oser, oser l'aborder, la lever et la prendre sans un mot, juste en lui montrant la mer de la main, avant même la première caresse, en hommage. Oser. La mer est assez large pour deux.

Oh! Ne pas la regarder ou je craque. Emporté de désir en folie. Même rien que sa voix, je... Il y a de la soie dans cette voix agitée de cheveux de mer. Elle rumine dans ma tête à me distiller.

Tremblante mais souveraine, elle se penche sur la lice et susurre des cancons de mer, de petites sucreries de commère dans un rire grêle, tout éclaboussé de soleil en paillettes sur ce fond de neige qui pleure le ciel. Elle me tue. Elle est plus capricieuse que la mer. L'air absent, tout à côté du jour, ovale d'un sourire, enluminée dans sa moue, mutine et polissonne d'œillades, elle est de mer mais elle sait être coquette. Elle pétille de la prunelle et d'un geste glissé, sauvage et vif, presque fauve, délicieux d'épaule, elle croule sa crinière de ses doigts à damner Neptune et lance sa toison brune d'un jet de tête. Elle ouvre les vagues de la mer.

Les mergules nains hurlent à folie dans ma cervelle et la décapellent à vif et l'évident à la petite cuillère de leur bec. Ne plus tenir. Oublier. Donner le change, donner le change. Exaspéré de sens. Vite le bateau fait semblant d'être amarré. Impatients, l'air ailleurs, avec une indifférence boudeuse, la moue fertile, épaisse et ennuyée, on passe aux nouvelles, le téléphone voile est en piste, le tam-tam retentit dans la jungle glaciaire.

Radio pipelette nous apprend que les Hollandais qui sont partis de Tromsø pour Svalbard quelques jours après nous à peine et avec qui nous sympathisâmes de sourires, ont pris feu. Et ce plusieurs fois comme s'ils avaient pris un abonnement ou qu'ils y trouvaient du plaisir. Leurs batteries se mettaient chaque fois en court-circuit. Inversion

des pôles de batterie à ce qui semble. C'est la saison des incendies à bord cette année. Nous le four, eux les batteries. Remarquez c'est dans l'ordre des choses que des Français franchouillards risquent l'incendie pour des questions de bouffe.

Chaque fois qu'ils remettaient le moteur en route pour charger les batteries, nouvel incendie. De guerre lasse ils ont fini dans le noir sans chauffage, ni instruments de navigation, ni radio, ni feux, ce qui est moins gênant avec ce jour perpétuel. Comme quoi à toute chose malheur est bon. Au moins une fois au moins pour un truc. Enfin avec tous ces incendies, ils n'ont pas dû avoir froid ! Non c'est idiot, c'est pas la peine d'en rajouter.

Elle se penche sur son sourire, souveraine de beauté. Elle. Elle, elle, elle me hante. Elle est comme une jeune mer, une mer vierge. Moi qui suis l'âme bas de gamme en chômeur longue durée, rien que de la voir, elle me ressuscite, je vis. Elle porte son petit corps en collier comme une ancre de bijoutier avec chaîne d'or. La caresser du regard. Toute la mer vibre dans son corps.

Ils se tiennent plantés tous les deux le long de la lisse. Elle, petite poupée de courage et quémanteuse, lui cousu d'avarice et le cœur rêvant déjà à la bricole. Deux petites cibles plantées dans la neige en ciré rouge d'uniforme, deux petits jumeaux. Couple de charme, ils illuminent la grisaille à faire fondre le grésil. Elle surtout à croquer tant elle a la voix petite, le corps menu, le minois étroit et la gorge fluette et jolie, jolie à roucouler, encore toute effrayée de sa traversée. Lui est une grosse petite boule blonde, tout propre sur lui sans le moindre faux pli, jusqu'au vide du cœur et tout bichonné-essoré, briqué comme un bac à douche. Elle ne le supporterait pas maculé de la moindre crasse. C'est une malade de Monsieur Propre et une adepte impénitente d'Ajax Cifé. Un petit sucre en berlingot brun que cette femme-là, lui niche avec une petite tendance à l'embonpoint bacon corn flakes. Il a raison, il faut un peu de lard pour résister dans ce pays. Elle, elle en manquerait, mais elle est trop coquette de son corps pour s'alourdir par nécessité. La bouée de sauvetage en pneumatique autour de la taille c'est pas son style, elle est de l'ère de l'allégé. D'ailleurs tout est léger chez elle, même le pas et la grâce de son cou que cache coquinement le ciré mais que dévoile un bout de coin de pointe de queue de foulard. Elle, élégante jusque dans le négligé. Du très grand art. Elle est bien née. Quelle classe ! J'en songe encore. Elle me défaille, me trousse à mort et me révolutionne de désir par bouffées incendiaires.

Ils sont très courageux, ont quitté Camaret fin avril, remonté l'Angleterre puis l'Écosse, s'attardant un peu sur les Orcades, puis ont musardé dans les Shetland sans trop s'incruster à Lerwick avant de traverser sur Alesund, il faut bien se lancer, et remonter la Norvège jusqu'à Tromsø en flirtant avec les Lofoten. Puis ce fut la grande traversée sur Spitzberg où ils viennent d'atterrir. Chapeau petit bout de dame rouge ! Un grand bravo de mer. Elle en est toute émue et encore plus belle de timidité rosie. Elle me démange.

Affronter les glaces sur un petit bateau en plastique qui dépasse à peine les neuf mètres tout alourdi de matériel sur une petite coque d'amande pour lutter contre

les glaces plus coupantes que des faux, faut le faire ! Mêler courage, hardiesse, chance et compétence. Y ajouter peut-être beaucoup d'inconscience ou de peur maîtrisée ? Ce n'est pas le premier pourtant, beaucoup de bateaux en plastique tentent le Grand Nord, mais c'est osé. Rien n'est plus fragile que leur gel coat qui se dépèce comme un kugelhkopf sous le tranchant des arêtes des growlers. Parcourir l'Arctique en arpège, un petit bateau de trois tonnes qu'ils ont alourdi de matériel à doubler la tonne demande de la flamme. Ils projettent de revenir à l'automne par Jan Mayen et l'Islande, Faeroe, Hébrides, Irlande, Man, Pays de Galles, Cornouaille, Iroise et Camaret. Beau périple avec la vie en vacance perpétuelle. Vive les années sabbatiques mais elles sont habituellement cruelles et méritées, elles se bâtissent le plus souvent sur plus de cinq ans de préparations, de peines et de rêves. Ils ont dû en baver et ils en baveront encore. Ça me rend malade rien qu'à l'idée que ce petit bouton d'or coquelicot à la larme rétive mais la goutte au nez ténue et délicieuse, sera encore lessivée de mer, épuisée de quarts, ridée de fatigue, gercée au froid, torchée de cals boudinés et vieillie prématurément par le frimas. Ayayeayhe ! On ne devrait jamais sortir les bijoux de leur écrin et les fleurs de leur sous-verre, elles s'étiolent, c'est si fragile la beauté. Qu'un tel minois risque l'engelure est un crime. Le marin est toujours un peu macho surtout lorsqu'il est titillé de la queue par le désir. Je... Elle... Elle... Elle m'essouffle.

C'est le deuxième yacht que l'on voit depuis Tromsø. Il a la plus jolie statue de proue du monde. Il est encore français. N'y aurait-il que des Français cette année à visiter Svalbard ? Allez savoir ? Question de mode ? La mode serait au froid cette année chez le franchouillard ?

Gracile, toute timide de courage, elle trotte dans la vie comme elle trotte dans ma tête. Et c'est toujours en tremblant d'émoi qu'elle regarde la mer, entend son nom et la prend. Je l'ai lu dans sa voix, dans un sursaut de soulevé. Son corps est friandise. Je suis sûr qu'elle a des genoux de miel sous le ciré. Aller voir. N'exagère pas ! Et pourtant ? Un peu de tenue. On peut bien rêver ! Si j'osais, j'... *suffit* !

La mer est sale, l'eau tutoie la boue dans ce petit port crochu où Fil-en-Six à couple de la belle et jeune dame danse sur ses amarres amoureux. Pas de guillemot indiscret ici qui nageote et dodine de croupe autour du bateau à se lisser le plumage, insolent de curiosité, il y a trop de ressac et de crasse.

Le fuel est malsain. Ici aussi le robinet de la pompe coule du nez et ne se tarit jamais versant le fuel en permanence à polluer les eaux et lubrifier les ducs d'Albe. Oh Svalbardais ! C'est bien de compter les petits oiseaux mais c'est pas plus mal de réparer les robinets et stopper les mini-marées noires. À croire qu'ils adorent graisser leurs ports. Ils en ont si peu qu'ils les bordent d'affection, les dorlotent à les bichonner au gras et les huilent au mazout de peur qu'ils ne rouillent de consommation et tombent en dépression ? Allez savoir !

L'heure est à la pluie, non à la neige, éternelle, sans fin. Tout gris ou plutôt tout blanc de gris opaque. L'air ruisselle d'eau à polluer la mer qui en dégorge. On est arrivé par vent fort. Depuis il n'a cessé de forcer et frise le coup de

vent. Le vent monte encore. C'est beaucoup. Ça clapote dru dans ce petit port crochu crasseux, teigneux, malade. Le vent est lancinant, il n'en finit pas de lancer ses pointes en rafales et de bondir colère, la neige drue n'arrive pas à feutrer les sons et étourdir son souffle.

Deux coups de vent en deux jours. Puerca miseria ! Hurlent les haubans. Il n'a jamais fait aussi mauvais depuis 82, nous apprennent les dockers du port qui travaillent pour la firme monopole de l'archipel, la SNSK. Ils n'en reviennent pas, pleurent misère et jurent à vice. Alors qu'il devrait faire beau normalement en cette saison, aucun coup de vent en cette période dans les statistiques. Croisière pluvieuse, neigeuse, venteuse. Le temps nous offrira cinq jours complets de chute de neige en moins de 15 jours d'affilée. Pour un désert ça fait beaucoup, beaucoup d'eau⁴. Pas étonnant que ses pics soient acérés, rabotés, crevassés, l'île est coriace de vent cette année.

La tempête succède à la neige, la neige succède à la tempête. Paysages désolés de tourbes et de solitudes, multipliés de lagunes, enlisés d'horizons, bas de marécages. Le ciel est opaque, la brume tient permanence. En face, de l'autre côté du fjord, s'ouvrent les plus beaux paysages de Spitzberg, la Baie du Roi et la Baie de la Croix toutes troussées d'îles splendides et truffées de glaciers. En deux jours de présence on ne verra rien. La vision stagne à cent mètres au mieux, quand elle arrive à franchir les vingt mètres. Passer au flanc des plus beaux sites du monde et ne jamais les voir quoi de plus frustrant ? Je lis du supplice de Tantale là-dedans. Il n'y a plus qu'à les imaginer. Multiplier cartes, photos, documentations et les cartes postales et les recréer dans la tête pour se venger du temps. Mais c'est pas pareil. Il manque le regard vrai, le souffle de l'air dans le tiède, l'odeur du vent, le creux de la lumière et le pas.

Le glacier immense, multiple, pluriel de bras et de langues, la roche noire, les gendarmes qui émergent des neiges au plus avide du roc. Le cru des pics, la neige qui compte ses glaces et les glaçons qui jonglent de paresse, arasés de courants édentés de fonte, en crise de dentelles éraillées. Le paysage se crucifie au martyr de la beauté. Immense est la mer, éternelle est la glace, le fjord n'en finit pas de s'étirer de glace. Le glacier est la mer qui est la glace qui est le roc qui est le pic qui est la baie, embrasés. Les jours sont pluriels ici, les après-midi éternels et les émois singuliers arrimés à une grande courbe de paysage. La montagne ferme l'horizon le glacier l'ouvre, l'air est en moraine. Le beau se compulse en fins conciliabules menus et grésille de plaisir, exaspéré de petites bulles d'air qui pètent ivres de liberté quand enfin, enfermées depuis des millénaires, elles retrouvent l'air du ciel.

La neige s'éternise. L'air est torturé de vent, le plafond si bas qu'il s'est perdu dans la mer, hurlé de vent. Le temps s'est perdu dans ses glaces, une ère de fin du monde s'est ouverte pour quelques jours. On vit à petite mort, la vue basse pour empêcher la neige de nous brûler les pupilles tant elle est versée glacée de vent. Le vent, le vent, il n'en finit pas de siffler de tous ses noms, engrossé de neige.

Au large de la jetée deux bateaux mouillés, un caboteur

noir et usagé et un bateau de charge bleu, mi-remorqueur, mi-sécurité-surveillance, dansent à la lame en bascule. Ils sont tout rapiécés. La Norvège ne semble envoyer à Svalbard que ses plus vieux rafiots tordus de rouille, courbaturés d'ans, qui rivalisent avec les flottes sous-développées à pavillon de complaisance. Ce lieu est beaucoup trop fin du monde et misère pour y risquer des bateaux neufs. C'est son côté terrain vague et décharge qui fait qu'aux abords de la moindre maison dans le Grand Nord on se croirait en basse banlieue chez un ferrailleur. Ils écrivent le paysage comme s'écrit la zone dans une atmosphère de docks que ne gangrène pas l'odeur de la morue et de la poissonaille comme sur le continent et qui fait l'odeur même de la Norvège.

Ny-Alesund, des maisons comme de vastes cabanes ripolinées pour adultes se font procession dans le cul de la plaine. Des maisons rouges, coquelicot, jaunes, moutarde drainée d'hépatite, fuchsia enflammé, vermillonnées de sucre d'orge dans des teintes de pompier ou de kermesse, vert à la pistache ou d'un bleu royal qui jouerait au ciel ou ternes à crever, en désordre posé à la trop va-vite, se bousculent dans la boue, de guingois, dépareillées, en perpétuel chantier, jamais achevées comme toujours dans les terres neuves des pays neufs. Elles n'en finissent pas de se calfeutrer, obturant toute issue au froid, cossues de laine de verre, capitonnées de couettes d'aluminium et de goudron, lardées de polyester en guise de cellulite.

78° 55' 23" de latitude nord. Ny-Alesund possède la poste et la base radio-météo la plus nord de la terre. Elle offre à peine dix habitants l'hiver et de grosses centaines l'été. Une orgie de chercheurs qui vont et viennent, repartent et reviennent à la poursuite de leurs plans de recherche et de leurs hypothèses de travail qu'ils échangent dans des rencontres interminables au cours de symposiums séminaires, à la réunionniste aiguë et plus amoureux des palabres en grappe qu'un Bantou griot. Ils jouent aux savants affairés d'interrogations, en échangeant leurs thèses. Professeurs Nimbus des glaces fringués en épouvantail polaire, mais mille fois plus jeunes, restant pour les plus âgés au niveau des chargés de cours. Le C.N.R.S. y tient un petit laboratoire, ces nouvelles formes de comptoirs des latitudes extrêmes.

Ancienne ville minière où les anciens baraquements des mineurs hébergent la science. Le charbon suppure encore de son sol en veines sinistrées et lugubres. Terre noire qui porte le deuil en sa matière. C'était une ville microscopique mais dure, un village de gueules noires devenu ville de recherche et de cervelles, c'est-à-dire une ville très féminine d'interrogations perpétuelles dont la raison d'être est de se poser les éternelles questions du monde drapées dans le code de la science qui leur octroie toute leur décence et justifie leur présence.

Le quai est glissant de neige. On descend avec mille précautions et mille lenteurs pour assurer le pas et surtout essayer de la voir ou même de l'entrevoir, elle, la beauté rouge sur son petit arpegge nous jouant toute la gamme du sourire dans l'éclat de sa beauté, petit nougat d'amour. Mais l'embarcation est vide, elle doit être à terre

à multiplier les courses. C'est une femme à emplettes. Impossible ! Il n'y a pas un seul magasin dans ce bled. À la douche et aux bains alors ou pendue au téléphone ? C'est sûr, une femme comme elle doit toujours s'occuper la tête ou le cœur pour ne pas se faire peur avec le temps désœuvré où les questions insidieuses viennent vous assaillir de leur noirceur et vous portent le bourdon métaphysique, le bourdon de mer et vous peignent l'âme en gris et l'humeur terne. Ça nuirait à sa beauté. Et tout le monde la sait coquette.

Je traîne un œil devant, derrière, louche au hublot. Non irrémédiablement, elle n'est pas là. Aye ! À force de marcher tête arrière et crabe, je me suis payé un bollard qui m'a luxé le tibia. Le salaud ! Spitzberg est dur aux amoureux.

Le quai est glu ou patinoire avec toute cette neige fondue de fuel. Le climat cingle le visage. On couvre la jetée arc-bouté presque à croupetons pour ne pas être emporté de bourrasques. Temps de grains, temps de chien. Et toute cette glaire par terre d'eau mêlée de fuel, de coaltar baigné de caoutchouc, poih ! Ce quai est misère. Vite la terre ferme. C'est pire, elle est gadoue et cailloux, toute criblée de mares, épuisée de décharges. L'homme devrait avoir honte de construire de telles villes toutes pataugées d'eau et de crasses moisies.

Ça monte rude. Qu'importe, le vent est plus dodu, on l'a de cul, il nous pousse dans la ville. Il n'y a plus qu'à visiter ce gros bourg battu de pluie croisée de neige. Cailloux ocre, puis miel, puis caramel, puis terre, puis noirs, puis blancs rosés de gris et de débris de construction, ils polluent même les cailloux. À gauche, une sente cabossée de dalles qui furent de bois et jouent maintenant au fossile de ciment. Elle est tachetée gris blanc noir écrabouillés craquelés trésaillés chinés, très Art déco années 80, elle découvre l'antiquité de Ny-Alesund, son monument qui écrit le passé : une locomotive endormie et souillée de rouille qui stagne devant l'unique bistrot du bled qui rappelle la légende de la mine et de ses wagonnets. Elle est plus noire que le noir tant elle a été ripolinée et ripolinée de couches qui épaississent la tôle à la doubler, elle ne tenait que par la rouille, maintenant elle ne tient que par la peinture. Elle est si vieille que c'est une honte de la laisser vivre dehors. Un calvaire pour cette antiquité cacochyme assoupie qui regarde chaque printemps la crue d'icebergs ravalier le golf et s'embrasser de fractures au goût du vent, du temps et du courant.

Devant la relique de la SNCF locale, la ville en baraques tapie sur la mousse, engrange la neige. Le temps est en cauchemar et touffu de bourrasques, je me réfugie dans le seul bar de la ville. L'on ne peut pas se tromper lorsque l'on a rendez-vous. C'est le cœur, le seul endroit de la ville qui chante. Enfin de la ville ? Si on peut appeler cet alignement de baraques disparates à vocation scientifique une ville, ce serait plutôt une bibliothèque citadine toute peuplée de rats savants jouant aux sportifs intellos. C'est l'unique maison qui ait un son et connaisse la rencontre chaude, le contact qui irait parfois jusqu'à l'étreinte. On peut toujours rêver. C'est un lieu d'alcool et d'amitié où le verbe est souverain. On y passerait ses journées et ses nuits s'il ne fermait pas si tôt. Perdre ses rêves dans l'al-

cool, y étouffer ses illusions, tout le plaisir est là, niché au creux du verre d'écume. Rien n'est plus chaleureux qu'une cuite, une longue biture à la bière nordique, à la bière du froid, qui n'en finit pas de faire monter l'euphorie interminable de mer. Bière ? Bière ! Le double nom au double sens, catafalque cercueil et cervoise. Étrange non ? Sûrement pas innocent.

Dans le sas on se dévêt en grande cérémonie. Le rite prend chaque fois plus de dix minutes. On enlève la veste de ciré. Puis les bottes et les semelles de bottes, puis les grosses chaussettes, puis la salopette du ciré, puis la première écharpe, puis la seconde écharpe, puis la veste polaire, puis le chandail de dessus, puis le pantalon et les moufles et les gants aussi bien avant, je les avais oubliés, puis, puis, puis... Ça n'en finit pas. Je me paie une bière, puis une autre bière, puis une autre, je n'en finis pas de roucouler de pression. La moustache toute enlisée de mousse douce que torche de son écume de crème, un revers de manche copieux mais large, gras et vulgaire, c'est tout l'agrément de ce geste. Dieu que ça fait du bien ! Reliquer.

Les jeunes beautés se cumulent dans le bar en garniture de fenêtre mais toujours par bandes comme les morues et les mouettes. Je n'arrête pas de zieuter. Elles s'accrochent à leurs sourires qui butinent leurs lèvres adorables. Leurs yeux, immenses de cils qui dansent et si clairs que le ciel s'y égare, battent la mesure du bonheur, ils ont perdu la nuit et avec elle la porte des rêves. Elles sont couleur de glace. Plantées sur leur chaise comme un temple de marbre qu'adoucit à peine la tendresse de la bière, livides de maintien, le port ailleurs, le clin d'œil coquet et l'œil hautain et même sévère sans connaître le moindre artifice de parure ou de cosmétique. Puissantes, trempées, instruites, fortifiées au biologique, farcies au botanique, nourries à l'écologique, rayonnantes de leur certitude, elles dominent les lieux de leurs rires immenses, réchauffés de bières. L'amour est à fleur de verre. Ne pas insister, ça ferait déplacé, mais pourtant ? Mais si j'osais... Ça va pas recommencer. Elles n'en finissent pas de roucouler des murmures et lancent des caresses de sourires en rafales blondes. Ce sont des femmes savantes, leur minois sent la thèse, elles ont le courage argumenté et l'amour raisonneur. Ça va être dur de tenir la distance.

Je me pelotonne de chaud et m'étire de regards. Ne rien dire, écouter, regarder, goûter juste le plaisir de se perdre dans le visage des femmes. Le bonheur d'être ensemble tout humide d'amitié monte avec la fumée de cigarettes qui n'en finit pas d'embrumer l'air blond mais gris froid de buées âcres. Je suis seul et pourtant l'on est ensemble, là est le bonheur. Aller se chercher encore une bière au bar. Cumuler les canettes comme on cumule les échecs.

Le bar est clair, plus propre qu'un laboratoire, tout de bois blond, ciré et chaud, tenu par un barmaid plus doux qu'une soubrette à bouclettes, plus mannequin que lui tu meurs, manucuré de l'orteil à la pomme, il se perd dans une théière et sert comme on joue à la dînette, n'arrivant à conclure une addition qu'au bout d'une demi-heure au moins, au moins. C'est avant tout une décoration. Est-ce

vraiment un garçon ? Tout est là. Mais après tout ce genre de problème n'embarrasse que les demoiselles. Au centre du bar de bois, affable, trône un immense poêle à bois tout noir incandescent de chaud pour étreindre l'amitié, il incendie la pièce qui pourtant est immense.

Tatoué désœuvré, je suppure le vide. Je me sens le sang épais. Je m'engloutis dans ma bière. Je lève un cil avec une lenteur de grue Poclair et je pense. La mer me refoule ses liqueurs de basse mer, je...

Un ver, non, une sorte d'asticot-escargot se traîne sur la table de pin blanc vernie de cire, ébréchée de tatouages de cigarettes. Je l'écrase de l'index aidé du majeur en tutelle et par maladresse. On vise mieux à deux, la charge est plus large. J'ai commis un crime, j'en suis ravi, je hais les animaux, surtout ceux qui se traînent comme moi. Et toutes ces femmes en folie de bière ! Les mettre sous tutelle. Idiot ! Elles ne te regardent pas. Elles s'exaspèrent de rires pour le plaisir, jusqu'à l'hystérie et se rire de bonheur. Les prendre. Nigaud ! Les asticoter avec un chiffon rouge comme grenouille à la pêche ou vache landaise. Imbécile crucial, elles ne déplacent même pas leur visage vers toi ! T'es transparent et le cul en bière. Oh ! Et ? C'est cela !

Faire l'amour c'est ouvrir tous ses organes à l'autre. Tous ses organes et tous ses méats, et tous ses ébats à l'autre, comme une palourde offre tous ses organes à la mer et les ouvre goulue de chair pour filtrer la mer, toutes les eaux de la mer de bonheur, au tendre ourlé de ses jupes crème et chairs.

S'échanger de sexe et de toutes ses liqueurs jusqu'à la honte et les vivre au pluriel, la chair révoltée en feu de désir. L'idée fulgurante me traverse de part en part comme une découverte et me fait vibrer de sperme.

Ouvrir la mer, découvrir toutes ses plages. S'écarteler de cul, se monter de viscères, se grimper de suçons gloutons enlisés de moite et de gargouillés infâmes, les lèvres perverses et multiples, la chair goulue. Exaspérés de plaisirs neufs tissés au corolle des méduses et aux guirlandes feuillues de sperme des seiches de mer. S'amollir de caresses à barrir jusqu'au plus tendre dans des cajoleries d'algues mucilagineuses et de gorgones tendrement échelonnées au ventre de la mer, blanc du lait de toutes ses laitances mêlées frayées de laites fécondées de trouble aux frayères. J'ai le sexe trouble, le sperme à fleur de mer. Lancer l'écho dans les méandres de son sexe blond de lait. Les multiplier à foison. Les...

Entendre, entendre dans son ventre tous les échos de la mer et les monter. L'ouvrir de crème et la fendre à l'arête dans toutes ses jupes de coquillage envasée de plaisir. Oh ! Épuiser le jus de ses muqueuses dans l'alcôve de ses chairs, baratter leurs coquillages en marécages, décliner leurs corps. Se faire tendre, creuser ses ventres, révéler sa chair comme les dessous d'une raie, boiser tous ses cartilages d'amour à trousser son âme, parcourir tous ses orientes, renouveler ses fraîcheurs à grandes houles de bonheur de mer, de mer, de mer. Satiner son accordéon en conche à la courbe douce et liquide de ses gloires. Inciser au ciboire ses nacres aux jupes ourlées d'iodes tièdes. Défeuiller ses mucus, dénuder toutes ses humeurs, écorcher ses oursins. Oh ! Son coquillage se referme de bonheur. Se... Barattée.

Oh ! Elle, elle ! Elle, dilatée de bonheur, urtiquée de plaisir, elle feule comme la mer au gouffre de sa grotte bleue. Elle, elle, exilée en son corps, elle suspendue à l'amour de tout son corps. Elle est toute de vent en tourmente en débâcle de chair, rompt toutes ses glaces, elle est rase de mer, clapotée de sexe en baine aride de sel, crucifiée de plaisir.

Yaouhhahouhhe ahouh ! Gloupphh ahou ! Greuhouhahouh ! Hahhouh ! Je dévergonde ma langue de bonheur.

Oh oui ! Oh oui ! Avant d'entendre l'amour, le tendre et le sentiment, il faut vivre notre chair, vivre l'amour dans notre chair, nos cuisses, épouser nos genoux. Le vivre dans notre ventre, nos tripes, nos muqueuses, notre clitoris, notre verge. Vivre notre anémone de mer triturée comme un boyau. La tête doit entendre nos ventres et s'avorter de tripes, se révolter de culs et de merdes avant d'aimer.

L'ouvrir de mer, écumée de lames grasses, déferlante, limoneuse de ressacs, perdue en toutes ses eaux, crachée de bonheur. Épuiser son trou, aspirer son abîme à périr, je suis tout buriné d'alcool et de cons. La bouche de son sexe asphyxié de plaisir bat la démesure de soubresauts comme morue se débat hors de l'eau, elle éructe son vagin en mollard comme truie que l'on égorge, huître spongieuse de ses liqueurs. Son sexe tout patouillé de frissons fripons s'ébroue en nageoires de raie. Elle roucoule comme un jambon. Elle a le corps comme une fête foraine. Elle...

Lui, moi, l'autre, moi, bourré de désir et de mousses, tout engourdi de stupre, épinglé du goulot, tringlé à ses libations. Débloquent, déliré, abusé des mots en diarrhées alcoolisées, en logorrhée bourrée, rythmée de houles sauvages, mais être le seul maître à bord de sa langue en folie, oh oui, oh oui ! Oh oui ! Oui. Je me meurs de bonheur. Ma langue est pompette et pleine.

Barboter d'urines fécondes, gluantes de sucs, glavioter en son vagin flasque et fleur. Défolier tous ses tissus rassis. Elle en flammes, torsades de sexes torréfiés de tortures en tourments de torsions écrasées de fellations spongieuses et d'étreintes assassines de chair. La conjuguer à tous les temps de son sexe. Elle.

Vénus au coquillage, toute vernie de nacres en ses humeurs de mer, le derme en fleur. Moirer ses pertuis, les laquer d'amour. Amener le fleuve pimenté de sel à s'abreuver à toutes ses rives, parcourir tous ses deltas. La femme est fille de mer, sa chair épouse le varech et des rumeurs de mer dans des coulisses de marée d'équinoxe. Oh ! Parcourir toute la mer dans des senteurs humides de muqueuse bivalve. L'ouvrir comme une huître, toute molle des robes ourlées en jupes des chairs ardentes de rose de son pubis rubescent. Décorer toutes ses nacres et les vernir de bonheur, en conjuguant toutes ses moires irisées au plaisir. Elle se dresse d'amour la moule superbe, fondante comme une poire. Elle levée de...Elles...

Ahouillhe ! Je m'inonde d'île de femmes. Ça va pas ! Je suis tout en détresse. Qu'est-ce que tu branles dans ta tête ? Tu es imprégné obsédé ! Non, non. Je m'insinue pas dans le cochon, je... C'est pour dire comment l'on rencontre Dieu et le prie en lui portant l'amour dans le Grand Nord. L'alcool est dense dans mon sang.

Du temps passe sur les tables, entre les tables, sous les tables. Le public a peu changé et je suis toujours tout seul

en tutelle de mon verre. À mes pieds sèche une mare d'eau, ce sont mes habits de dehors qui s'égouttent sans gêne, j'ai oublié de laisser mon ciré sur le râtelier de l'entrée. Je me déteste aussi maladroit et brut de mœurs, ça fait primitif et rugueux du savoir-vivre, ça pue l'émigré et le trivial.

Oh ! Un rire gloussé cristallise l'air en pagaille. La touffeur de l'atmosphère embrumée d'humeurs lance des aiguilles étincelantes sous la lumière électrique et le flash d'yeux très noirs, immenses de regards, exorbités de race et d'alcool. Devant, au centre, partout, elle.

Une noire, très rase de chevelure, plantée en baobab, toute en cuivre de peau et de moue, grande jatte de lait noir, au corps d'ivoire d'ébène, en ciboire dans des tor-sades de vanille grillée café avec juste, juste une goutte de lait en très juste calibre, d'un charme infini, les proportions même de l'amour, elle est dosée à point. Diabliesse de regard, toute en flamme. Elle incendie la pièce. Quel contraste en plein nord du nord où le monde est blond et toute couleur pâle, la couleur ayant déteint sur les sentiments ! Anachronique. Je la rêve. Elle est belle comme un péché sur la neige, belle comme un adultère gorgé de stupre en orgie, le corps bourgeonné d'amour.

Un grand éclat de soleil que cet échelas nègre, inconsciemment ça prête à rire. Ce n'est point question de racisme ou si peu, mais d'esthétique, elle dépareille. Comme un dégradé trop fort, criard, dans un nuancier de camaïeu pâle, comme un vert fluo sur un rose incandescent de grenadine ou du jus de viande qui collerait sur une nappe immaculée. Elle fait tache, c'est cela.

Surtout qu'elle n'est pas belle maintenant qu'elle a retourné sa chair. Elle est grasse de traits, épaisse de peau et large de pores, la viande bourrelée et massue, le minois boudiné à force d'être lippu, le cuir grossier et la face lâchée et crépue de poils, à l'écrasé, mais elle est juteuse, l'âme au bord des lèvres et si vive de chair, si ardente de corps qu'elle n'est qu'un tressaut de rire. Elle m'engloutit de sa présence et si laide qu'elle soit, elle est belle par contraste car elle est la vie, grignotée d'étincelles, une bombe éclatée de rires en rafales et pourtant timide d'effets et de port, la seule femme de cette assemblée qui porte relief.

Faudra que je me dresse et prie Dieu tout perdu tout au fond de mon verre de mer. Allez encore une petite. Si une petite cette fois-ci. Promis, juré. C'est la dernière. Si, c'est la dernière. Une toute petite pour attendre la nuit. Ohlala non ! Ça pourrait durer longtemps, longtemps.

À une table vide, détrempe de petites mares moussées de bières, jonchée de gobelets et de reliquats de grosses saucisses moutardées à la frite ketchup oignonée, je rencontre un spécialiste du lombric arctique. Pourquoi pas ? On cause nature, guillemots, mergules, animaux, fleurs, flore, pollution, tous les clichés locaux y passent. Il est CNRS, mais pas paresseux me précise-t-il, il fait une recherche poussée sur les annélides terricoles mais il n'a pas encore rencontré son ver de terre préféré. Il ne l'a encore jamais vu. Que fait-on dans ce cas-là ? On invente ou l'on rend une thèse copie blanche ?

Maniaque du vert, obsédé du ver, intarissable sur le végétal et l'arthropode, il m'apprend des choses surpre-

nantes aux durées sans fin presque éternelles. Ici le saule polaire fait cinq centimètres de haut maximum et encore à cette altitude-là il a cent ans d'âge au moins, au moins et c'est le seul « arbre » du coin avec le bouleau nain, qui lui peut atteindre vingt centimètres mais en rase motte pour lutter contre le gel et se maintenir sous la couche de neige le préservant du froid d'hiver. On ne le trouve que dans deux ou trois endroits de l'île qui se veulent plus cléments si rude est le climat de froid. La chenille vit douze ans ici avant de devenir un éphémère papillon d'une semaine et mourir. La vie est plus longue au Svalbard, comme le temps, le temps de mer.

Sortir, on étouffe à crever dans ce bar et marine de chaud. La bière mijote dans la saumure de nos ventres. De toute façon il ferme et vire toutes les viandes saoules, il n'y a pas de regret à avoir. Le sourire dans le geste, le minet guide la sortie. D'ailleurs on n'est plus que deux ou trois, il n'est pas débordé de travail.

Dehors l'air est au froid, vif de neige. Un dernier coup d'œil à la locomotive à vapeur pour qu'elle rouille plus ferme. Le ciel est si bas qu'il touche la terre et la caresse de givre. Pénétrer dans la terre, parcourir la terre, la lande est nue, peuplée de boue et fange. Dire que nous sommes en pleine ville dans la rue principale ! Tout patauge. Sous la botte lourde le pas est déglutition, le cœur s'embourbe. La gadoue vous détrempe, innommable. On dégouline de flotte, de l'extérieur, de l'intérieur, de nos tripes, de partout, cœur noyé, on avance. On baigne d'eau, imprégné jusqu'à la moelle enlisé à chaque pas, sucé par en dessous, englouti de bourbe, tété par la pompe de la tourbe, envasé de tout, en perte. Et dire que l'unique bistrot n'est même plus ouvert pour se lancer un ultime SOS !

À bâbord un petit écriteau en norvégien et en anglais, qu'est-ce que ça veut dire ? Une réserve naturelle en pleine ville ? Ils sont fous ces écolos ! Il pouvait pas construire leur ville à côté, ailleurs, au lieu de la bâtir sur une aire de ponte d'oiseaux ? Des dingues ! Pour mieux les étudier d'accord, mais c'est pas une raison pour s'asseoir dessus quand même ! Ce n'est pas une raison pour aller se nicher soi-même sur les nids ! Faire attention à ne pas déranger les oiseaux, dans leurs œuvres, leurs ébats et leurs couvées. Nous sommes au cœur d'un centre d'études. Surtout ne marcher sous aucun prétexte derrière ces piquets et ne pas troubler les volatiles par des cris incongrus ou des passages intempestifs et répétés. Eh bé c'est commode ! Ils en ont de bonnes ! Surtout en plein centre ville ! Ne pas exacerber les bêtes. Facile à dire. Où faut-il passer ? Par où le détour ? Il faut passer par la mer à se noyer ? Agréable ! Ou faire trois fois le tour du tour du fond de la rue en cul-de-sac pour revenir au même endroit ? Ça promet. Cinq cent mètres pour faire dix mètres.

On avance précautionneusement, cauteleusement, scrupuleusement, sur des œufs, c'est le cas de le dire. Surtout ne pas causer le moindre dommage. Bruit d'aile froufrou-tée, plume glissée, petit souffle d'air en duvet. Passe un oiseau sur son aile à nous toucher. Il revient en plongée. Recommence, à s'écraser sur nos têtes la canaille ! Bruits d'ailes ulcérées et carnages de cris. Ils sont deux, ils sont trois, ils sont dix. Les sternes attaquent en piqué, ils nous pépient le crâne. On est cerné. Bruits crissés, cris exacer-

bés à vous glacer la moelle et coaguler le sang de trouille et de sons saturés.

Aye ! Aouillhe ! Geneviève, 1 mètre 80 se fait attaquer. Les sternes arctiques lui scalpent le cuir chevelu au centre même de la rue principale. Peut-être se fait-elle butiner du bec parce qu'elle est la plus haute d'altitude ? C'est que nous faisons nabot à côté d'elle. Les sternes n'en finissent pas de la ceinturer en couronne et auréole nimbée et de plonger sur son crâne qu'elles criblent de leur bec par vagues en brouhaha d'aigrettes et touffes de plumes fuselées en flèches. Aye ! Elle passe la main dans ses cheveux, elle saigne, les voraces ! Agressives en diable, incroyables ! Elles n'arrêtent pas de lui becqueter la tête à plaie et criaillent à tuer. Le crâne en sang, les oreilles en feu, Geneviève se protège comme elle peut et se retire du champ de bataille. Laisser la place libre ou les sternes lui décalotteront la tête. Ça vagit en crécelle dans des tourbillons d'ailes. Elles piaillent l'air à le décomposer en charpies de plumes.

Elles défendent leur nid posé à même l'herbe ou plutôt le caillou en pleine ville polaire. Elles nichent à même la route. Celle-ci a fait nid au centre de la rue dans une cuvette à peine imprimée dans la terre aux contours effleurés à peine esquissés. Il est vrai que les œufs sont tout tavelés de petites taches brunes qui jouent au camouflage et les font passer pour des cailloux, mais delà à installer son nid au cœur des rues ? Quelle idée aussi de bâtir une ville en pleine aire de nidification ! Autant installer sa maison directement sur le nid.

La sterne arctique n'est qu'une boule de courage. Elle migre de 35.000 km, passant l'été en Arctique et l'hiver en Antarctique, migrant directement d'un pôle à l'autre. C'est je crois le seul oiseau au monde à décrire une telle prouesse. Belliqueuses en folie, elles attaquent même les renards polaires qui menacent leurs œufs dont ils sont friands.

Oiseau miracle, d'une finesse exquise, splendide de vol dans des camaïeux de gris soyeux comme le lait en sa crème et ourlé de rouge ulcéré de beauté et de noir incisif, prodige d'élégance et vif-argent. La petite boule d'agression bouillonnante de vif s'exaspère de loopings en vrille parfaits. Son aile fend le vent en virgule brève. Le vol souverain en trait de plume, elle est le plus bel animal des pôles.

Bien. Battre en retraite. On n'est pas là pour se faire un cours d'ornithologie comparé. S'éloigner, visiter, aller ailleurs, découvrir. Retourner à la mer. Ne pas pouvoir s'en passer ne pas pouvoir la quitter du regard comme la femme aimée et pourtant je la déteste surtout quand elle est colère et de vent déchaînée.

Le ciel clapote dans les mares de la route, non pas défunt mais exténué comme une vieille édentée de rides, décatie de rhumatismes aux membres tout grincés. Je me sens vieux, très vieux sous un tel ciel. Comment peut-il être aussi mesquin ? Comment ? Atteindre l'océan pour se laver les yeux d'un ciel aussi crade. La terre en lagunes et mares a une gueule de marais salants dont la mousse serait des huîtres. La tourbe parque la mer et la détrempe. L'œillet vitrifié de gel dégorge le sale, la mer est lavure de pluie, comme un remords d'océan, elle stagne sa misère,

maremme glaciale. Le temps ne passe plus, il stagne, il stagne. Demain est défunt.

Je marche pour oublier la mer, toucher la terre, la fouler et donner le change à mon cœur, lui apprendre un autre air, un autre pas, un autre goût du vent et qu'il rencontre un peu le vert. Mais aujourd'hui le vert s'est enfui sous la neige, déjà qu'il est terriblement pingre à Svalbard, il n'en reste plus, même pas un petit bout où épancher mon âme. Oh oui, toucher le vert ! Je marche, je marche et je donne naissance aux secondes, puis aux minutes, puis au temps.

L'heure est à la mer. Marcher, marcher pour ralentir le temps, marcher lent, très lent, encore plus lent, savourer le temps. Encore, encore plus lentement, extrêmement, pour ralentir, ralentir encore le temps et qu'il périsse dans l'instant, éternel et figé comme un glacier. Lancer la jambe, projeter aussi loin que possible la jambe vers le nord et monter. Pour tenir la terre sous son pied.

Une lumière humide imprègne la mer en halo, elle est blanche de gris et traîne misère, comme gercée de sillages vitrés dans le vent en urticaire. Partir. Marcher. Droit vers le nord. Sac au dos. Attendre. Marcher. Élire un petit coin solitaire. La mer dessine des paysages de basse mer dans des liqueurs de violine que mordorent les vasières. L'eau joue à l'étang glauque, gercé dans des camaïeux dégueulés de bruns écorchés de veinules carême, crevassés de brûlures, arrachés de fungus vultueux. C'est un paysage qui fait mal, il vous raie l'âme et vous liquéfie les os d'humides frileux. Marcher. Marcher tout droit. Jusqu'à rencontrer la mer. Ne plus attendre, elle est là, en cul de tourbière verte de marron et bleue de glaces. Immense, oblongue dans la courbe de sa crique. La regarder comme on prie.

Le plafond est pâle, le ciel recoud tous ses gris, la neige ardente, le froid givrant. Le nez rouge, l'haleine en écharpe vivace, j'approche à petits pas de la mer, sucé par un sol spongieux, gorgé de nids-de-poule glaciaires. Approcher comme on officie, comme on s'enlise. L'herbe est enceinte d'eau, le pied fait suçon sous la mousse. Lentement, le pas long, le geste solennel, je regarde la mer comme on aime et ôte mon sac à dos. L'ouvre, en extrais une poule vivante ulcérée de cris, chavirée de soubresauts tous battus d'ailes. Elle est blanche de neige et immaculée, la crête rouge hurle le sang. Pattes liées elle s'exaspère d'épouvante.

La dresser, la tendre, l'offrir. Lever le couteau plat, l'ouvrir d'un seul geste et égorger l'animal d'un coup blanc. Coule, coule, coule le sang. Il abreuve les eaux de la mer. Deux gouttes maculent la neige incandescente du sang. Offrande à la mer. Le gallinacé vaudou, tout agité de soubresauts de sang et d'ailes, terrorisé de tremblements nerveux et d'envols avortés en forme de suicide, haché de coups. Au plus large de la mer le cri d'une sterne lui répond en écho de frayeur. Le geste large, le bras en arc, le lancer à la mer, prolonger la cérémonie. La volaille flotte sur la mer. Bon présage. La mer est heureuse, c'était l'heure et le temps du sacrifice. La mer est superstitieuse.

Donner à manger à la mer, qu'elle dévore et soit prospère de glace de toute éternité. Telle est ma prière. Mais vite repartir aussitôt sans se retourner, ne pas s'incruster, ne pas regarder où le mauvais œil me terrassera où la mer me changera en statue de proue au timon du cap et de

sel, nouvelle femme de Loth. Ne pas insister, léger, ne pas rester mais rentrer vite. Ou la supplique se retournerait contre nous. Les vents de la grâce pourraient tourner et vous apporter misère. Les Dieux n'aiment pas les marins qui s'attardent dans les prières. Cela vous fait le cœur en pagaille. Les dévots ont le cœur trop mesquin, trop étroit d'âme pour vivre la mer.

On repart en mer retrouver le temps long, le temps vrai, le temps de mer. Les secondes y ont plus de matière, elles sont plus molles, tapissées de velours et toutes en tissu, couche sur couche sur couche, ainsi s'écoule le temps. Il dure. Le temps de mer en grande croisière est plus long, il touche les interrogations premières, celles qui n'ont pas de réponse et flirtent d'infini. Comme le temps de l'enfance, mais il en a perdu l'impatience et l'artifice volage, il connaît l'endurance. Il refuse la hâte. On repart au large respirer plus dense. Au ciel un gris cruel écrase la mer. Elle est si pâle ce jour qu'elle n'a pas d'heure, elle en est plate comme si elle avait perdu le temps.

D'habitude en mer je vieillis, là je rajeunis sans fin jusqu'à l'innocence et au benêt, car le temps est court de jour perpétuel et peut-être aussi parce que pour une fois je ne suis pas skipper. Allez savoir où se niche l'enfance ? Allez savoir ? Qui saura jamais lire la mer ? Qui saura ?

Pourquoi aime-t-on la mer ? La parcourt-on pour le plaisir ou tout au moins gratuitement sans raison, en plaisance comme disent les mots ? Parce qu'on l'épouse de l'étrave sans fin, sans fin et qu'elle vous donne ainsi un petit goût d'éternité ? Parce qu'elle est bleue ? Couleur de paix et senteur de ciel ? Oui le bleu est paix, paix dans un sourire. Mais la mer n'est jamais bleue. La mer, la vraie mer n'est jamais bleue, elle est verte, elle est boue, elle est grise, elle est métal, argent, lune givrée de glace, elle est indigo, épouse toutes les profondeurs du violet mais n'est jamais bleue dans les mers de vent.

On se tient dans l'infini du monde, pelotonné de lames. Demain inaugure aujourd'hui, il est ardent de lumière. Qui dira la lumière de Svalbard ? Comment la lire ? Elle porte la joie, elle exulte comme si elle jubilait en permanence et vous dilatait l'âme. Elle porte le souffle à défaillir de tressaillement. Même quand elle est grise de vent, de neige ou de nuages ou même de brume, elle étincelle le bonheur ou plutôt exhale la grâce de la paix.

La mer est large, la houle profuse, grand est le souffle, lumière incandescente, le temps est grand, l'étrave monte sur la lame, monte et n'en descend plus de bonheur, l'étrave en vertige et toute cette lumière en folie de danse tout autour de Fil-en-Six. On touche le plus pur, on touche Dieu et effleure l'amour et cette étrave folle de plaisir qui n'en finit pas de monter au plus pur, au plus pur, au plus pur sans fin. Dieu est dans la soute. J'ai de l'orage plein la tête en mille et mille gerbes de mille éclairs fulgurants de tonnerre de bonheur, de..., de..., de... indicible. L'avenir est dans ma poche. Hi !

Du temps passe. Encore. Encore. Le temps s'allonge Fil-en-Six allonge la foulée. Puis mollit, ne court plus à brides abattues, il se pose, il s'éteint au plaisir. Le vent est tombé. Fil-en-Six a vieilli de deux siècles en deux heures. Il est

barbu, l'herbe lui pousse à l'étrave en bavette. Tout à l'heure sous le flux de la vitesse, elle collait à la carène, là elle s'étale en vibrions de dentelle comme bras d'anémone de mer outragés par un joli petit courant qui rigole le plaisir.

Et toujours la mer recommence et toujours la mer se recommence et toujours la mer vous recommence et toujours la mer recommence et continue, toujours. Toujours, inlassablement, elle pose la même question sans questionner, la même question qui est les questions essentielles, éternelles, comme un grand périple d'eau qui n'en finit pas de se défaire et de se refaire à l'identique, qui n'en finit pas de se visiter, comme un long chemin de mer où la longueur est largeur et le temps immense, il confond tous les espaces et mène tout volume au plat et le plat à la courbe, infinie.

Un phoque à selle bronze sa tache dorsale, benoît de sommeil, roucoulé de graisse, il se prélassé dans sa couenne à barrir d'aise, qu'il grossisse encore un petit peu dans l'arrondi du maître bau et il aura la forme parfaite de la barrique. J'aimerais bien ouvrir avec lui le dialogue de la paresse sous forme d'éloge mais Fil-en-Six file trop vite sous le vent.

Naviguer. Voguer. Se tenir au plus large du large. La passe s'ouvre dans la brume de neige aride de pics. Jamais cette terre ne connaîtra le vert, la culture, le champ, le paysan. Elle remonte au minéral. Attendre. Cette terre n'est qu'attente et ne se découvre que par la mer qui reflète sa beauté en miroir de glace. Le temps est long et court en même temps, il est d'une autre aune. En mer, surtout lorsque la côte est large, le temps est l'espace et l'attente houle.

Borde l'écoute et file au vent au lieu de rêver chien de mer ! Je ne marche qu'à l'insulte autrement je m'éclabousse de songe et me charcute de rêveries. J'enfouis mes rêves au fond de ma bannette qui est ma caverne d'Ali Baba. La place est si exigüe et comptée sur ce bateau que je couche avec mes vêtements dans une orgie de fringues et de sacs qui font matelas et se cachent derrière la toile anti-roulis toujours à poste tant les équipets sont saturés de bouffe et de matériel. C'est que Svalbard c'est encore une expédition. Un peu plus qu'un petit week-end en mer du 15 août. De toute façon je n'ai aucune envie de la rejoindre ma bannette, elle me joue les nuits au supplice chinois, s'égouttant goutte à goutte à goutte par les rivets sous le froid du hublot jouant au pont thermique. Elle me distille toute la condensation du bateau peu à peu lentement, insensiblement, inexorablement, histoire de transformer mon duvet en peignoir polaire après noyade en quelques heures.

Dehors le soleil se couche rouge à hurler. Magnifique. Boule de sang en feu du vent. Non, je rêve. Le soleil ne se couche jamais ici, il est toujours or.

Je voudrais voir le rayon vert, ici à Spitzberg, le voir très fort, très vert de mer. J'en rêve. Si curieux que cela puisse paraître, je ne l'ai jamais vu. À la seconde infime où il se lève au-dessus de l'horizon, je détourne toujours la tête par inadvertance et étourderie. Je ne le mérite pas.

Pour l'instant le soleil est minuit, nuage et bouton d'or. Et pourtant voir le rayon vert j'en rêve chaque soir. Je

m'applique mais au moment fatidique, j'oublie. Peut-être inconsciemment en ai-je peur ? Allez savoir où vont se nicher les craintes ?

Voir le rayon vert c'est voir le cœur de la mer et le lire, le boire des yeux englouti par le soir pour créer demain et le sel de la mer.

Pourquoi je veux le voir à tout prix ici, à périr ? Qu'il me démange ? Peut-être parce que c'est impossible. Allez savoir ! J'en suis tout énérvé, à fleur de bout comme une glène jetée en désordre sur le pont, détremnée de mer, tordue de sel.

La mer ruisselle de soleil, au nu de l'étrave de grands poissons longs sautent de la mer comme des bras coupés et recommencent tout argentés d'acier, feu de la mer. Comme s'ils étaient dégoûtés de toujours vivre dans la mer. Qui les poursuit ? Quel prédateur ? Allez savoir ! Qui peut lire les dessous de la mer d'un seul regard, d'un retour de lame, d'une décharge d'écume, qui ? L'âme d'un pêcheur ?

Patricia sourit, sourit encore, toute enfournée de joie, sourit encore à elle-même, aux autres, à la mer à la joie. C'est merveilleux de voir une femme heureuse, une femme heureuse de mer, heureuse en mer, toute agitée de sourire, de voir étinceler dans son visage tout l'Atlantique Nord, de Spitzberg à la Barbade, de Newport à Dakar, comme une éclaircie dans l'orage qui dégage d'un coup de vent le ciel entier qui n'est plus déchiré de nuages. Elle est rayon. Le rire et la mer sont immenses dans ses yeux.

Regarder la mer. Toute l'éternité dans un instant de mer. Des phoques annelés bouchonnent dans l'eau de glace et batifolent, rochers vivants. Des guillemots de Brünnich becquettent l'océan et leur plumage avant de s'envoler de cris blancs.

Bien ! C'est pas tout de rêvasser. Il est temps de faire route vers la capitale, le temps court vers sa fin. En face de Sarstangen, la passe est délicate avec au mieux trois mètres de fond, faut composer agile. Pourvu que l'on passe. C'est pas le moment de se faire des nœuds dans la nav. Surtout avec ce compas fou. Il fait des erreurs de 30 degrés parfois, le bateau étant en acier et compensé comme une vieille chaussette, les anomalies polaires lyriques et magnétiques n'en sont point responsables. D'ailleurs elles n'ont pas lieu sauf exception au Spitzberg. Svalbard se trouve trop loin du pôle magnétique qui flirte avec le cœur de la Terre du Prince de Galles au Canada par 73° 21' de latitude nord et 100' de longitude ouest⁵.

La passe se découvre libre cette fois-ci. Magnifique ! à l'aller le Forlandsundet était fermé. Les glaces dérivantes faisaient barrage. Nous n'y avons donc droit qu'au retour. Tant mieux ce goulet se mérite, il décrit des paysages neufs à chaque regard. Fil-en-six arrive à s'y faufiler aujourd'hui, c'est le bonheur. On croise les glaciers. La beauté du lieu, la longueur de l'horizon, le friselis de la mer, l'aiguille des monts, le métallique charrié de terres, le bleu crème chaviré des cieux sont à vous couper le regard. On contemple à se saouler, à plus soif, à... perdre les mots.

Sous le vent du goulet quelques glaçons et autres icebergs échoués en bord de grève par le courant griffent l'eau de leurs arêtes blanches. Le temps est au silence, on pourrait le sucer.

Le compas étant banni, on passe au GPS et au radar pour se recalculer en permanence. L'alignement est difficile à prendre car pas commode à identifier. Rien ne ressemble plus à un pic qu'un autre pic et à une grève qu'une pointe basse et ronde, surtout lorsqu'ils se voilent de brume, comme pour vous interdire de les violer.

Passera, passera pas ? Petit picotement de sueur froide au passage subtil. Ça passe. Ouf!! On soulage. C'est passé sans embarras comme sur de la graisse de phoque. Au mieux le pied de pilote était de trente centimètres à basse mer par grande maline, heureusement que la mer était tendre à ce moment et se jouer plate pour mieux qu'on la contemple en son plein.

File la mer, file la mer. L'allure est au spi. Il monte plus vite que pour le dire. La mer est immense aujourd'hui. Elle chante. Le ciel est blanc, la terre plus bleue que bleu.

Le bateau épaula son bord et cravache ses nœuds. Le temps est à la brise. Partir, partir pour ne plus revenir. Partir dans un grand bouquet de mer. L'homme est un flot de contrariétés.

On râle de ne pas s'arrêter, de toujours courir la mer et fuir les paysages mais quand on fait escale, on s'ennuie, on ne sait pas quoi faire, on regrette la mer. On est tarauté par une seule idée, repartir, repartir. Ainsi est fait l'homme, tissu de contradictions, cousu de regrets permanents qui le font vivre, l'âme toujours geignante. Il adore se plaindre et adule la plainte, insatisfait de nature. La mer est large.

En fait en mer le marin ne rêve que d'escales. L'homme est toujours très morpion face à la mer. À terre il rêve de tempête, de mer agitée, garce et coquine, de temps coriace, mais en mer dès que la tempête arrive, il fait dans ses frocs et prie la Vierge jusqu'à plus foi. Étrange l'homme, éternel gamin et gros fanfaron des eaux. Le temps passe sur la mer et emporte les pensées avec le flot amarrées aux ailes des sternes.

Mais l'heure est à la poêle, le matin nous taraude l'appétit et la faim nous rumine, les talons creusés de boulimie. Aussi le skipper docile au moral et à la forme de son équipage, nous concocte un petit déjeuner à l'anglaise des plus copieux. Ça sent le gras de porc jambonné bacon qui grésille dans la couenne avec des œufs qui s'étalent dans le poêlon en jouant au plein soleil de plein midi, rouges de se lever rubiconds et ronds dans leur robe d'albumine blanche. La première fois, ce fut une passade, la deuxième une récréation, la troisième une habitude, la quatrième un dû et maintenant c'est un rite. Quand la nuit fut longue de jour et n'en finit pas de s'attarder à s'épuiser de lumière dans le matin, l'humeur de mer maussade de ne point avoir connu le noir ou même le bleu sombre et que la navigation fut dense, Saïk saisit la poêle et chante en cuisine la romance des œufs au bacon par très larges platées de trois à quatre œufs par personne avec tout le reste qui suit la ventrée pour écrire un petit déjeuner immense, fertile,

plantureux, royal. Rusé, il nous dorlote par la bouffe notre skipper roué.

C'est le meilleur repas de la journée qui nous remplit profus à satiété. Le soir nous ingurgitons les ineffables soupes minutes en sachet individualisé aux parfums et aux nationalités diverses vu l'origine hétérogène des équipages et généralement une sorte de potée grasse et sale, une capilotade auvergnate revue et corrigée par le Languedoc. Quand ce ne sont pas des nouilles pratiquement immangeables tant elles sont bétonnées à l'amidon et les feux faibles. À midi on fait plutôt dans le saumon et la viande fumée ou salée. Et nous sommes très généreux en fromage et abondants en pommes oranges quand on ne s'illustre pas à la banane flambée. Le meilleur en cuisine est d'évidence Francis tout au moins chez les hommes, c'est le plus manuel aussi et le plus mauvais de très loin moi-même. J'en ai terriblement honte et n'arrive pas à m'améliorer. Je trafique une daube qui indéniablement a le goût, l'odeur, l'aspect, l'apparence, la matière, le spongieux, la consistance et le mauvais goût des pâtés de chat Friskies en croquettes Catouronron pour animaux d'appartement en boîte. C'est incroyable mais tout ça, malgré cette dernière bouillie pour les chats, me donne faim à dévorer ma main, je vais aller croquer un morceau. J'ouvre la cambuse, les paquets et les paquets de bouffe me coulent dessus, ruissellent sur les tillacs. Ayeayyaye ! Je suis noyé de soupes. Heureusement qu'elles sont en sachet.

Aussi ! J'ai jamais vu ça ! Il y a plus de bouffe à l'arrivée qu'au départ, tant ils ont acheté et acheté selon des fiches érudites compulsées dans le bouquin des Glénans, des listes techniques pour avitaillements savants relevées dans le bulletin du moniteur et autres mercuriales du skipper. Ils auraient mieux fait de la jouer au pif la cambuse au lieu de se prendre pour de doctes puits de savoir à force d'accumuler les documents et les avis répertoriés, il n'y aurait pas eu tout ce coulage. Une folie, on a dépensé en bouffe trois fois plus que d'habitude, quel gâchis ! Je sais bien qu'on montait au Grand Nord et qu'il n'y a pas de magasin à chaque carrefour là-haut car il n'y a point de carrefour mais quand même ! La prudence à ce point-là c'est la ruine ! Enfin ça fera le plaisir gratuit de l'équipage suivant, j'espère pour eux ! À chaque achat bonheur est bon. Notre skipper avait une peur de manquer malade qui frisait la pathologie.

Ça me rappelle ma première Transat où entre les Açores et Cadix j'avais dans mon équipage un attachant petit trisomique 21 de quatre ans d'âge qui se comporta bien mieux qu'un enfant dit normal du même âge, le sourire perpétuellement sur les lèvres, heureux comme un goujon et d'une gentillesse patiente de vieillard bonhomme, un rêve. Disant seulement et si joliment de manière toute charmante lorsque parfois un peu d'impatience lui grignotait le sourire : « La terre, la terre ! Un bout à l'avant un bout à l'arrière et c'est marre. Passeport pour police et c'est fini. » Mais il avait un seul défaut, il était boulimique et engrangeait, engrangeait sans fin tout ce qui se mange. Au milieu de la traversée un jour que la vaillance me prit et que je faisais le ménage du carré, je retournais

sa couchette et que vis-je ? Stupeur ! Un garde-manger ambulante. Il avait stocké dans sa bannette viandes, jambons en grappes, pommes, beurre à même le beurre, yaourts, biscottes, biscuits, pruneaux, spaghettis, le tout mêlé dans une ineffable orgie indescriptible de bouillie beurrée. Notre skipper aurait-il des accointances mongo-liennes ?

Bien ! Cette petite saute d'humeur passée, qu'est-ce que je vais bien pouvoir ingurgiter dans tout ce fatras ? Oh non pas quelque chose de chaud ! C'est impossible avec ces réchauds, chaque fois qu'on les allume, on ouvre le baignoire. Ils pissent le pétrole de partout et sont indigestes à l'alcool qu'on leur ingurgite en préchauffage de lyre. D'ailleurs il semble que l'on se soit trompé dans nos achats copieux, si bien que ce produit refuse l'allumette. Il faut s'y prendre à dix fois au moins avant qu'il connaisse la flamme. Et quand c'est au tour du pétrole de s'incendier, il refuse la flamme quatre fois sur cinq, il n'y a plus qu'à recommencer et chaque fois ça dure au bas mot dix minutes. Et quand enfin et enfin, après moult essais infructueux, il finit par dédaigner commencer à s'allumer, vous n'êtes pas au bout de vos peines, que croyez-vous ? Non, elles ne font que commencer. La flamme est si pâle qu'elle n'est là que pour décorer et calciner le cul de la casserole de suie au plus fuligineux de sa forme, pire qu'une cheminée de houillère, mais quant à ce qui est de chauffer, elle s'y refuse absolument intégralement. C'est simple, c'est clair et c'est précis et irrévocable. Ah la galère ! Bon ! Arrête de râler !

Oh la lune est levée la coquine et le soleil croît ! Ils se jettent clins d'œil et gausseries. Ça va pas. C'est interdit. Les Inuits seront colères. Ils affirment que le soleil ne doit pas rencontrer la lune. C'est de l'inceste, ils sont frère et sœur et destinés à se succéder l'un l'autre sans jamais se fondre l'un dans l'autre, sans se confondre à s'anéantir d'amour. L'absolu assassine. Il est interdit de braver l'inceste même pour les Dieux premiers si l'on ne veut pas que l'univers s'effondre dans une nuit perpétuelle de froid infini jusqu'à toute mort.

Le temps est plus bref, comme avec des cassures maintenant ou plutôt des brisures lentes presque géologiques qui fouillent les millénaires et des bris d'humeur. Il perd sa sève tendre, l'écume de la mer se fait plus crue, elle court après sa mousse. Une vague capelle l'horizon mais c'était pour rire.

À Ny-Alesund nous avons rencontré l'homme qui a rencontré l'homme qui a rencontré l'homme qui a tué l'ours. On le cherche partout en vain, l'ours, pas l'homme qui a tué l'ours et rencontré l'histoire de l'homme qui a rencontré l'homme en poupée russe gigogne.

Il a été vu il y a cinq jours à Smeerenburgfjorden. Quel dommage ! Nous l'avons raté de peu, nous avons visité ce fjord il y a à peine trois jours. Il vient également d'être vu à St Jonsfjorden. Chic, c'est sur la route, on y est même déjà et c'est mon saint ! Il nous portera chance on verra l'ours. Sûr ! Promis juré ! Y a plus qu'à y pénétrer. Même le vent est favorable. Bon augure, bon augure ! Nous venons de doubler la passe épineuse, il n'y a plus qu'à se laisser porter à pleines voiles. Vite cap sur le fjord à nounours. Attends ! Est-on vraiment passé ? Confirmer.

Position ! Confirmer au GPS. Non. Il n'est pas assez sûr. Il déporte dans les 600 mètres dans l'ouest pour des problèmes de coordonnées géodésiques et de rapport de projection et de support. Le relever au compas. Non, foutu bateau en acier ! Le vérifier à l'estime et le prendre large, très large en cas, tout parer avec une grande marge de sécurité. Oui, c'est ça. Surtout éviter le haut fond et parer le patin à l'entrée du St Jonsfjorden, c'est pas le moment de faire mumuse avec les cailloux par 30 nœuds de vent et 2 degrés abrité, soit au moins -5° dans le vent. Le vent accentue la déperdition thermique selon un barème très savant. Ainsi zéro degré par 60 nœuds de vent correspond à -20° et avec -5° de température réelle pour 15 nœuds de vent on a -18° et pour 50 nœuds on a -28° et par 50 on obtient -100° , autrement dit vous êtes mort. Le temps est au glacé.

C'est pas le moment de se foutre au plein. Gaffe ! Très gaffe. La mer est plus claire, elle y déferle. Curieusement elle est couleur de javel comme un fond de piscine. La mer courrait-elle à l'hygiène ? Elle est grasse de ses eaux tout en étant toute décapée de sel, comme à l'os et infiniment maigre, grosse de tout ce vent qui la souffle en hoquet, oui qui la hoquette échevelée. Elle se gonfle de houle, pas de bonheur comme une mer large, mais revêche, étroite de goulet comme une passe. Elle murmure sa grogne gelée. Elle... Elle est déjà partie ailleurs. On est passé, ouf !

La baie s'ouvre comme une pantoufle, toute consumée de glaces et n'en finit pas de s'enfiler et s'enfiler de baies de plus en plus étroites, comme femme enfile son bas. Il est trois heures du matin. Mais le temps est à pleine lumière, il éclaire. Aucune peur ne se lève, c'est comme si nous touchions l'innocence dans une euphorie froide et donc mesurée, mûre, infiniment adulte, la cervelle ivre de glace mais le corps toute mesure, tenue et retenue, planté sobre de tout désir. L'heure est plus courte et toute claire, ce n'est pas qu'elle éclaire, elle illumine mais l'âme tamisée comme au verso du bonheur, en son velours. Le temps encore ce jour est dans la main de Dieu.

À peine mouillé annexe gonflée, on s'arme en Tartarin selon notre habitude, plus excité qu'une puce montée sur la truffe d'un renard polaire. Mais on ne le verra pas. La Baie Saint Jean en tous ses recoins n'offre pas plus d'ours que de glaçons dans le cul d'un nègre. Déception.

Elle est superbe de graves, de glaciers et de monts noirs, balisée de cahutes goudronnées et de brises légères. Les phoques ont rejoint l'innocence. Même l'eau est vierge quoique brisée de glaçons. Mais ça ne sent pas l'ours, définitivement. Mon saint patron m'a fui. Je l'ai beaucoup abandonné ces dernières années aussi. J'avais la prière avaricieuse et la quémante absente. De guerre lasse on appareille pour d'autres cieux. La mer est vaste, l'ours multiple et peut-être même prolifique, on peut toujours rêver, ne pas désespérer.

Nouveau choix. Cap sur l'île du Prince Charles, on l'a joué à pile ou face, ça porte chance. On débarque à Poolepynten pour grimper le Hardiefjellet ou autre Mont Ardu, nos montagnards en rêvent. Une petite grimpe ne peut pas faire de mal. C'est qu'on s'ankylose des membres à

toujours vivre sur mer.

Étrange île que celle de ce Prince. Elle a la vision capricieuse et roublarde, elle adore jouer mirage. On croirait que le bout de l'île a engendré une autre petite île en monticule et plateau. Erreur. La terre est si basse entre le Hardiefjellet et le Salfjellet ou la Montagne de Sel et l'on navigue si loin de la côte qu'elle s'est évanouie au regard et qu'on vit l'illusion de la naissance d'une seconde île. Et la taille de cette terre cachée absente n'est pas étroite, elle mesure plus de 37 kilomètres. Ainsi va le monde.

À peine mouillé nous débarquons le matériel pour l'escalade et un copieux pique-nique enfoui dans un sac que nous grignoterons sur la plage de gravier. Le vent est doux, la mer murmure, le temps brise. Les yeux à ras bord de paysage se délectent. La lumière fracassée d'arêtes tombe du soleil en flaqes d'éclairs, elle crisse métal. Les pics en écho se répètent en ricochets à l'infini du ciel de mer. Nous explorons des yeux le pic avec avidité supputant la voie propice. Le sac est à plus de cent mètres de nous avec le matériel. Le ciel est haut et le mont déchirure. Ça discute ferme entre experts. Moi je compte les coups. Quand... Oh ! Surprise.

Un ours blanc ravage notre sac à provisions, déchire de gueule plastiques sur plastiques pour sandwicher le bougre. Yaouhh ! La peur s'insinue mêlée d'ébahissements ahuris. L'on se surprend la gueule ouverte en suspens d'interrogation. Le visage en accent circonflexe de regard éberlué. Le voici notre nounours tant attendu au moment où l'on s'y attendait le moins. Heureusement on a le fusil. Saik arme la carabine et nous entamons un large mouvement tournant de repli vers le canot en grand silence et tout petits pas feutrés. L'ours se roule de bouffe. C'est un plantigrade gaspilleur de l'ordre des chahuteurs, classe des briseurs, famille grogneuse, sous-ordre des grondeurs affamés.

Salaisons, venaisons, abricots, fromage puant, pommes, papiers, œufs, mayonnaises, cornichons, un vrai glouton goulu. Il en sème partout à tout vent sur plusieurs mètres furieux le pagaillo gobe-tout au tube en gueule d'évier. Notre Gargantua polaire s'empiffre outrageusement. Il jette un œil sur notre petite troupe fuyante. Mais qu'est-ce que quelques bipèdes culant à côté d'un festin civilisé ? Nous ne méritons même pas un deuxième coup d'œil. Une fois jetés dans le canot, on s'exaspère d'un gros rire nerveux sans fin, sans fin. Il embrase la montagne. Mais peut-être l'avons nous rêvé cet ours ? La plage est nue de tout mammifère maintenant. J'ai tout chaud et sue à grosses gouttes. La peur sans doute. Voyez-vous pas qu'il ait eu envie d'un steak frais et qu'il ait découpé la cuisse de l'un d'entre nous le malotru carnivore bâfreur ? Nous en avons des sueurs chaudes et en faisons des gorges froides mais que maintenant à l'abri de Fil-en-Six, courageux mais pas téméraires. Faudrait quand même pas que lui prenne l'envie soudaine de nous visiter à la nage en guise de dessert pour conclure son festin ? Brouhh ! Rien qu'à l'idée, ça coule encore glacé entre les omoplates à choper la crampe du barreur. Non l'horizon est pur de tout ours polaire. Vogue la galère.

Mais l'ours trotte encore dans ma tête et la lace en bottine. C'est idiot, mais ce qui m'a le plus impressionné dans cet animal, c'est que tel Janus, mais en base, il semble avoir deux pieds de poils sur la même patte, si je puis m'exprimer ainsi. Un premier devant, normal, pattu et griffu tout trousse de longs poils et derrière une longue touffe de poils qui prolonge son pied et essuie son sillage, comme si sa patte était au milieu et non à l'extrémité, comme un autre pied en poils. Oui, derrière, des poils continuent curieusement sa patte aussi longs que devant comme s'il voulait effacer ses traces, les poils en balai à chaque pas. Étrange. L'ours serait le seul mammifère à double pied avant arrière par patte, il aurait le pied en T, fourchu en ligne. Bizarre. Et pourtant je suis sûr de ne pas avoir eu la berlue.

La mer me brûle l'âme en incendie. Non pas comme le sel ou la glace mais de son souffle feu et son espace purulent d'horizons évanouis, son... Le mot flanche devant tant de mer glacée d'humeurs blanches.

La mer est basse mais pleine au cœur. Ne penser à rien, à rien de rien, juste laisser la mer vous envahir et vous remplir et vous remplir et vous emplir de toute son âme. Le vide est absolu au plus profond du vide, au lieu sans lieu, toujours errant où surface et profondeur sont une seule, même et unique chose toujours roulé de mer. Elle me lave comme un nourrisson et me rejette d'un friselis de vague trousse d'écume sur la grève, absolu d'innocence, indigne de vide et plein du monde. Mais, quel dommage, du gris qu'alourdissent des volutes crème, tache le ciel.

D'un coup Tromsø me traverse la tête. Le mot plus que la ville, allez savoir pourquoi? Peut-être parce qu'on est proche du terme de notre croisière et que du coup un peu de déprime nous hante? Tromsø d'où nous appareillâmes pour notre périple et où le bateau a hiverné bercé de glace. Il est monté de France l'année précédente. Nous participâmes à son ascension et découvrîmes du même coup le prodige des fjords et des Lofoten en terre de Norvège.

Tromsø? Que c'est loin! C'est à peine si je me rappelle la gueule des quais, les méandres anguleux du port et le ton de ses collines dans la saignée de la piste de ski, la queue de son téléphérique, l'humeur rouillée de l'Express côtier, l'allure de ses rues quadrillées en rectangle allongé et le carnaval déambulant de rues célébrant le bicentenaire des privilèges de sa naissance. Et son Musée polaire où l'ours blanc vous trousse à chaque vitrine en essayant d'échapper aux tirs flashés des objectifs des touristes. Il ne sait pas que les appareils photographiques ne sont plus des pièges munis d'appâts qui déclenchent un fusil lorsque l'on titille la viande qu'ils dissimulent en l'offrant. Il y en a même un qui traîne tout empaillé sous la caresse des enfants sur le trottoir dans la rue principale. Et la rondeur chaude des bars et la beauté des filles sous les enseignes qui pèchent d'envie à chaque vitrine et se mirent de miroirs et se soulent de reflets dans la courbe de leur image qu'elles prolongent d'un sourire blond qu'elles rafraîchissent d'une petite pointe de maquillage à chaque pas. La ville me revient avec ses désirs et ses péchés. Allez encore une petite bière pour lever le souvenir!

Il est des gens qui naviguent en regardant leur verre, certains même devant leur verre à dent, il faut un grand

imaginaire. D'autres prennent la mer à moins que ce soit la mer qui les prenne, oui bien sûr. Ils naviguent dessus par manque d'imaginaire. D'autres montent encore plus haut, dans son chapeau, tout au bout de la mer, pour rencontrer le point d'écoute de l'océan amarré à son point de drisse pour faire poche et matrice et visiter l'autre côté de la mer, son revers, son derrière, si infime est leur imaginaire. Et moi sur la mer je danse pour une cerise.

Comment leur dire? Comment leur dire? Elle est belle ici la mer, très belle, infiniment belle et toute ourlée de glace et d'oiseaux de mer frissonnés d'ailes. Là-bas dans les basses latitudes, elle est morte. Croiser la mer, croiser la mer en tous ses vents, en toutes ses langues, en toutes ses mers. En ces pays de feu et de glace où le froid est lumière et la chaleur miroir, on court sur les lèvres de Dieu, des Dieux. Ici les paysages et les heures sont trop multiples et denses pour que Dieu soit unique, pour qu'un seul Dieu puisse les contenir tous.

L'heure est au glacier et à la grande baie mais bien déborder Daudmannsodden avant. Avec beaucoup de précaution. Sa pointe court sous la mer à bien deux milles du large avec pas plus de deux mètres d'eau. Et elle porte un nom sale: La Pointe de l'Homme Mort, comme un nom prédestiné, je ne saurais pas dire pourquoi mais je le flaire, un tel nom porte toujours la guigne. Aller tirer un grand bord en mer si nécessaire mais ne pas jouer les kamikazes. L'éviter. D'autant plus qu'elle sera de triste présage. Je le sais, je le sens. Je ne saurais comment dire. Mais je sais qu'un jour Fil-en-Six en ce lieu se foutra au plein. Je pourrais l'écrire ou plutôt je le lis ici en passant, d'avance, sur le grand livre du destin, Grand Chaman des mers, dans un pressentiment intense. D'ailleurs le vol d'un pétrel échevelé de vent le confirme, il croise mon ombre, très mauvaise augure, c'est écrit dans le ciel, je le lis dans mon cœur. Ici en cette langue sournoise et sous-marine de moraine, il arrivera malheur à Fil-en-Six. Vent glacé dans mon ventre en brise gelée qui me massacre la rate. Il verra se perdre sur les gros petits cailloux, égrener sa coque de bosses en chapelets et rosaires à couler. Je le lis, je le lis. Le signe s'écrit noir dans le ciel sous l'aile de l'oiseau. Le cap est pointu. Vite, vite, virer par superstition, aller chercher le large pour ne pas s'empaler sur cette pointe de cailloux de vieille glace. On rentre à la maison, on est au seuil de nos pénates à l'entrée de l'Isfjord. Pas d'imprudence sous prétexte de joie et de hâte d'arriver. Pas se précipiter c'est ainsi que montent les bêtises.

Mais prendre le large, prendre le large où l'on va talonner et s'échouer, je le sais, je le sens, la prendre large la pointe, je le conjure. Ouf! Sous mon insistance silencieuse et superstitieuse dans un grand rire de gêne, on vire. Ouf et ouf! La lumière est folle dans la nuit du matin. Pas d'imprudence on embouque la grande Baie de Glace. Parfois, peut-être à tort, on est habité par la prémonition. Parfois. Écho de l'âme? Instinct de mer? Ressac d'inconscient?

Le vent emmêle les nuages et peigne le ciel. Il est le matin du matin. Deux pics nus font miroir concave immaculé à incendier les cœurs, ils réverbèrent l'infini. Ils nous illuminent le regard. La Montagne Qui Protège et le Mont Lex sont leur nom. Le second est plus austère, il culmine plus haut le Mont de la Loi pourrait-on peut-être l'appe-

ler ? Ou même les Tables de la Loi. Oui, je le sens c'est la bonne traduction de Lexfjellet. Le spi engouffre le souffle de la mer et l'emmagasine, il fait ses provisions. La terre est dans la mer, la couleur de l'eau reflétée de ciel est si blanche, comme glace, comme si elle charriait toutes les couleurs des glaces de la terre. Elle mugit vitrifiée et clapote lent. Au loin les glaciers de la baie n'en finissent pas de lancer leur virgule éblouissante de blancheur, à halluciner. Un jour, à force, la mer sera aveugle de glaciers. Pauvres marins qui courent sur la mer ce jour-là incendiée de glace.

Les nuages, couette au ciel. Glacer la mer. Brume bleue des mers sur l'immaculé de l'air. Si la mer prolonge la mer, la terre l'accoste de grèves gelées pour la multiplier de douze langues dans ce fjord, le plus large de l'île. Il frise les cent kilomètres de long et même les déborde. Pourtant il semble ridicule par rapport au Scoresby Sund du Groenland.

La valse bleue se poursuit. Tout autour la terre écorchée de pics et de glaciers. Comme il est curieux de vivre à la période glaciaire ! Remonter vingt mille ans dans le passé. Cela fait étrange et vous rajeunit à l'infini de la vieillesse. Au cul du bateau, toutes nos poubelles amarées commencent à schlinguer dru malgré le froid, vivement qu'on arrive.

À la barre Patricia sourit, toute boudinée de ciré, copieusement épanouie d'habits, elle en a le ventre prospère. Elle doit se raconter des histoires de paysages où les rocs et les pics s'entrechoquent de mer. La voix comme une bougie, fragile de rire, elle lance fluette, si je gonfle encore un peu ce spi, il va chaluter la neige. On en fera provision pour tout l'hiver. Il suffirait d'un rien pour l'éteindre, un souffle de souffle de mer. Elle, délicieuse, elle est la benjamine du groupe.

Et si on tirait un bord vers le sud ? Non. Pas le temps d'aller voir les Russes à Barentsburg. Dommage. Ça nous aurait fait chaud au cœur. Ils sont beaucoup plus sympathiques que les Norvégiens, tout au moins beaucoup plus chauds et roulent facile sous la table biberonnés à la vodka. Surtout maintenant que le rideau de fer s'est lézardé, ils sont friands d'Occident et de petits échanges arrondis de petits trafics qui les préparent pensent-ils au nouveau marché. Gros nounours bordés en nourrissons dans leurs chapkas. Ils vivent comme des êtres qui auraient été interrompus dans leur évolution, comme cristallisés fossiles un jour par je ne sais quel Hiroshima révolutionnaire en forme de débâcle hurricane qui les aurait figés à jamais dans le temps, congelés en état, cloués sur les pages de l'histoire comme papillon au mur.

Ils vivent plus ou moins en autarcie. Charbon communautaire, ateliers et serres collectives pour les légumes et quelques volailles en bocal, mais à la russe c'est-à-dire avec une gueule de chantier de démolition permanent et sinistré qui court vers le terrain vague dans des débris croissant de finitions jamais finies, interrompues. Même la ferraille s'ennuie chez eux et leurs baraquements suppriment la lassitude. Ils se sont installés définitivement dans du provisoire qui dure quand les salariés norvégiens ne rêvent que de revenir sur le continent gallette et prime empochées. Les Russes aussi sont là pour

faire de l'argent mais ils se sont installés dans le délabré et la ruine, ils ne sentent pas le nomade d'un an comme le viking contemporain. Très différents de mentalité, les Russes vivent pauvres avec un approvisionnement succinct et fruste mais beaucoup moins assistés par la métropole que les Norvégiens qui importent pratiquement tout et même plus que tout. Étrange. D'habitude le régime soviétique passe pour proliférer l'assistanat et tuer l'entreprise alors que le régime libéral capitaliste passe pour lever l'initiative. À Spitzberg c'est exactement l'inverse d'une certaine manière. Il est vrai que le régime libéral vu par les Nordiques est très assisté.

Le fjord est plus large, en fête, tout illuminé de lumière. Parfois on parle de gens illuminés, un peu dingues de jubilation interne et vide, comme atteints de combustion lente, ainsi est le paysage cette nuit ou plutôt ce matin, le mot nuit n'a pas de sens ici. Je vais dormir un bout. On ne peut pas régner 24 heures sur 24 sur le pont sans s'affaïsser un jour, sans...

Oh ! La mer est blanche, elle est toute d'arêtes. La glace pousserait la nuit en cachette de la lune au creux plein du soleil ? Pas de passage. Growlers et bourguignons partout. Elle en est toute urtiquée. La mer est fermée. La barrière est tombée. Qui aurait cru ? Est-on condamné à tourner indéfiniment en mer ? Curieux. À l'aller, il y a dix jours nous ne vîmes qu'un seul iceberg dans tout l'Isfjord, comme un orphelin. Capricieuse est l'humeur de la baie. Étrange. Il a suffi de quelques jours de suite de grand vent du nord pour bloquer toute l'entrée de l'Adventfjorden tout accumulé et amassé de glaces enchevêtrées en orgie. Tout le Nordfjorden et ses appendices Dicksonfjorden, Ekmanfjorden, Yoldiabukta ont déversé leurs growlers sur la rive sud de l'Isfjord où ils se cumulent et se chevauchent en chaos, amoncellent leurs blocs, entassent leurs amas et empilent leurs monceaux en séracs et tas ébréchés d'arêtes. On va rester bloqué au large ? En serrés entre deux piles de glaçons ? Yaouhh ! Mais l'avion s'envole demain au matin ! Condamné à errer en mer à vie courtisé de glace. La lumière se brise sur les growlers. Le temps est glacial de toutes ces glaces, il faudrait lui poser des moufles et l'emmitoufler de grosses chaussettes lanices pour l'amadouer.

Du temps passe. Oser. On s'insinue, trousse notre chemin entre les glaces au moteur, elles ne permettent pas la voile trop serrées. Ici un passage. Non c'est une impasse. Peut-être par là ? Oui ça passe et ici ! On avance en reculant tirant des bords à rebrousse chemin parfois. Le tout c'est de bouger, c'est bon pour le moral. On joue au billard avec la carène. Ainsi Fil-en-Six va sa route tel le Petit Poucet mais sans cailloux ou plutôt uniquement avec des cailloux fondants qui prospèrent d'abondance pour l'instant. Les glaces s'entassent, on y crée des chemaux. Fonte des neiges, fonte des glaces, mais là elle est interminable et se refaçonne ici à mesure qu'elle se défait ailleurs. C'est pas un voilier qu'il faudrait mais un brise-glace. Pourra-t-on passer ou faudra-t-il encore attendre trois jours au large qu'un passage s'ouvre ? On dirait. Ne pas perdre espoir, poursuivre même si l'on recule de trois pas pour avancer d'un. Patience et persévérance. On a déjà fait une belle percée. Ça semble s'éclaircir à l'horizon sur la gauche, appuyer sur bâbord. Insister. Ça va s'ou-

vrir, je le sens je le veux. La mer s'enferme toujours de glace, la soulager de l'étrave. Non, sûr, ici il y a un passage. Le prendre. On verra bien où il nous mènera. Les growlers égratignent les flancs du bateau comme crispés d'être troublés par un petit sillage qui clapote leurs glaces perlées de gouttelettes. Des heures sont passées. La mer est plus large, la baie s'ouvre, les glaçons s'effiloquent et devant, devant ! La mer d'eau, toute nue. Ouf ! Tout est clair, on a paré tous les glaçons, voie libre. Dans quelques minutes nous serons mouillés au port et tout chauds. Les glaces nous ont joué un dernier petit tour de cache-cache en guise de clin d'œil pour nous dire au revoir et ne pas être oubliées trop vite. C'est sensible les glaces, elles ont un cœur gros comme une fonte de mer, acide comme une fente.

À l'aplomb du quai l'ancre est jetée, croche à merveille. Laisser filer trente mètres, quarante mètres. C'est raisonnable. Ça tiendra bien deux jours. C'est la fin. Le dernier mouillage, le dernier port. Demain relâche, quelle misère ! La pièce ne se joue qu'une fois. Vite à terre, on est trop bercé d'émotion à crever pour rester à bord.

Un saut dans le canot et vite la passerelle de débarquement tout encombrée de touristes à paquebots qui nous félicitent pour notre périple avec ardeur, sourires profus, admirations envieuses et compliments complices et un peu trop cocoricos, un peu trop poussés et pressants pour être profonds. Ça finit par gêner même le Tartarin qui pousse en chacun de nous et qui aurait autant tendance à se goberger de flatteries et à se pomponner à l'encens que la girouette à prendre le vent. Il faut dire qu'on en rajoute un peu. Pas par mépris, juste moquerie à rigoler.

Au pied d'un ancien Express côtier tout noir de coque un mergule déambule tandis qu'à son cul un guillemot un peu fou en balancelle sur sa nacelle de plume boit consciencieusement l'eau de cale qui refoule à gros goulots de bouillon dans le marron des eaux de boue envasée.

Le plafond bas, Longyearbyen est égale à elle-même. Le port jouant au quai de chargement et le bourg à la ville. Si un gros détail a changé et inaugure un peu d'animation, le quai est envahi d'étals et de Russes et de touristes mêlés dans une ronde de dollars et de marks. Ils s'échangent avec les bras et les sourires, de toute façon la langue du dollar est internationale, on finit toujours par se comprendre. Ça gesticule dru. Les Russes profitent de l'arrivée d'un paquebot italien assailli de touristes français et allemands pour vendre leurs maigres merdes souvenirs qui n'ont strictement rien à voir avec Svalbard mais qu'importe au diable l'authentique ! L'important pour un toutou c'est d'acheter des souvenirs, c'est l'achat en grand nombre et haltes répétées qui importe, pas la marchandise. D'ailleurs ceux-ci d'une certaine manière sont plus authentiques que d'habitude, ils ne sont pas au moins bruts de Taiwan jusqu'au vulgaire. L'acte d'achat rythme le voyage de plaisirs réitérés, il rassure et assouvit le vice universel par excellence : l'emplette, l'existence par l'acquêt et la possession. Il est le bonheur premier, béat, immédiat et nécessaire du toutou moyen qui sinon risque de se trouver en manque comme un drogué, mais un drogué

d'achats. Le souvenir est leur eucharistie. C'est un ancien promeneur de toutous qui vous le dit.

Chapkas, poupées russes, foulards, peaux de renne, peintures fleuries, œufs décorés, saumons en morues, chandails troussés de grosses laines chinées, bonnets, toques à la David Crockett, petits objets maladroitement bricolés et des tas de petites bêtises plus ou moins ruinées et maladroites débordent les étals de guingois. Les stands accumulent les merdes et les images dans une fièvre de vente qui électrise de rire les moujiks habillés délabrés haillonnés comme c'est pas permis en terre riche et chrétienne.

On est entre la foire, la kermesse et le marché aux puces, uniformes militaires, insignes et décorations rivalisent avec petits paniers de rotin et images pieuses avec diaporama de Lénine embrassé de Marx, je ne sais si vous l'avez remarqué mais rien n'est plus kitsch aujourd'hui que les reliques du communisme, les Russes se frottent les mains de concupiscences cupides, ils vendraient même la peau de l'ours s'ils en avaient le droit. Ils viennent se risquer et se frotter à l'économie de marché, comme un avant-goût de l'avenir et du bonheur qu'ils viennent flâner au nez des touristes. Ça les inquiète et les trouble un peu, ça les titille d'émoi, aussi rigolent-ils pour se donner le change, fascinés par cette abondance de gens et de complaisance et la facilité du commerce, ils s'enrichissent du sourire des chalands et de leur fric, c'est la nouvelle ruée vers le dollar.

Vite on se libère des touristes tentaculaires et des Russes parasites, on abandonne la brocante et les marchands du temple pour monter en ville se rajeunir de gens, de personnes authentiques qui ne se croient pas obligées de trimbaler leur corps en vacance dans de grands éclats de joie artificieuse et forcée. Des vrais gens. Les croiser, les regarder, les reluquer, les frôler, les rencontrer, les mirer, les côtoyer, presque les toucher par brassées, à s'en rassasier, en orgie et indigestion. C'est bon. Toucher des yeux de vraies personnes pas des touristes.

La ville se prend pour un grand sapin de Noël mais en plein jour. La glace y ruisselle mais ici elle est de miroiterie, tout en reflets de guirlandes coquettes et tout achalandée de femmes délicieuses de fards. On se prend par la main et se prend à rêver dans les magasins aux souvenirs à ramener à la famille. Faire quelques pas dans la rue principale pour se dégourdir le cœur et s'acclimater à nouveau au civilisé.

Souffler haut, fort, grand, puissant pour se refaire, ébloui de tant de gens à la fois et pourtant il n'y en a pas vingt ensemble dans toute la rue. Tout est relatif, surtout le nombre en sa quantité. Et puis ici ils sont qualité, ils sont si beaux. Cela fait peur.

Revenir à bord pour retrouver le calme, le serein plénier pérenne, reconnaître la paix, le petit nombre, le connu. On est aveuglé, l'âme vacille de tant de gens, de choses lancées dans les yeux en même temps d'un seul coup comme une gifle électriée, l'entendement évanoui. La vie en foule cela s'apprivoise, tout au moins ça s'apprend, pour l'instant elle nous est indigeste.

Dans les rues au coin des places en point d'orgue aux creux des maisons de grands totems en pins du Nord

narrent les souffrances des hommes à travers le temps et leurs corps torturés d'hiver, couturés de béances, les crevasses du bois nu explosées de lézardes gelées, révilées de failles industrielles. La ville est cousue de statues crucifiées de cicatrices, écorchées de labeur. On passe la main négligemment sur le vernis granuleux du bois pour s'habituer à nouveau à l'art des hommes. Et puis toucher le corps même dépiauté d'une statue d'homme, c'est déjà toucher l'homme. Bien c'est pas tout de rêvasser. Au boulot ! Pied en mer ! On regagne à grands pas le bateau et sa chaleur de mer pour astiquer.

Grande lessive complète, totale. Laisser un bateau nickel pour les prochains veinards qui viendront dès demain patauger dans la grande mare à glaçons. Enfin autant que faire se peut, il est tout encroûté de fuel dans ses fonds vaseux et gluants de suie au plafond, ça partira pas facile. On le récurer à se peler les mains. Mais on laisse partout des traces. Plus on lave plus il est cracra. On n'en arrivera jamais à bout. Et pourtant, à force de récurer et de récurer et encore recommencer, le bateau finit par prendre tournure. Il n'est pas propre mais il est moins sale, c'est déjà ça. On figrole, on poulèche presque pour le plaisir. C'est le tour des petits travaux maintenant. Mise en état des appareils, répartition des petits ouvrages et réparation des petits dégâts, notamment de la fixation du hâle-bas de bôme. Pour cela on reluque la ville où trouver un soudeur inox ? Difficile.

François part en exploration et revient au bout d'une heure avec la solution. Nous voici gambadant sur la grand route la bôme à l'épaule, accueilli au garage par un glaçon dragon, une secrétaire plus rassise qu'un pain de quinze jours que l'on dérange visiblement au saut du lit à midi, en pleine conversation intime avec sa copine au bout du fil qui nous renvoie de colère à l'atelier où par contraste on est accueilli à sourire large et grand intérêt pour ces intrépides navigateurs farfelus et aux trois quarts inconscients qui affrontent l'océan avec de si fragiles espars harnachés sur des bricoles de soudure, autant naviguer sur une boîte d'allumettes ! Sûr qu'ils ont un grain dans la tête et pas seulement dans l'humeur du ciel pour voguer sur de telles périssaires, touchés par la folie de la passion. Ils nous prennent pour de grands allumés, lovés dans des rêves d'enfants. La bôme passe de mains en mains. Ils la reniflent, la pèsent, la jugent, la jaugent, recommencent, discutent, soupèsent, s'interrogent, la lèvent encore, la trouvent ridiculement fragile, frottent le métal, l'incisent, recommencent, discutent encore mais finissent par la réparer en deux secondes. On les amuse beaucoup et rompt la monotonie du travail habituel. Réparer notre espar est un petit sourire dans leur vie.

Quelques dernières courses encore à faire. Où diriger ses pas pour trouver l'objet de l'emplette ? Facile. Tout, partout, autour, tout alentour et à l'alentour de l'alentour du pourtour, partout où se fixe l'œil tout autour, tout, absolument tout, appartient à la SNSKÉlectricité, magasins, habitat, routes, écoles, restaurant, tourisme, tout. Pour faire du fuel, de l'eau, l'avitaillement, se transporter, tout est leur domaine. On est censé être en régime libéral avancé, modèle capitaliste de concurrence féroce déguisée en guerre commerciale comme on nous en rabâche les

ouïes à longueur de discours électoral et non de monopole et de combinat, ici nenni, à se croire en URSS. Étrange et froidure dans le dos. Les pôles sont inversés dans le Grand Nord. La Store Norske Spitsbergen Kulkompani possède tout ici, la ville, son administration, les terrains, les maisons, les boutiques, les usines, les embauches, les loisirs et les rêves, les corps, les reins et les cœurs. À croire qu'elle possède aussi les paysages et vos pensées, ce qui n'est pas tout à fait faux.

Longyearbyen est la ville de la SNSK, qui est l'ancienne compagnie minière du pays. Enfin l'ancienne pas tout à fait puisqu'elle garde encore deux mines en exploitation sur les sept qu'elle ouvrit lors de son heure de gloire. Aujourd'hui cette société se baptiserait SSD, Svalbard Samfunnsdrift, elle se serait scindée en trois sociétés distinctes dites indépendantes pour faire semblant de faire jouer la concurrence sans faire rougir les idéaux démocratiques mais en apparence rien n'a changé, d'autant plus que chacune des sociétés intervient dans des domaines tout à fait différents et reste fille très soumise de la maison mère. La concurrence semble un leurre et la mainmise omniprésente, même Madame le Gouverneur semble vassale de la Compagnie, le monopole n'est pas près d'éclater. Aurait-ils été contaminés par les Russes ?

Le temps est gris. C'est la fin du périple, un peu de tristesse barbouille les yeux On écrit la dernière ligne. Il faut savoir mettre un point final après une croisière de 2.560 kilomètres à peu près. On boucle les sacs et refoule les larmes. On débarque les affaires dans le canot sans trop les mouiller avec ces canots en caoutchouc qui prennent toujours l'eau comme passoire dès le plus petit friselis de clapot. Le bateau orphelin, mouillé tout seul. Ouh ! Voilà-t-il pas qu'il profite de notre départ pour chasser et cavalier seul. Ne pas penser au pire ou on va le faire venir. Ça se passera bien. Il n'y a pas de raison. Il n'a que deux heures à passer tout seul. Il va pas nous faire un caprice et se barrer de dépit. Qui sait ? C'est qu'il nous aime le bougre. On sait jamais, il pourrait nous faire une petite varice à l'âme et partir croiser ailleurs, nous on croisera l'autre équipage à l'aéroport.

Dernière larme. On est paré, tout bousculé, cumulé et entassé de sacs de voyage. C'est parti ! Voilà le bus pour l'aéroport. Point final. On part la mort dans l'âme, chaviré, le cœur à petite mort, le bonheur en écharpe amarré au bollard, on le quitte. Moi je laisse ma voix en souvenir. On ne peut pas quitter Svalbard sans laisser un petit cadeau en guise d'hommage et de reconnaissance. On a tellement été brûlé de beauté dans ses eaux de gel. Moi c'est ma voix que j'ai offerte et les mots qui lui sont attachés. Depuis mon cœur stagne. Il est là-bas en deuil de ma vie. Amarré à un growler, je fonds à petit décès.

Il n'y a pas deux heures qu'ils sont partis. Ils ont juste eu le temps d'engouffrer la passe et de se glisser dans la sortie de l'Adventfjorden, juste contourné l'aéroport. La mer forçit. Ils n'ont pas l'habitude de Fil-en-Six. Le patron n'aime pas prendre la responsabilité d'un bateau qu'il ne connaît pas. Mais comment faire autrement dans leur association ? tous les équipages tournent et l'on doit se résoudre à la

ronde des chefs de bord si l'on veut faire naviguer tout le monde. Inévitable. Dommage. Ce serait plus marin si les équipages se chevauchaient, ainsi il n'y aurait jamais un équipage entièrement novice sur le bateau en même temps. Ce serait la sécurité.

La mer forcit encore. Histoire de les tester un peu et de s'amuser. Elle affûte ses lames par ironie bienveillante, pour se soulager et dégourdir ses eaux comme un dormeur s'étire après sa nuit. C'est dur d'être vierge d'un bateau. Cela fait bien un an qu'ils n'ont pas navigué et deux jours qu'ils stagnent à Longyearbyen. Ils n'ont eu le temps que de faire les courses et d'attendre la fin du dimanche et la matinée du lundi pour combler leurs achats. Maintenant c'est l'heure du grand large, mais ils n'ont pas encore le bateau en main. Le vent forcit toujours. Prendre un ris dans la grand-voile et quelques tours sur le yankee et la trinquette. La mer se fait espiègle et farceuse, le froid monte et les embruns pèlent les gens. La Baie de Glace est rageuse. Ils prennent le second ris mais ils devraient déjà être au troisième, avec tout ce vent, tout ce vent qui n'arrête pas de monter et de monter sans fin. C'est à sec de toile en fuite, oui, qu'ils devraient être. Le chef de bord s'inquiète. Il n'aurait pas dû partir si vite avec des gens si peu amarines. Ils auraient dû s'entraîner avant. Rien, juste des ronds dans l'eau, histoire de faire le bateau à sa main et de voir venir. Il regrette. Il est trop tard. Il aurait dû jouer la prudence.

Le vent mugit. Une rafale cumule le grain. Le bateau couché dans l'eau pour ne pas dire vautré, le pavois gicle sous l'eau et même plus, il gête jusqu'à l'hiloire. Ça sent le drame. Le vent redouble, il monte colère. Ils sont à la sortie de la baie sur Daudmannsodden, enfin pas sur mais en bout. Quoi que ? Quoi que ? Ils ne sont pas loin de l'épouser. Ça ne saurait tarder. La Pointe de l'Homme Mort les attire. Fatal présage. Le vent les hale dessus. Les cœurs battent. Ça hurle mauvais. Il y aura mort d'homme. Ils ne savent mais le pressentent. Le chef de bord se ronge le foie, il aurait dû prendre ce ris il y a une demi-heure, il a trop tardé. Quelle connerie ! Et ce ris qui n'en finit pas de finir. C'est long, c'est long. Quand auront-ils fini de le prendre ? Qu'est-ce qui ne va pas encore ? Ils s'empêtrent. Si ça continue, ils vont finir par se foutre à la côte. Misère ! Et ce bateau aussi il est préhistorique, j'ai jamais vu une prise de ris aussi compliquée avec des winchs qui ne vont même pas au bout de leur course, des goupilles qui se coincent à chaque instant, réas et fixations mal positionnés, des bosses absentes ou inutilisables et des bouts qui se multiplient à plaisir. Le vent est trop fort, je vais faire affaler l'artimon dès que le ris sera pris. Oui. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard. On va tout casser. Rentrer le yankee, garder juste un petit torchon de trinquette. La mer gonfle maintenant, rageuse, elle crachouille, faudrait pas qu'elle déferle. On bouffe du sud-ouest plein la gueule, en outrance. Il nous dépale sur la côte. On n'arrivera jamais à sortir du fjord, se dégager et courir la haute mer, libéré. On va à la catastrophe sûr. La castagne est proche. Si seulement ils terminaient de prendre ce ris, on serait manœuvrant. Faudrait virer. On peut pas, faudrait virer quand même. Y aller.

Faire gaffe la pointe nord de l'Isfjord court sur deux

milles en mer, ne pas venir s'y empaler. Oh la bande ! Ils n'arrivent plus à le contrôler à la barre. Il va finir par gêter à foutre le cockpit dans l'eau et les barres de flèche à labourer la flotte. Il... Aulofée à mort. Non l'artimon fa-seye. Ils n'ont pas assez choqué l'écoute de grand-voile. Crier pour le faire faire. Encore. Le vent emporte ma voix. Y aller. Trop tard. Ça y est. Il s'est couché. On a embarqué par le cockpit. Yaouh ! La bascule ! Eh bé mon vieux ! J'ai pas perdu d'équipier au moins ? Un, deux, trois et... Et... Et quatre. Ouf ! Ça va. Alors ce ris ? Et la côte qui arrive. On va se foutre au plein. Sûr. On va se foutre au plein. L'eau court sur la mer. Y a plus de pied dans l'eau. On va se coucher échoué et pourrir sur pied. Faudra pas trente secondes pour que la quille croche. On voit le fond. Ohiayllhe ! Je le touche avec les yeux. Vite, envoyer le moulin pour se dépaler. Vite, vite. Les gaz. La manette. Impossible à débrayer. Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un bateau pareil ? Non, ne force pas, ça sert à rien, au contraire. En douceur. Tout doux, tout calme. Mais elle va se faire branler longtemps cette manette avant d'avoir la gentillesse de nous accorder l'honneur de nous faire la grâce de bien vouloir bouger. Non, c'est pas la peine d'insister, si je peux pas mettre les gaz à fond, débrayer, il ne partira pas. Appuyer à fond sur le moyeu, perpendiculaire au levier et... Non. Le tapoter ? Non plus. Recommencer. Attends. L'enfoncer. Le titiller en douceur. En douceur surtout c'est ça l'important. En douceur. Que dalle oui ! Le chahuter. Rien n'y fait. J'abandonne. Ou ? Le tourner légèrement d'un côté de l'autre, encore. Ouf, ça y est. Il a bien voulu débrayer.

Vite le contact. Le décompresseur à la cuisine. C'est une invention ça encore ! J'ai jamais vu un diesel partir ainsi. Faut avoir trois mains pour le démarrer ! Contact. Démarreur. Démarreur. Repousser le compresseur ? Rien ne vient. J'ai bien mis la masse ? Les batteries ? Oui. Reprendre tout et recommencer. Un peu de temps voilà. On recommence la manœuvre. Toujours rien. Le moulin refuse de partir, il ne manquait plus que ça ! Le compresseur peut-être qui n'arrive pas à se refermer ? Insister. Le repousser à fond. Pareil. Ça n'a rien changé. Veut pas partir, veut pas partir ! T'énerve pas. Recommence. Lentem...

Mais qu'est-ce que c'est ? Tout mouillé. Une lame qui vient de nous asperger. Sur le pont. Oh mais c'est que ! C'est que ! Faut absolument sortir de là. Ça déferle, ça déferle dru. On est à la côte. On va se faire rosser par les rouleaux. Ohyaille ! Bâbord amure, ça va pas, ça nous fout à la côte. Faut se désencaper. On a une petite chance de s'en sortir en virant tribord, tribord amure, vite ! Mais en urgence, vite, tout, tout de suite !

— Virez les gars ! Virez ! Ça fait rien. Virez ! Virez quand même. Sur l'autre bord ça nous éjaculerait dehors, vers le large peut-être même, suffirait de passer cette pointe.

Oui, mais comment ? De toute façon on n'a pas viré, on est toujours bâbord amure. On peut pas... C'est pire de seconde en seconde et on n'a pas pu virer, on n'est pas manœuvrant. Ayihhihiehie ! On est dans les rouleaux de grève. On va s'échouer. Sûr ! Inévitable ! Trop tard !

— Vite les gars, vite ! Virez en urgence. Merde ! Ce bruit ? On a talonné. Trop tard ! Vite, vite, les gars, on vire, on vire, pas le temps de réfléchir ou d'attendre, virez bor-

del de Dieu ! Virez ou on est au plein ! Le vent nous fout à la côte à mort, vous voyez pas ? On va se faire drosser. Oh ça y est, trop tard !

La lame nous enlève, nous porte, nous porte et nous pose échoué. Merde de merde de merde ! Comment s'en dégager ? Et le courant en plus qui nous porte à terre. Aye aye aye ! Y a plus rien à faire ! Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Le bateau dans la mer en bord de grève posé sur le flanc. À racler et racler le fond à chaque vague qui le porte un peu plus haut sur la grève. Bruit assourdissant des cailloux qui roulent sous les rouleaux éclatés de rouleaux à vous éclater les tympans rongés de sel. Et le bateau tape et tape sur le fond. Il va casser, sûr, il va casser. Il pourra pas tenir il tosse trop sur les cailloux, ils vont le déchiqueter. Et le vent qui monte encore, en bourrasques de toupies et la mer mugit de rouleaux encore et encore à rouler Fil-en-Six et le porter toujours plus haut sur la côte, au glacis de caillasses, au nœud du courant. Elle le lève par la hanche et le crache sur la grève dans un nid de pierres rondes qui le dévorent et le douchent de coups. Pourvu que le safran ne porte pas ! Pourvu. Ou on est foutu. Si jamais il porte, il va se briser et là c'est la perte de la perte. Suffit qu'un caillou coince la charnière, qu'il se mette à contre en porte-à-faux et l'on est foutu, bouillu, perdu.

Quelle connerie ! Bâbord amure, on s'en serait peut-être sorti. Les lames nous auraient dépalés. Peut-être ? Enfin peut-être ? Rien n'est moins sûr. Faut bien se donner du courage. De toute façon c'est trop tard, on va pas revenir dessus sans fin, on va pas ressasser. Quelle connerie ! Si seulement j'avais pris ce ris un peu avant ! On attend toujours trop, toujours trop tard ! Surtout avec des gens non amarines ! Qui connaissent pas le bateau en plus ! Ahlala ! Quelle connerie ! J'aurais pas dû.

Rouleaux sur rouleaux sur rouleaux. La mer charrie sa colère en folie, elle déferle à mort. Fil-en-Six massacré de vent en tourmente soulevé, chahuté à chaque lame, porté un peu plus loin sur la rive aux gros cailloux qui martèlent sa coque à l'exploser. Le temps hurle l'eau, le froid, la mer et le sel. Il se meurt.

La mer est cruelle. Elle fait ressac. Pulvérisée de vent, elle grumelle de rides égrètelées de vent qui aveuglent et asphyxient les bronches. Peut plus respirer. On est dans la marmite du diable en gros bouillons échevelés tout tourbillonnés d'aspergé. La mer en tourmente, en friselis acérés de courants revêches au vent qui lèvent la mer en petites lames jetées de triangles courts et courbes comme virgules, exacerbées de colère qui vous douchent à mort en permanence sans répit, infernales. Et le vent qui n'en finit pas de s'engouffrer dans ces lames perverses toutes troussées du courant de flot et vous inonde. Chaque rouleau gicle par-dessus le franc-bord et nous asperge à crever, le cockpit pulvérisé de mer. Ça rentre même par seaux à chaque coup de bélier par la descente.

— Vite, vite fermez la descente ! Fermez la descente ! Essayez au moins. On embarque.

J'ai déjà froid. On est trempé. Et Monique qui tremble comme feuille en détresse. Envoyer le SOS ? Pas encore, attendre un peu. Si par miracle on était en bas du jusant, on aurait peut-être une chance de s'en sortir ? Tu parles ! Avec la mer qui n'arrête pas de nous monter sur la grève

en ascenseur ! Si ça continue, elle va finir par nous hisser tout au sommet de la montagne à ce rythme. Quel bruit d'enfer ! Le bateau va casser, sûr ! Personne n'est blessé au moins ? Hein ? Non, ça pas l'air. Et Bertrand ? Où est Bertrand ? Et Nicole ? Ah le voilà !

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? Dedans le chauffage commence à prendre feu ? Hein ? Le pétrole s'est répandu ? Vite, vite éteins-le ! Il manquait plus que ça ! Éteins-le, éteins-le, avec n'importe quoi mais éteins-le, je t'en supplie en toute urgence et toute priorité.

Il manquait plus que ça ! On est en détresse. C'est plus un bateau c'est un sous-marin, jouant l'épave. On est à terre définitivement, sûr ! On n'arrivera jamais à s'en décrocher. Ne perds pas courage, on ne sait jamais ! Ne sois pas idiot !

Aye ! Il vire sur sa quille ce con de barlu ! Il montre son cul à la lame l'imbécile, le dernier rouleau nous a versés dans le mauvais sens. Il nous a soulevé la voûte trois-quart arrière et nous a rejetés cul à lame. On va embarquer trois fois plus par l'arrière. On tiendra pas trois minutes à la vitesse où l'on remplit ? Qu'est-ce qu'on embarque ? Si seulement... Mais c'est un bateau en acier, ça coule plus dru qu'un fer à repasser.

Chaque vague capelle Fil-en-Six, qui n'en peut mais, l'assaille de cailloux qui le roulent et le monte un peu plus haut, toujours plus haut en sommet de grève. Fortune de mer sur la pointe de Daudmannsodden à la mâchoire supérieure de l'Isfjord à l'endroit où la baie porte canine. Fil-en-Six s'y incruste. Le bateau meurt de vagues comme le présage l'avait écrit tout irrité de pressentiment, l'humeur lourde d'orage. Couché sur le flanc, il tosse sans répit sur sa couche de cailloux qui le ragasse sans fin et lime sa coque. Chaque rouleau qui éclate sur la carène, le trempe, l'eau salée pulvérisée entre à l'intérieur et imbibe toute chose. Et le bateau n'en finit pas de tosse et de tosse et de racler le fond à s'éclater. Il va périr. Bruit assourdissant du ragage. Couché sur tribord à même le bouchain à vif qui ragougnasse d'arêtes. Il va s'ouvrir. Ainsi périt Fil-en-Six. Jamais plus il ne dira la mer. Jamais plus. Jamais plus il ne l'allongera de son étrave à la parcourir de frissons pour connaître le plaisir.

Attention ! Monique se casse la gueule. Elle s'est fait mal ? Non pas trop. Puisqu'elle crie à tue-tête qu'elle s'est blessée à mort c'est dire que ça va. Bertrand glisse à son tour. On peut plus tenir. La houle est si forte que l'on ne tient plus sur le pont et même dans la cabine sans s'accrocher arc-bouté à mort. C'est simple, on se croirait sur les montagnes russes éjecté de son corps à chaque secousse et les lames n'en finissent pas de nous projeter comme des balles à nous fracasser contre le vaigrage. On n'est plus que de la viande à pilon. On se gèle, trempés, littéralement imbibés de mer, à claquer des dents. L'onglée qui monte. Intenable. Et derrière les engelures. Oh yaill-heyaille !

On tiendra pas cinq minutes de plus. On est en congère. Faut lancer un SOS et évacuer le navire. Je voudrais pas perdre un homme et avec toutes ces secousses ça ne saurait tarder. C'est le froid surtout, le froid. Combien de temps peut-on tenir ainsi gelé, trempé, transi ? Ouh ! Déjà ça hurle dans mes mains. Descendre. Descendre. Ouvrir

le capot. Et merde. Une lame en profite pour embarquer et tout saucer sans être invitée. Il s'ouvre oui ou crotte ce satané capot de... dérouté. Ah voilà ! Allum... Ah ! Je me casse la gueule. Ouillhe ! Y a pas idée aussi de faire des coins aux angles des tables à cartes. Ouh mais quel coup de butoir ! Il va casser sûr, il va casser le bateau. Les faire rentrer au maximum. Tous oui ou presque. Non tous. C'est pas la peine qu'ils se les gèlent pour le plaisir. Ça serait idiot qu'ils se meurent gelés avant qu'on les sauve. Oh si jamais j'en perds un ! Si un seul meurt de froid, j'en serai malade à vie. Pauvre nougat, c'est pas un mort que tu auras, mais tous. On va tous y rester avec la mer qui nous congèle sur place. Je suis déjà mort de doigts. Vite. Allumer la VHF. Allumer. Le 16. C'est parti Comment dire ? Euh ? Allez ! C'est pas le moment de faire des manières. Oui Mayday. Mayday. Mayday. Fil-en-Six, Fil-en-Six lance un SOS à tout navire.

Bon, allez bougre d'imbécile ! Au lieu de t'entraîner dans ta tête, tu ferais mieux d'y aller. C'est pas le temps de perdre du temps. Que tu n'en as plus beaucoup du temps. Vas-y pas de panique ! Ouh mais la position ! La position. Exact. Euh ! Où est la carte ? Merde où est la carte ? De toute façon...

Le point ! Vite ! Latitude ? Latitude ? Enfin le point à peu près. Pas la peine. Juste le lieu, le nommer, situer c'est tout. C'est ? C'est là. Oui. Canal 16. Le 16 est branché. Oui. Allez. Top. Go. Ouhiaille ! C'est la première fois que... Dépêche-toi ! Tu cogiteras après :

— Mayday. Mayday. Mayday de Fil-en-Six, de Fil-en-Six Nous sommes à Daudmannsodden à la pointe nord de la sortie de L'Isfjord en perdition. À la pointe nord de L'Isfjorden, à l'est de Daudmannsodden. À vous. Nous sommes échoués à la côte ou presque. Position. Est de Daudmannsodden. Mayday. Mayday..

Ça crachouille. Ça répond. Ça... Ouf !

— Ici l'aéroport. Avons entendu votre message de détresse. Le signalons à l'hélicoptère sur zone qui va rentrer en communication avec vous. Avez-vous des blessés à bord ?

— Non.

— OK !

— Ici l'hélicoptère de sécurité. Ai enregistré votre demande de secours. Donnez votre position exacte. Donnez votre position exacte.

— 78° 12' 35" nord. 13° 02' 79" est.

Merci GPS.

— Je serai sur zone dans 10 minutes. 10 minutes sur zone, m'entendez-vous ?

— Oui. Je vous entends. Je vous entends.

— Ok ! Restez sur antenne !

Sur zone. L'hélicoptère de sécurité est sur zone. On ne devrait pas trop attendre. À quelque chose malheur est bon. Ouf ! il va nous sauver. Il était temps. On ne tiendra pas une demi-heure encore. Non. Quelle misère ! Ohlala ! Je n'aurais jamais dû prendre ce commandement Mais qu'est-ce qui m'a pris de prendre ce commandement ? Je n'aurais jamais dû, je le pressentais en plus. Ayaayae aye ! Enfin pourvu que tout cela se termine sans accident d'hommes. C'est tout ce que je demande. C'est le plus dangereux le sauvetage. C'est connu. Là où arrivent les ca-

tastrophes. Faire très prudent. Va pas tarder maintenant j'espère. C'est qu'une question de minutes.

La mer est écume. Le vent en rafales n'en finit pas de culbuter Fil-en-Six et de l'asperger d'eau pulvérisée arasée de sel. Ils gèlent littéralement sur place. Ils ont, autant que faire se peut, ferlé la grand voile et roulé le reste de bout de yankee. La bôme pend lamentablement sous le vent. Les drisses désaccordées chahutent au mât. Le bateau, lancé de cailloux, éjaculé de sa coque, oscille sur sa quille comme cheval à bascule et n'en finit pas de se répandre sur le flanc. Il se crache à chaque lame de récurer le fond de mer, lever caillasse et éructer de sable vaseux. Tout est boue, sel, eau et gel. Les corps pleurent de froid. Et la houle qui n'en finit pas rouleaux après rouleaux d'enfoncer Fil-en-Six en terre, de plus en plus en terre. Combien de temps va-t-il pouvoir ainsi toser ? Combien de temps ? Oh celle-là ! Elle déferle sur plus de deux mètres et nous asperge de bas en haut, devant derrière devant, partout, inondés. Détrempés, on n'en finit pas de dégouliner dans le froid glacé. Elle s'est insinuée partout, elle coule, lentement, chemine, encore, encore dans mon dos, inonde le cou et descend, descend jusqu'aux lombaires. Ayaihe ! Frissons. Pourvu qu'il ne tarde pas ou l'on se retrouve tous à l'hôpital des grands gelés. Tous. La famille congelée glaçons morte de douches polaires répétées et juxtaposées à fréquences trop précipitées. Et ce vent ! Le vent n'en finit pas de monter et pulvérise la mer de vagues. L'air est si saturé d'eau qu'on ne peut plus pratiquement respirer. Suffit que le vent monte encore de cinq nœuds et l'on périrait noyés, les poumons gorgés de ces petites gouttelettes d'eau qui sursaturent l'air en orgie. C'est bête quand même de mourir noyé à cinquante mètres de la terre ferme. Y aller à la nage. Folie ! Avec ce froid, c'est la mort assurée dans les cinq minutes. On mourrait congelés, viande à ours. Le canot ? Mieux vaut attendre l'hélico.

Ouh ! Que j'en ai marre de me tenir à cheval sur la coque. À califourchon sous le grand galop des vagues qui précipitent le bateau chaque fois roulés de chute. On se croirait à dada sur le flanc du bateau tout chahuté de mer par à-coups fous. Une lame va finir par me balancer à l'eau. Oh ! La bascule ! Je tiens plus. Rentrer à l'intérieur avant de me faire enlever. Mais je surveille l'hélico. Ah le voilà ! Je ne le vois pas mais je l'entends. Ah si le voilà, plein sud ! Ouf ! Oh ! Ce bruit assourdissant ! À vous crever le tympan tout crissé d'épingles. Combien de temps va-t-il encore tenir sans se fracasser ? Comment ça résiste un bateau ? Il aurait été en plastique, y a longtemps qu'il aurait été déchiré, fétu de paille.

Heureusement qu'il n'y avait pas de glaces. On serait mort. À se faire drosser sur les glaces, charriés de growlers en béliers qui de frappes en frappes, auraient cabossé le bateau. Cabossé que dis-je ? Pulvérisé, écrabouillé, oui ! Anéanti ! Ohlala ! Si on s'était échoué au milieu des icebergs ou des bourguignons, acculé à la rive, entassé, écrasé sous les glaces qui seraient venues s'amasser sur le bateau. On aurait été broyé sous leur poids. Il aurait même été déchiqueté avant sous les arêtes des glaces, en charpie oui, aplati crêpe, tronçonné par leurs angles acérés, en lambeaux comme lanières de graisse et de chair découpées du ventre de la baleine, dépecés à même la

grève. Recevoir des lames et des déferlantes, c'est dur, mais le bateau amortit, ça va encore. Il peut se défendre. Mais recevoir des vagues de glaces, des growlers de plusieurs tonnes, de plusieurs dizaines de tonnes même sur la coque, elle pète, elle éclate tout en cabosses. Et nous on aurait fait sandwich. C'est sûr, il peut pas tenir ! Ça doit être encore plus terrible des déferlantes de glace. À mourir congelé de peur oui ! Tout écorché vif de glaçons qui vous accumulent de fractures ouihiaillhe ! Ça fait comme une mer de roches jetées de mer, déferlante de graves aiguillées en lances et hallebardes. Mieux vaut ne pas y penser. Y en aurait eu des blessés et des morts écrasés, déchiquetés. Peut-être même pas un seul rescapé, ouihiaillhyailhe !

Ah, l'hélicoptère ! Enfin. Tout le monde a sa brassière au moins ? S'en assurer. Oui, oui. Bien. Sauf moi Ah crotte ! J'y vais.

Bruit assourdissant des pales. Mer aplatie en cyclone tout autour du bateau. On ne s'entend plus. L'hélicoptère à l'aplomb du bateau. Bômes choquées à traîner dans l'eau pour gêner le moins possible la manœuvre. Le câble descend avec son poids et toutes ses sangles d'arrimage.

Quand je pense que l'on va se retrouver pendu à ce petit fil un à un. Mais il ne pourra pas tous nous porter d'un seul coup ? Il lui faudra deux vacances au moins ! Qui dans la première ? Ohé ! Celui qui reçoit la câble devant lui. On va pas se chamailler, ni se perdre en politesse en se passant le bout ad vitam aeternam.— Si, si, vas-y ! Et après Monique. Non ne nous fais pas perdre de temps, je t'en prie. C'est pas le moment.

J'aurais pas dû. Est-ce que je fais bien d'évacuer ? En mouillant une ancre et attendant le haut de la marée. Idiot ! T'es complètement à la côte, tu peux pas t'en sortir tout seul. Et puis attendre la marée à cheval sur le flanc de ton bateau. On serait tous morts congelés de mer. Il embarque trop. Il n'y aurait plus eu qu'à dresser neuf petites croix sur tombe sur la rive avec un petit cairn de pierre *in memoriam*. Non c'est la seule solution. Ç'aurait été complètement imprudent irresponsable. Si que y en avait un qui était mort, ouhlalla ! Ne pas y penser. J'en suis malade rien qu'à l'idée. Il va hélitreuiller tout le monde. Et l'on va être sauvé. C'est ça l'important Qui d'abord ? Le plus près du câble. Et puis ?

De toute façon jouons au capitaine jusqu'au bout, faisons-nous hélitreuiller le dernier. Ça fait grotesque et pourtant d'abord les femmes, les enfants, non idiot les enfants y en a pas, y en a pas vraiment, la plus jeune a 25 ans. On peut pas dire que ce soit une enfant. Germaine ne voudra jamais partir la première. L'exigerai. C'est ma femme mais c'est une femme, donc avant les hommes un point c'est tout y a pas à discuter. Un point c'est. tout C'est ridicule mais comment faire autrement ?

Oh mais ! J'ai oublié. Y aller. Tant qu'à faire. On sait jamais. Tout éteindre. Couper le jus. Éteindre la VHF. Le GPS. Tous les instruments de navigation et couper les batteries. Fermer les vannes on sait jamais. Chiottes, moteur et cuisine. Et les manches à air voir si elles ne prennent pas trop la mer. Les retourner et bien fermer la cheminée du chauffage arrière. Aller retourner les manches à air avant, elles sont dans le mauvais sens. C'est idiot, mais c'est comme

quand on part en vacances et qu'on ferme bien la maison, le gaz, l'eau et tout avant de partir. Par prudence. Ouuh mais je vais finir par me foutre à l'eau à force de jouer au singe à vouloir retourner les manches à air !

J'ai bien fait d'évacuer le bateau. J'ai pas eu peur, paniqué ? Non. J'ai bien fait. On n'aurait pas pu tenir giclé d'eau en permanence. La mer était trop dure, on aurait versé, de toute façon on aurait gelé très vite, j'ai bien fait. Si. Oui C'était même la seule chose à faire. Hum !

C'est la première fois que je me fais hélitreuiller. Ça fait une drôle d'impression. C'est un peu comme retomber en enfance. Redevenir irresponsable, jeté en d'autres mains, comme à la foire dans les grands manèges en folie d'ascension. J'ai jamais fait de saut à l'élastique, je sais pas si j'aimerais, mais là c'est un saut à l'élastique où l'on monte au lieu de tomber, c'est pas pareil, y a pas la peur, juste l'appréhension.

— Déjà quatre de sauvés ! C'est toujours ça. Pourvu qu'il... Où vas-tu ? Hein ?

— Chercher mon portefeuille.

— Pas question. Trop tard.

— Je vais juste...

— Pas question. C'est trop dangereux.

— Mais...

— Non, j'ai dit non. C'est un ordre. C'est plus le moment de faire des bêtises. On a déjà fait assez de conneries comme ça.

— Mais j'aimerais...

— Tais-toi. De toute façon c'est ton tour. Allez. C'est ton tour. À toi de jouer.

Je suis le dernier, c'est la dernière rotation. Qu'ils sont drôles tous les cinq sur la rive emmitoufflés de couvertures et couvés d'alu hi ! Déjà cinq de complètement sauvés, c'est déjà ça. J'ai rien oublié j'espère. De toute façon maintenant, ça n'a plus grande importance. De ma vie j'ai jamais été trempé comme ça. Je suis pas trempé mais imbibé de l'intérieur jusqu'au plus profond des tripes, des bronches, imprégné d'eau. J'aurais pas tenu une minute de plus. J'ai bien fait. Tu dis ça pour te persuader... Non j'ai bien fait, si *alea jacta est*.

Comment ça se met ça ? S'il faut mettre cinq minutes pour l'ajuster, on n'est pas sorti du goulot ! On a dix fois le temps de crever avant de saisir les secours ! Comment ça marche leur engin ? Ah si ! Ne sois pas idiot, c'est bête comme chou. Qu'est-ce qu'il me veut ? Il me fait signe. Qu'est-ce qu'il veut ce plongeur sous-marin en bibendum écarlate ? Il me dit qu'il semble qu'il n'y ait pas de voies d'eau ? Heureusement. Non, il me dit d'y aller, de me dépêcher, mais je ne demande que ça. Je fais ce que je peux. Empêtré. Ah oui ! Je passe la sangle et je descends la bague c'est tout. En effet c'est tout simple. Et me laisse enlevé. Bien.

Ouh ! C'est curieux. J'ai l'air malin pendu au bout de mon petit filin comme un asticot en bout d'hameçon. À Dieu vat ! Y a plus rien à faire que se laisser dorloter pour quelques minutes. Fil-en-Six est épave jetée solitaire sur la grève. Il fait mal et tout petit d'en haut, ainsi couché sur le flanc blessé à mort. C'est ma première fortune de mer, quelle bêtise !

La mer n'en finit pas de le projeter de cailloux, pendant que vautre sur son bouchain vif, il oscille sur sa quille et bascule de hanche à chaque vague déferlée qui le borde d'écume et le submerge, il tangue sans fin sur sa béquille de quille noire de balanes, râpeuse de crabans. La mer n'en finit pas de le branler à chaque rouleau. Elle l'arase et le balance à chaque coup, le jette et le rejette chaque fois un peu plus bosselé. Comme un coléoptère blessé, culbuté jambes en l'air, ailes noyées, élytres broyés, qui se serait englué dans un verre d'huile battant désespérément des pattes et s'enfonçant de plus en plus dans le gluant du gras à force de se débattre sans fin jusqu'à épuisement. Il fait jouet vu de l'hélicoptère qui n'en finit pas de monter au ciel et de nous porter à terre, à terre, à terre. C'est fini pour moi la mer. Fini. L'hélicoptère vire dans sa courbe et Fil-en-Six disparaît pour toujours, pour toujours.

Le SOS courut sur la mer. Il ne resta pas innocent. Un Hollandais grippe-sou et tatillon du portefeuille comme beaucoup de Hollandais, vit là occasion de faire jolie prise de mer, un beau coup de fric. Il appareilla de Longyearbyen où habituellement il relâche pour attendre des touristes qu'il traîne dans de courtes croisières de deux ou trois jours faisant indéfiniment la navette entre Ny-Alesund et la capitale. Le splendide trois-mâts goélette, de plus de cent vingt-deux pieds de long, charter à toutous se précipita sur le lieu du naufrage. Il s'en frotte déjà les moustaches, une jolie petite prise de mer l'attend, hihi !

Pleins moteurs le Rembrandt Van Rijn, car tel est son nom, court sur la mer vers le lieu du sinistre. Bateau funeste que l'on avait admiré à l'aller non sans un certain frisson froid en un pressentiment de haine. Certains courent les mers pour les trusser, lui il court le fric, charognard d'épaves et taxi à touristes. Il y a toujours du vaisseau fantôme, bateau de très mauvais augure dans les navires hollandais, tout marin sain de cœur vous le dira. Wagner court toujours dans leur tête les nuits de grande houle.

Quelques heures ont passé, le temps est au froid mais la mer plus calme, le vent tombe. Le Hollandais croise sur le lieu du drame. Tribord, bâbord, tribord, retourne, vire. Couché sur tribord, les mâts vers le large, versé comme un cachalot harponné, le pauvre ! Tu parles d'un cétacé contusionné ce ketch à la carène couleur de deuil ! Va se briser. Non, ça a l'air d'une coque en acier cette barge. Le Rembrandt se donne le temps de penser. De toute façon y a le temps, la marée n'est pas favorable. Pas évident. Bel échouement. Va pas être facile à récupérer. Qu'est-ce qu'il est monté à terre !

Il ne peut s'approcher plus au risque de s'échouer à son tour. Il attend l'étalement de pleine mer. L'épave est à deux cent mètres. Oh oui ! Une bonne encablure. C'est déjà beaucoup. Il est même trop près. Culer un peu. À peine treize pieds au sondeur. Trois heures après l'étalement de basse mer. Si jamais il talonne, il pourra toujours s'en sortir moteurs à fond avec le flot qui le portera peu à peu. Mais c'est pas le moment d'essayer. Un bateau échoué, ça suffit. Il a presque trois heures pour parer l'opération. La mer s'est calmée déjà. Ça facilite drôlement le boulot. Il tourne en-

core. Rembrandt réfléchit, suppute, conjecture, soupèse, argumente dans sa tête et prospecte toutes les solutions possibles, les jaugent et les comparent, juge la meilleure et la retient. Les mâts sont tournés vers le large, vers le profond de la mer. Se tenir est sud-est. Non, sud sud-est. Oui. Capeler deux aussières sur les mâts avec le zodiac, tourner l'amarre au cabestan et virer à fond la caisse, moteurs pleins une heure avant pleine mer. Et c'est joué ? Ça devrait marcher.

En panne au large, le Rembrandt Van Rijn attend l'heure en cassant la croûte. Ça va être une bonne prise. Ils n'ont laissé personne à bord ces nénuphars de mare, pas même un chien. Le bateau est à nous, hi !

On va pas tarder à affluer, on est venu pour ça. Encore des touristes, ils devaient pas savoir naviguer. Autrefois, y avait que des vrais marins à Svalbard, maintenant affluent les Marie-Chantal des mers et autres marins d'opérette, les plaisanciers, ces plaisantins des mers ouvragés touristes et les sinistres vont se multiplier, d'une certaine manière tant mieux, c'est notre aubaine, on va faire du fric.

L'heure passe dans l'attente du flot. La mer est de moins en moins dodue. Le vent est mort comme souvent à Svalbard, il s'éteint aussi vite qu'il a été soudain et fort, ne beuglant qu'une ou deux heures d'affilée à plein régime pour le plaisir, histoire de se faire la voix et engraisser ses vocalises. Maintenant la mer est calme et luisante comme dos de phoque. Juste un peu de ressac pour souligner le coup de vent et laver la grève. La mer joue les paisibles, la glace l'a fuie pour un bon bout de temps et de chemin. En bout de cap le soleil est rond, le fjord ouvre la mer. Ça va être le moment.

Raidir les élingues et y aller. Le zodiac au vent de l'épave en cas à surveiller la manœuvre. Il l'a bien portée. C'est pas tous les jours qu'on emploie une telle longueur de bout, mais c'est facile elle flotte. En câble de remorque elle est géniale. Tout est paré, on y va.

Les moulins à fond le Rembrandt ébroue la mer, plein gaz. L'aussière se tend, Fil-en-Six vient au bout de sa longe en travers, à fendre la mer en barrage. Il la laboure. Puis il hochette, hoquette, se relève revêche, dresse ses mâts, reprend de la gîte, se redresse et tient. Ça y est. Il est en pleine eau. Sauvé. Encore un peu. Il a pas trop souffert ? L'écarter. Et venir avec le zodiac porter l'aussière sur la bitte d'étrave pour ne pas le tirer par le travers et engager dans les haubans ou ailleurs et encore péter du matériel. Beau barlu, mais a vraiment une gueule d'épave ouih ! Le bord tribord tout hachuré couturé de bobos. Ben mon vieux ! Hi ! Je me fais l'effet d'un corsaire. Hi ! On va toucher plein de pognon, plein aux as, j'aime, j'adore me border au fric. Ce n'est que chose due, j'ai affloué l'épave à moi tout seul. Mais ces bougres de plaisanciers semblent s'être affolés un peu trop vite, ils ont quitté le navire trop tôt, je pense en panique. Tant mieux pour la galette, je la palpe déjà.

Et le Rembrandt Van Rijn rentre au port de Longyearbyen triomphant, le ketch en remorque. Il fait enregistrer sa prise de mer par les autorités compétentes. Fil-en-Six en bout de laisse, gueule d'épave délabrée, les hauts de

mâts fracturés pendants, ballants et le flanc tout cabossé et enfoncé sur bien vingt centimètres de profondeur par endroit sur le vif du bouchain dans des crêtes d'arêtes aiguës dentelées de pointes abrasées. Vingt centimètres ? Oh oui, au moins, au moins ! Il a le flanc massacré. Deux mois plus tard quand on ramènera le bateau en France, il fera un nœud de moins quand il s'épaulera sur sa hanche tribord, courant bâbord amure.

300.000 francs de caution pour le libérer demande ce vilain truand de Hollandais. L'impudent coquin ! Il se touche ou quoi ? Sur le marché Fil-en-Six n'en vaut même pas la moitié. Dur de vivre charognard et de la misère des autres. Parfois le matin dans le miroir on doit lire son portrait tout noir.

Aujourd'hui le débat entre les assurances dans un cocktail infini de juristes enrichi d'une tresse d'avocats de tous pays et tous bords se poursuit. Entre référés, tribunaux, appel et cour suprême s'ouvrent des siècles de procès ourlés de procédures pour Fil-en-Six. C'est toujours triste pour un bateau de finir entre les mains de la justice, il se vit délinquant.

*(Jeudi 13 octobre 1994,
jour de grande chance,
à l'heure du berger.
Pour la saint Géraud,
qui connaît ce saint barbare ?
La lune était, il y a deux jours,
à son premier quartier,
elle pare l'hiver.)*

Notes

1. Mot esquimau désignant les sommets nus émergeant des glaciers.
2. Le « o » ne devrait pas connaître le tréma mais être barré, comme dans la plupart des cas.
3. Ainsi s'appellent les Esquimaux.
4. Svalbard est censé recevoir seulement de 200 à 300 millimètres d'eau par an, autant dire un désert froid.
5. Cette théorie se révélera fausse. Il devait bien s'agir d'anomalies magnétiques dues à la proximité du pôle. Lorsque deux mois plus tard nous ramenâmes le bateau en France avec un autre équipage la courbe de déviation rejoignit ses incartades habituelles et reprit ses ébats connus à mesure que nous nous éloignâmes du pôle.